



JEAN-LOUIS  
FETJAINÉ

L'Elfe  
des Terres  
Noires

LES CHRONIQUES  
DES ELFES  
II

JEAN-LOUIS FETJAINÉ

L'Elfe des  
Terres Noires  
Les Chroniques des Elfes - 2



FLEUVE NOIR

# LES PERSONNAGES

Par ordre alphabétique

Abbon : homme lige de Pellehun  
Arianwen : ancienne reine des Hauts-Elfes, épouse de Morvryn et mère de Lliane, tuée au combat  
Bedwin : chapelain du roi Ker  
Bregolas : chef de guerre des elfes d'Eliande  
Burcan : sénéchal du roi Ker  
Calen : héraut des elfes verts  
Dinris : maître forgeron, elfe d'Eliande  
Doran : elfe du clan des Lasbelin  
Dragan : chevalier banneret du royaume de Logres, du comté de Deira  
Dubricius : évêque, primat du royaume de Logres  
Dulinn : guérisseuse elfe  
Freïhr : barbare, fils de Ketill  
Gael : elfe gris, voleur de Ha-Bag  
Gorlois : baron de Tintagel, vassal de Pellehun  
Gwydion : aîné des druides d'Eliande  
Hamlin : ménestrel elfe, barde du seigneur Ediriel de Carantaur  
Ker : roi de Logres  
Ketill : barbare, chef du village de Seuil-des-Roches  
Kevin : archer d'Eliande  
Khûk : goblin, commandeur des Omkünz  
Llandon : chasseur, compagnon de Lliane  
Llaw Llew Gyffes : apprenti du druide Gwydion  
Lliane : princesse des Hauts-Elfes d'Eliande  
Maerhannas : régente des elfes d'Eliande, épouse de Dinris  
Maheolas : moine novice Morvryn : roi des elfes d'Eliande  
Pellehun : fils du roi Ker Till : elfe vert, pisteur  
Tsandaka : souteneuse gobeline

Soudainement, il n’y eut plus rien. Plus le moindre bruit, plus de cris ni d’agitation, même plus de lumière. Un néant si profond que Lliane crut être morte, et sa première pensée fut qu’elle n’avait pas souffert.

Était-ce cela, la mort ? Ce vide absolu, ce silence, cette obscurité ? Lentement, elle essaya d’étendre ses jambes, déplaça ses mains sur la roche contre laquelle elle était couchée, sentit la terre et les graviers rouler sous ses doigts. Le mouvement lui fit mal, mal dans tout le corps, mais cette douleur prouvait qu’elle était vivante, tout comme l’odeur de soufre et de salpêtre qu’elle percevait peu à peu, comme cette terre contre sa peau, comme les sons lointains, assourdis, qui parvenaient enfin jusqu’à elle.

L’obscurité elle-même se dissipa, alors que ses yeux d’elfe s’habituèrent aux ténèbres. Elle n’osait bouger la tête et, dans le champ de vision réduit qui s’offrait à elle, devinait les parois rugueuses d’un large souterrain grossièrement taillé dans la roche, ainsi que la ligne plus claire d’un pilier de bois servant de soutènement. Par bouffées soudaines, une fumée âcre, brûlante, aussi épaisse qu’un nuage d’orage, l’enfouissait de nouveau dans ce néant de tombe, puis se dissipait tout aussi rapidement, aspirée par quelque issue lointaine. Par intervalles irréguliers, de brusques éclairs illuminaient toute la galerie et elle distinguait alors, fugacement, des ombres gesticulantes, grotesques, allongées démesurément contre les murs de pierre brute.

Le souvenir des dernières heures lui revint peu à peu, tandis qu’elle gisait comme un cadavre dans cette sombre galerie.

La bataille.

Des milliers d’orcs et de gobelins tapis à la lisière des bois, s’apprêtant à fondre sur l’armée des elfes défilant devant eux, dans les hautes herbes de la trouée de Calennan. Maheolas, l’enfant-moine, s’avançant parmi les monstres sans les voir, puis saisi soudainement entre leurs pattes griffues. La vision lointaine de sa mère, la reine Arianwen, parmi les siens. Le visage auprès d’elle de Llaw Llew Gyffes, l’enfant sans nom, déformé par une hideuse lâcheté, puis la fuite éperdue de son piètre compagnon alors qu’elle commençait à tirer au hasard, flèche après flèche, dans la masse sombre des guerriers gobelins. Le collier portant la rune d’Eoh, qu’elle avait fébrilement attaché à son dernier trait avant de le décocher par-delà les arbres, vers la plaine... Son collier. Eoh, l’if, symbole de mort et de renaissance, était un charme puissant, que le druide Gwydion avait noué lui-même à son cou. Rien ne pouvait lui arriver tant qu’elle portait la rune, avait-il dit. Mais Lliane ne la portait plus.

*Byth utan unsmethe treow,  
Heard, hrusan faest, hyrde fyres,  
Wyrtrumum underwrethyd, wyn on ethel. »*

« L’if au-dehors n’est pas un arbre lisse  
Mais fort et ferme, il est le gardien du feu,  
Soutenu par de profondes racines, la joie de la maison. »

Le symbole de la mort et de la renaissance... Était-ce cela ? Était-elle morte, vraiment, dans ce souterrain, et venait-elle de renaître ?

Après avoir tiré sa dernière flèche, Lliane avait tenté de passer les lignes ennemies et de rejoindre les siens. Elle avait lancé sa dague, de toutes ses forces, contre l'un de ces monstres qui tentait de l'arrêter, puis elle s'était enfuie, elle aussi, comme Llaw, gagnée par une peur panique, droit vers l'abri le plus proche, vers ce qui lui semblait être une grotte mais n'était que l'embouchure de l'une de ces galeries immenses que les monstres avaient creusées sous la terre, jusqu'à la lisière de la forêt.

De ce qu'il était arrivé ensuite, elle ne conservait aucun souvenir, tout juste des images, des sons, par bribes incohérentes. Elle s'était cachée, de cela l'elfe était sûre, et puis le souterrain avait été brusquement envahi d'une foule hurlante. Des cris. La clameur des combats. Des coups. On lui avait marché dessus, il y avait eu du feu, un éboulement et soudain un vacarme assourdissant, pareil au craquement de cent chênes déracinés en même temps, un souffle de tempête... Peut-être était-elle morte dans cette confusion, ces hurlements, cette foule hideuse de créatures fuyant les combats. Ce ne serait guère surprenant. Elle aurait pu mourir cent fois... Mais d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Gwydion n'avait jamais parlé de quiconque renaissant sous la même forme, hormis les dieux. Et, vraiment, elle n'avait rien d'un dieu.

Lentement, l'elfe décolla sa joue du sol, retint sa respiration aussi longtemps que possible, épiant le moindre mouvement auprès d'elle, puis osa enfin tourner la tête pour regarder de l'autre côté, vers ce qu'elle estimait être la sortie du souterrain. À dix perches [11](#) de là, des silhouettes indistinctes s'affairaient autour d'un âtre de braises, dont la lueur ondoyante semblait animer les parois d'une vie propre, tel un cœur qui bat. Lliane les observa longuement, à la fois pour tenter d'identifier ces silhouettes indistinctes, des êtres courbés à la démarche bancal qui ne ressemblaient à rien de ce qu'elle connaissait, mais aussi pour comprendre ce qu'ils étaient en train de faire. Sur le feu rougeoyant était posé un chaudron aussi noir que la nuit, d'où s'échappait par bouffées cette exhalaison âcre et noire dont la galerie était emplie. Ils y puisaient à l'aide de longues louches un liquide fumant, épais, qu'ils allaient ensuite répandre méthodiquement sur ce qui lui sembla être un mur colossal. Un mur, oui, l'éboulement qui avait fermé le souterrain et la séparait à présent des bois, du pays des elfes. Un mur d'où ne filtrait nulle lumière du dehors, et que ces grotesques créatures consolidaient, de quelque façon, par leur travail obscur.

Au moins ne prêtaient-ils aucune attention à ce qui n'était pas leur labeur.

Avec d'infinies précautions, Lliane se releva et resta un long moment accroupie en guettant autour d'elle le moindre signe de vie. Elle y voyait maintenant assez pour distinguer à terre quantité d'armes abandonnées par les monstres dans leur fuite éperdue. Pas seulement des armes. Il y avait aussi des corps, par dizaines, jonchant le sol, et tous ne semblaient pas être des orcs ou des gobelins. Sans doute la bataille s'était-elle prolongée jusqu'ici, après qu'elle eut perdu connaissance, et son cœur se serra à l'idée que des elfes étaient peut-être parvenus jusqu'à elle. L'avaient-ils vue ? Étaient-ils morts en tentant de la ramener au-dehors ?

À moins de dix pas, un archer elfe aux cheveux blancs gisait à terre comme une flaque claire, avec sa cape couleur de lichen. Les autres n'étaient pas allés aussi loin.

Durant un temps infini, Lliane fut incapable de détacher ses yeux de ce corps sans vie. Cette couleur de cheveux, cette cape... Ce devait être un Brûnerin, l'un des sept clans d'Eliande. Autrefois,

avant la guerre, Gwydion leur avait souvent parlé des Brûnerin aux cheveux blancs et de toutes les légendes de leurs terres lointaines, noyées de brume. Elle ne se souvenait d'aucune. Les leçons du vieux druide semblaient si loin, maintenant. Tout semblait loin. Les bois d'Eliande, sa vie sous l'abri des chênes, le regard de sa mère, celui de Llandon... Il devait la croire morte, comme eux tous. S'ils avaient retrouvé son collier portant la rune d'Eoh, au moins savaient-ils qu'elle s'était trouvée là, au début de la bataille, et qu'elle avait tenté de les prévenir. Hélas, de cela même elle n'était pas certaine.

Les elfes ne pleurent pas. Mais ils éprouvent du chagrin, comme tous les êtres, comme les bêtes de la forêt, comme les arbres. Seules les pierres n'ont pas de cœur. Lliane ne pleurait pas, mais elle était nouée de peine, tassée par un poids immense. Elle n'était pas morte, non. Peut-être eût-il mieux valu qu'elle le soit.

Soudain, une brusque agitation, à l'autre bout de la galerie, l'arracha à ses pensées morbides. Le feu avait pris aux braises et les créatures s'agitaient en poussant des cris inarticulés, comme s'il y avait là quelque péril. Ces flammes ne jetaient qu'un faible halo dans l'obscurité du souterrain, mais la jeune elfe craignit d'être vue et s'enfuit précipitamment vers les ténèbres, à l'opposé du mur scellant l'entrée. Elle s'enfuit jusqu'à en être aveuglée, plongée de nouveau dans une insondable nuit que même ses yeux d'elfe ne pouvaient transpercer. Avançant à tâtons, accroupie comme un animal, elle toucha du bout des doigts la hampe d'un épieu de fer, qu'elle ramassa fébrilement et serra contre sa poitrine. L'arme était trop lourde et trop longue pour lui être utile, mais elle la rassura et, en la tenant contre sa hanche, elle put s'en servir pour se guider à tâtons.

Des heures passèrent ainsi, durant lesquelles elle dut parcourir une lieue, à peine, tant sa marche était hésitante et tant cette progression vers l'inconnu était dénuée de sens. Lliane avait faim, soif, elle était épuisée. Elle avançait sans réfléchir, l'esprit vide, incapable de songer à ce qui l'attendait au bout de ce tunnel. Les monstres l'avaient creusé, de cela elle était sûre. Leur odeur infecte en imprégnait les murs. À l'autre bout – si toutefois cet interminable souterrain avait un jour une fin –, elle déboucherait dans les Terres Noires, le royaume de cendres et de lave de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, la Bête, le Seigneur Noir, maître de ce que les elfes nommaient l'Infern Yên<sup>[2]</sup> et les hommes le pays de Gorre. Ce n'était certes pas un but qu'elle souhaitait atteindre, mais rester là, dans cette galerie enfumée, n'était guère plus envisageable. Alors elle marcha, durant un temps infini. Quand ses jambes ne la portaient plus, elle se laissait choir au sol et se roulait en boule, comme un animal, sans parvenir à s'endormir. Le silence était plein de grouillements infects, de présences animales qu'elle ne pouvait identifier. Il ne fallait pas dormir... Au bout d'un jour peut-être, elle put éteindre sa soif à un ruissellement sur la roche. Sa faim était telle qu'elle rongea des racines, son harcèlement si douloureux que chaque pas devenait une souffrance. Et lorsqu'elle ne put plus faire un pas, elle tomba à genoux, vidée de toutes forces.

Ce fut ainsi, au bord de l'abandon, qu'elle devina brusquement, à quelques pieds seulement de distance, deux petites lueurs rouges, immobiles, rondes et brillantes comme des rubis. Cet éclat soudain dans sa nuit l'emplit tout d'abord d'une joie irraisonnée, puis elle perçut un feulement sourd, sentit l'odeur, distingua un mouvement.

Un loup.

*« Écoute ce que j'ai à te dire, toi qu'on a élevé dans la foi d'un Dieu unique. Oublieuses de ce que furent les temps anciens, ignorantes des combats menés pour la maîtrise de cette terre, ne connaissant rien des largesses qui leur furent accordées et plus inconscientes encore des devoirs liés à ces dons : voilà ce que sont devenues les Tribus de la Déesse. Les hommes, plus encore que les nains ou les elfes, ont désappris ce qu'était l'équilibre du monde, mais votre race est si fragile, votre existence si brève et vos naissances si nombreuses que sans doute faut-il vous pardonner.*

*Il demeure, dans ton absurde religion, quelques vérités anciennes que le temps n'a pas tout à fait effacées, mais il faudra que tu m'en dises plus et que tu m'expliques, quand le moment sera venu, comment elle est apparue et pourquoi elle a réussi à vous détourner des anciennes croyances. Mais avant cela, assieds-toi et écoute. Il te manque tant de connaissances pour comprendre ce qui est en train de se produire !*

*Les moines vous disent que vous êtes les fils de Dieu. Cela est vrai, en partie. Les hommes, tout comme les autres tribus – nains, elfes et ceux de mon peuple que vous nommez « monstres » –, sont bien les fils non pas d'un Dieu unique, mais de tous les dieux qui conquièrent le monde aux temps anciens. Pour cela, ils durent vaincre et détruire les Fir et les Fomoraig qui régnaient avant leur venue. Leur nom était Tuatha Dé Danaan et leur roi se nommait Lug.*

*Nous sommes la tribu de Lug et moi, Celui dont le nom ne doit pas être prononcé, j'en suis le Maître.*

*Le temps est venu de rassembler les tribus dispersées et de restaurer l'équilibre du monde. Car Lug réclame la terre qu'il nous a confiée.*

*Tu as peur, c'est normal. Mais tu seras bientôt illuminé de la grandeur de Lug et tu m'aideras. J'ai vu ton destin, Maelwas. Tu ne peux t'y soustraire. Ton nom a été écrit dans d'antiques prophéties. Le Fils de l'Homme viendra au jour de l'Avènement et sa volonté fera ployer les siens... Tu seras mon fils, le Porteur de la Lance. C'est par toi que les hommes reviendront dans la lumière du Dieu unique et véritable... »*

# 1.

## L'ENCLOS

Ils étaient une trentaine, marchant courbés sous les rafales d'un vent tournant chargé d'aiguilles de glace, qui leur cinglait le visage depuis qu'ils s'étaient engagés dans le défilé. Les deux orcs faisant fonction d'éclaireurs, à une portée de flèche en avant, progressaient à une allure si lente que le reste de la troupe s'en rapprochait inexorablement. Les hurlements de leur chef n'y changeaient rien. Les orcs avaient peur. Ce monde de roche et de neige, si blanc et si froid, les terrifiait. Que des êtres vivants – fussent-ils des hommes – aient pu choisir de vivre là, dans ces montagnes hostiles et désolées, si loin du feu originel, dépassait leur entendement. Aucun guerrier, parmi toutes les races formant le peuple du feu, n'aurait pu seulement imaginer ne pas obéir à un ordre, mais l'intelligence sommaire des orcs leur permettait tout de même de concevoir l'imminence d'un danger et la notion de sacrifice inutile. Traquer les barbares des Marches au sein même de leurs montagnes glacées était une mission qu'aucun d'entre eux, orc, kobold ou goblin, ne pouvait remplir sans éprouver ce sentiment affreux, que d'ordinaire ils inspiraient à leurs ennemis : la peur, dont ils se nourrissaient d'ordinaire, s'échappait d'eux par tous les pores de leur peau grise, les affaiblissait à chaque pas.

Tout à coup, l'un des deux éclaireurs de tête s'arrêta net et se mit à pousser des cris en désignant la crête. Leur chef, à vingt pas en arrière, n'eut que le temps de relever les yeux et d'apercevoir un éclat de lumière, dans le contraste tranché des roches noires du défilé, surplombées d'une épaisse couche de neige.

— *Sakah ! Bazagan tak !*

Les ordres braillés d'une voix rauque par le commandeur orc se perdirent brusquement dans le fracas d'un éboulement et les cris de terreur de ses troupes. Des roches tombées du sommet avaient écrasé leur arrière-garde et les survivants, les yeux écarquillés d'effroi, couraient droit devant eux, dans le désordre le plus total. Ils ne franchirent pas plus d'un quart de mille<sup>[3]</sup> : en dépassant une saillie rocheuse qui formait un coude dans la gorge, les orcs essayèrent de plein fouet une volée de flèches et de billes de plomb, qui en expédia dans l'instant une demi-douzaine. Puis les barbares qui venaient de tirer jetèrent leurs arcs et leurs frondes, dégainèrent leurs lames et se ruèrent au combat en hurlant.

Les hommes étaient deux fois plus grands que les orcs, plus nombreux et ivres de cette rage de tuer qui les animait avant le combat. Aucun des monstres n'en réchappa.

Quand le dernier orc fut tombé, les barbares ramassèrent sur les corps de leurs ennemis tout ce qui pouvait avoir de la valeur, armes, bijoux, fourrures, puis s'élancèrent vers un sentier étroit cheminant entre les rochers, jusqu'au sommet du défilé.

— Des blessés ?

Ketill leva les yeux vers celui qui venait de parler, vit sa main tendue et accepta son aide pour se hisser sur le plateau. Avant de répondre, il inspecta rapidement les alentours, puis jeta un coup d'œil en contrebas. La neige avait déjà commencé à recouvrir les corps des monstres.

— Non, dit-il enfin. Aucun... Ç'a été facile.

— C'est ce que j'ai vu.

Ketill crut déceler une pointe d'amertume dans la voix du seigneur Dragan, chevalier banneret du roi Ker, et il lui claqua l'épaule d'une bourrade qui aurait pu aussi bien le faire dégringoler dans le ravin.

— L'honneur t'en revient également, Dragan. Toi et tes hommes avez su attendre le bon moment pour les écraser... Tu vois. On peut les vaincre. Tout dépend comment on les affronte.

Le seigneur Dragan hocha la tête avec un bref sourire, puis rengaina son épée – une épée qui n'avait pas servi – dans un long crissement métallique. Oui, tout dépendait de la façon de se battre. Ensevelir les monstres sous une avalanche de pierres, assaillir leurs campements durant la nuit, bouter le feu à leurs chariots... La guerre que menait Ketill, chef du village de Seuil-des-Roches, tenait à distance les armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé depuis si longtemps que nul ne pouvait lui donner de leçon en matière de tueries. Autrefois, les chevaliers du roi en avaient eux aussi fait l'expérience, avant de conclure avec les barbares des Marches une trêve qui ressemblait fort à un aveu d'impuissance.

— Allons, il faut partir, reprit Ketill. Le temps qu'ils envoient une autre patrouille, nous devons être loin.

— Je ne pars pas avec toi, murmura Dragan.

— Quoi ?

Le banneret, les yeux dans le vague, sourit sans répondre. Ses mots l'avaient surpris lui-même, mais leur évidence était aveuglante. Partir une fois encore avec les barbares, lever le camp pour courir la montagne et s'installer ailleurs, dans une grotte ou une ravine, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards et leurs bêtes, cette vie-là avait déjà trop duré. Quand Ketill les avait recueillis, ni lui ni les quelques soldats survivants qui l'accompagnaient n'étaient en état de refuser l'aide inespérée offerte par les barbares. Mais cette vie, aussi noble et dure soit-elle, n'était pas faite pour des chevaliers du roi, et l'honneur véritable – non celui que lui attribuait Ketill comme une aumône pour avoir fait basculer quelques pierres dans un ravin – commandait de tout faire pour rejoindre Loth et retrouver sa place dans l'armée du roi.

D'instinct, Dragan se tourna vers la plaine, au sud. Le vent chargé de neige la masquait derrière un insondable rideau de grisaille, mais elle était là, avec les restes calcinés de Bassecombe. Le souvenir de leur charge désespérée, lances en avant, debout sur leurs selles, ne pourrait jamais le quitter. À la tête de ses hommes, il s'était enfoncé dans une masse grouillante d'orcs et de gobelins aussi noirs que la nuit, luisants comme les écailles d'un dragon, hérissés de piques, de fauchards et de lances... Dieu sait comment il avait pu traverser cette foule abjecte sans être renversé, jeté à bas, cloué au sol comme tant d'autres. L'honneur... L'honneur aurait commandé sans doute de faire demi-tour et de charger de nouveau. Mais il avait voulu vivre, et il s'était enfui, suivi par une poignée de cavaliers.

— Je ne t'ai jamais remercié, dit-il d'une voix plus forte en se retournant vers Ketill. Sans toi, je serais mort, et mes hommes aussi...

— C'est vrai, dit l'autre en haussant les épaules.

Dragan hocha la tête sans cesser de sourire. Avec ses fourrures, sa tignasse hirsute, sa taille gigantesque et sa carrure presque inhumaine, le barbare ressemblait à un ours, dont il avait d'ailleurs l'odeur. C'était un homme de peu de mots, menant une vie qui aurait paru effroyable à la plupart des citadins de Loth, ne possédant rien, dormant dans des abris de fortune en traînant derrière lui ses maigres possessions, à travers ce décor implacable. Mais il était sans aucun doute l'être le plus noble que le banneret ait jamais rencontré, hormis le roi Ker et son fils, le prince Pellehun...

C'était pour eux qu'il devait rentrer. Pour honorer la mémoire du prince, mort sans doute dans les ruines de Bassecombe et raconter, si Dieu voulait bien lui prêter vie jusque-là, ce qu'avaient été ses derniers instants et la grandeur de son sacrifice.

— Je rentre à Loth ! cria-t-il à l'adresse de ses hommes. Que ceux qui veulent m'accompagner rassemblent leurs affaires ! Je ne peux vous garantir que nous y parviendrons, je pourrais même jurer le contraire, mais au moins nous aurons tenté notre chance. Que ceux qui préfèrent rester n'aient pas de honte ! La guerre du seigneur Ketill est glorieuse et belle, bien plus utile sans doute que nos charges insensées !

Durant un moment il sembla chercher ses mots puis, ne trouvant rien d'autre à dire, il fit de nouveau face à Ketill et lui tendit la main.

— Alors je te remercie, mon ami. Dieu veuille que nous nous revoyions...

— Oh, nous nous reverrons, sans doute. Dans ce monde ou dans l'autre, pour ce que ça change...

Le barbare dévisagea un moment son compagnon d'un air grave puis, tout à coup, il poussa un cri tonitruant.

— Freïhr !

Dragan avait sursauté malgré lui, mais il reprit contenance, le temps que le jeune fils de Ketill les rejoigne. Dragan s'était longtemps demandé quel âge ce Freïhr pouvait avoir, jusqu'à ce qu'il le connaisse assez pour le lui demander. L'enfant ne parlait que l'invraisemblable dialecte des peuples de la montagne et sa connaissance du langage commun se limitait à quelques phrases usuelles, mais pour ce qu'il avait pu comprendre, il ne devait pas avoir plus de dix ou douze ans. On lui en aurait donné le double, à en juger par sa stature, sa peau rougie déjà ridée par le froid, et surtout sa vaillance au combat...

— Freïhr va t'accompagner, reprit le chef. Il est jeune, mais il connaît la montagne aussi bien que moi-même. Il vous mènera jusqu'à la plaine sans que vous glissiez dans une crevasse ou que vous donniez droit sur un antre de trolls. Sans offense, mon ami...

— Il n'y a pas d'offense, répondit Dragan d'un air amusé.

— Avec un peu de chance, vous pourriez rejoindre Ha-Bag...

Dragan connaissait ce nom. C'était un trou, littéralement. Une ville troglodyte creusée par les gnomes comme une vrille plantée dans le sol, un dédale impraticable, boueux et puant, repaire de tous les commerces et de tous les trafics dont le peuple des gnomes s'était fait la spécialité, au fond duquel on ne risquait guère de rencontrer qui que ce soit d'honnête ou de respectable. Mais il y trouverait sans doute de l'aide, contre la promesse d'une récompense. Peut-être même des chevaux...

— J'accepte bien volontiers, si Freïhr est d'accord.

— Freïhr est un bon fils, il fait ce que je lui dis.

Au milieu de la matinée, il se mit à pleuvoir. Une pluie noire, chargée des cendres et de la suie qui obscurcissaient en permanence le ciel au-dessus des carrières, s'abattit soudainement sur la vallée. Les gardes orcs se mirent aussitôt à couvert sous les immenses bâches de peau tannée qui leur servaient de campement, et cet empressement à se protéger d'une simple averse fit sourire leurs prisonniers. Du moins ceux qui avaient conservé assez de conscience pour y prêter quelque attention.

Till était de ceux-là. À peine plus grand qu'un enfant d'homme, il était un Daerden, le peuple des collines que les autres clans appelaient elfes verts. Les elfes étaient aussi indifférents à la pluie, au vent ou au froid que pourraient l'être des renards ou des geais. Certains disaient même qu'ils s'en

nourrissaient à la manière des arbres, et que pour les faire périr, il n'y avait de moyen plus sûr que de les enfermer dans une pièce close, à l'abri du ciel. Sans doute était-ce plus vrai encore s'agissant des Daerden, un clan sauvage, méfiant, qui avait depuis longtemps appris à se fondre dans la nature, par groupes infimes, parfois seuls, pareils à des loups. En outre, Till était un pisteur, affilié à Ithilion, seigneur du Bois-Haut, de ceux qui couraient les bois sans cesse, relevaient les traces des sangliers ou les fumées des cerfs, dormaient à même la terre, roulés dans leurs manteaux, et dressaient les faucons. Cette pluie soudaine, quelle que soit sa force, ne pouvait pour lui être autre chose qu'une bénédiction.

Alors que les hommes se courbaient contre terre, offrant leurs dos nus ou leurs haillons au crépitement de l'averse, il se redressa et ouvrit largement les bras pour s'en repaître. Hélas, les premières gouttes qui le frappèrent lui firent l'effet d'une cinglée d'orties. Till ne pouvait le savoir, mais rien, ici, n'était semblable à ce qu'il connaissait. Les arbres poussaient comme du lierre, tordus, torturés, rampaient au lieu de s'élever. La terre était grise, l'herbe rase, l'eau des ruisseaux noire et boueuse. Les rochers étaient couverts d'une sorte de nourriture sèche. Et la pluie rongait les chairs comme un acide...

Comme les autres, l'elfe se recroquevilla sous le déluge effroyable et courut se terrer contre ses compagnons. Comme eux, il se courba contre le sol et se couvrit de boue pour tenter de se protéger. Comme eux, il poussa bientôt des gémissements de souffrance et de terreur en priant pour que s'arrête cette pluie contre nature, qui glissait sur sa peau en laissant de sombres traînées.

Elle dura des heures, avec une force insane. Chaque goutte mordait comme un coup de fouet, et chaque pouce de leurs corps en était trempé. Certains perdirent la tête, se jetèrent contre l'enclos de ronces qui leur servait de prison – des ronces par buissons hauts d'une toise, plus emmêlés qu'un écheveau, noirs et luisants de pluie, avec des épines de la taille d'un pouce – et dans leur hâte éperdue s'y déchirèrent un peu plus. D'autres, perdant tout honneur, se recouvrirent du corps d'un plus faible, quitte à l'étrangler pour qu'il cesse de se débattre. D'autres tentèrent de s'enfouir sous terre. C'est ce que fit Till et c'est ce qui le sauva.

Quand l'averse cessa enfin, ses compagnons durent l'arracher à la fange dont il s'était couvert. Ses longs cheveux noirs s'étaient raidis en longues baguettes bourbeuses, sa tunique moirée aux couleurs des bois était durcie de boue et l'enserrait comme une gangue d'argile. Hébété, le corps aussi douloureux que s'il avait été jeté aux orties, il devisagea ses congénères sans les reconnaître, puis réalisa avec horreur que, comme eux, il devait avoir l'apparence d'une statue de tourbe, noire et dégoulinante.

Ils étaient dix comme lui, parmi les centaines de captifs rassemblés dans cet enclos, des Daerden vivant aux Marches de la grande forêt, dans la trouée de Calennan, la plaine aux hautes herbes. Dix parmi tant d'autres, à avoir été capturés lors de l'épouvantable bataille que les elfes verts avaient menée au cœur même de leur vaste clairière, contre les orcs et les gobelins des Terres Noires. Eux avaient survécu aux traitements infligés par les monstres, ivres de la haine de leur défaite, puis traînés à travers leurs obscures galeries creusées sous la montagne, des jours durant sans boire ni manger, pour finir ici, dans cette fosse. Les autres n'avaient pas eu cette chance, ou ce malheur.

Ce n'était pas ainsi que Till avait imaginé la guerre. Lors des combats, les premiers auxquels il ait participé, il n'y avait pas eu de place pour l'héroïsme, la noblesse ou même la peur. L'elfe avait couru quand les autres couraient, décoché des flèches contre un ennemi qu'il ne distinguait pas, obéi à des ordres hurlés dans une presse insensée. Confusion, bousculade, vacarme... Des orcs, soudain, les entourant de toutes parts, des frères tombant soudainement à ses côtés et puis tout à coup le visage

difforme de l'un de ces monstres surgissant devant lui et le frappant à la tête.

Le plus étrange, le plus odieux, était de ne pas même savoir comment s'était finie la bataille, ni pourquoi on les avait capturés, lui et les siens, au lieu de les achever, ni pourquoi ils étaient si peu nombreux.

Pour la première fois depuis les temps immémoriaux dont parlaient les conteurs, les Hauts-Elfes des sept clans d'Eliande étaient venus se battre à leurs côtés, et quelques-uns étaient là, pris tout comme eux alors qu'ils escortaient leurs blessés vers l'arrière. Il y avait un Lasbelin reconnaissable à ses cheveux roux, deux archers à l'air altier et une elfe aux cheveux gris, dont il ignorait le clan. Le reste des prisonniers était déjà là à leur arrivée dans cette vallée maudite. C'étaient des hommes, peut-être deux ou trois cents et, à en juger par leur allure, ce ne devaient pas être des guerriers. Il y avait là des vieillards en haillons, le visage mangé de barbe, des enfants aux yeux hagards, des gros marchands portant des vêtements de prix, d'autres allant presque nus. De toute sa vie Till n'avait vu autant d'hommes, et il avait tué la plupart de ceux qu'il avait croisés... Les hommes qui s'aventuraient dans la forêt étaient des soldats, des moines, des charbonniers ou des bûcherons et la survie des arbres commandait de les tuer. Ceux qu'il voyait ici, pourtant, ne ressemblaient guère aux hommes qu'il avait combattus, mais qui pouvait encore juger de l'allure d'un être, si chaque jour passé ici recelait des horreurs aussi inconcevables que cette pluie infecte ?

Reprenant conscience de la présence de ses compagnons autour de lui, Till les remercia d'un hochement de tête, puis alla s'asseoir à l'écart, dans un coin de leur enclos. D'ailleurs, chacun des prisonniers fit de même, ne laissant au centre que les corps des malheureux que la pluie avait rongés. Deux d'entre eux, au moins, étaient morts, ou inconscients. Trois autres se tordaient à terre comme des vers, avec des gémissements rauques plus insoutenables encore que la vue de leurs plaies sanguinolentes. Till s'en détourna et leva les yeux vers la montagne qui les surplombait. Une brume sale et froide limitait son champ de vision à moins d'une portée de flèche, mais pour autant qu'il pouvait en voir, le pays semblait encaissé par des falaises immenses et lisses, pareilles aux murailles d'une forteresse titanesque. D'invraisemblables échafaudages y étaient accrochés, reliant des carrières de pierre, des mines de fer et de soufre, des fonderies de plomb. Du ciel, Till ne voyait rien, tant il était obstrué de nuages sombres, roulant comme des volutes de fumée, sans qu'aucun vent ne les chasse. La pluie, en crevant ce rideau opaque, s'était chargée des miasmes sulfureux de toute cette industrie et ses gouttes épaisses, huileuses, lui brûlaient encore la peau.

Des cris, au-dehors, attirèrent son attention. Des aboiements, plutôt, dans une langue informe à laquelle il ne comprenait rien. Obéissant à ce qui devait être des ordres, deux orcs armés de frondes et de javelots se hissèrent dans chacune des petites tours flanquant l'enclos, guère plus que des plateformes de bois, aussi mal assemblées et branlantes que le bâti adossé à la montagne. L'une d'elles protégeait la porte fermant leur prison, l'autre s'élevait à l'extrémité opposée. Sans prêter la moindre attention à la foule misérable des captifs, les gardes commencèrent aussitôt à jouer à ce qui lui sembla être des dés, ou des osselets. Vêtus d'armures de cuir aux larges épaulières et munis de boucliers d'une taille suffisante pour les abriter tout entiers, ils savaient au moins se protéger de cette pluie affreuse. Le sort des prisonniers, en revanche, leur semblait si indifférent que Till se demanda comment les orcs réagiraient s'il tentait d'escalader la porte et de s'enfuir... Idée stupide. Ils étaient des dizaines, des centaines sans doute, hors de cet enclos. Et Till ne savait même pas dans quelle direction fuir.

De nouveau, il leva les yeux vers le ciel, toujours aussi tourmenté, sombre comme un crépuscule.

De la montagne qui les dominait, il n'apercevait qu'une façade abrupte, disparaissant dans les nuages, couverte comme d'une toile d'araignée par leurs échafaudages. C'est à peine s'il distinguait, sur le flanc de cette muraille vertigineuse, les lignes brisées de l'escalier monumental menant jusqu'au bastion protégeant l'embouchure des galeries. Même s'il parvenait jusque-là, il lui faudrait gravir des centaines de marches à découvert, sans le moindre abri pour se dissimuler. Puis il y avait le bastion, gardé par des guerriers gobelins et des loups. Pour passer, il faudrait être une armée et ne pas compter ses pertes...

L'elfe enfouit sa tête entre ses genoux et se boucha les oreilles pour ne plus voir ni entendre. Lui-même se sentait vaciller, le cœur révolté et la peau en feu, partout où la pluie l'avait touché. Sa bouche et sa gorge n'étaient qu'une plaie. Au moins n'en avait-il pas avalé...

Ce fut la faim qui l'éveilla, au milieu de la nuit. Till avait dormi des heures durant, vaincu par la fatigue et l'émotion des jours passés. Lorsqu'il reprit conscience, il lui fallut un moment pour réaliser où il se trouvait tant, de nouveau, rien ne ressemblait à ce qu'il connaissait. La nuit, ici, n'était pas noire, mais rouge. Le firmament vide d'étoiles. Même la lune, Mère des elfes, n'était pas visible dans ce ciel en permanence obscurci de nuages. La lueur qui teintait les nuées venait de bûchers gigantesques dont les flammes éclairaient l'immense falaise d'un rougeoiement vacillant. Par ce jeu d'ombres mouvantes, la paroi semblait animée, pareille à quelque dragon de pierre assoupi. Till s'en détourna et ferma les yeux pour chasser cette vision effrayante. Tout ici ne semblait exister que pour inspirer la peur. La peur était le meilleur allié des monstres. Les Terres Noires s'en nourrissaient, comme la forêt le faisait de la pluie et de l'humus. Peu à peu, l'elfe retrouva son calme, mais l'odeur du bois brûlé, insupportable à tout elfe, ses craquements dans la torture du feu continuaient à peser sur lui et à l'emplir d'un malaise qu'aucun homme n'aurait pu comprendre. Tous les elfes craignent le feu, que seuls leurs druides et leurs forgerons savent utiliser. Ces flambées prodigieuses, dépourvues de la moindre utilité, dépassaient son entendement.

Lentement, Till se leva, chercha des yeux ses compagnons parmi la masse confuse des prisonniers endormis. Les elfes s'étaient installés à l'écart, loin des hommes, par groupes de deux ou trois. Aucun n'étant éveillé, il erra un moment sans but, le ventre tiraillé par la faim, jusqu'à ce qu'il flaire parmi les remugles de soufre, de fumée, de crasse et de sueur l'odeur d'un brouet d'avoine. Il s'approcha ainsi de la large porte à doubles vantaux qui fermait leur enclos. À travers les planches disjointes, il pouvait voir le camp des monstres, illuminé par les bûchers, mieux que dans la pénombre du jour. Tout semblait désert, presque abandonné. Juste au-dessus de lui, les orcs dormaient sur leur plateforme et leurs congénères devaient faire de même. Par la fenêtre éclairée d'une large bâtisse, à plus de cent pas de distance, il percevait des ombres, l'écho lointain de rires et de cris rauques, mais pas un garde, à travers le camp, et de nouveau l'inanité de leur présence ici le frappa amèrement. Pourquoi ne les avaient-ils pas tués, comme les autres, au lieu de les traîner jusqu'ici pour ensuite les abandonner à leur sort ? Pourquoi avaient-ils capturé des hommes, des paysans ou des bûcherons, à en juger par leur apparence ? Il devait y avoir une raison... Même les monstres n'agissent pas sans but. Du moins il l'espérait.

En s'écrasant la joue contre le bois rugueux de la porte, Till distingua d'autres enceintes de ronces, au moins deux, qui semblaient gardées, elles aussi. À supposer qu'elles contiennent autant de captifs que leur propre enclos, ce devaient être plusieurs centaines d'hommes et d'elfes qui étaient parqués là, peut-être un millier... Une armée entière de prisonniers. Il devait y avoir une raison.

Soudainement, le mugissement lugubre d'un cor déchira la nuit. Till fit un bond en arrière,

s'écartant instinctivement du portail comme s'il avait été pris en faute, mais ce n'était pas pour lui qu'on sonnait l'alarme. Tout en haut de la montagne, une troupe portant une multitude de flambeaux débouchait des galeries, illuminant le poste de garde fortifié puis s'étirant comme un trait de lumière le long des escaliers creusés dans la roche.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura quelqu'un tout près de lui.

— D'autres prisonniers, je pense, fit l'elfe sans se retourner.

Ils percevaient à présent la rumeur lointaine des guerriers en marche, le cliquetis des armes, le martèlement des bottes ferrées sur la pierre, les ordres et les cris. Mais Till discernait autre chose, que ses yeux ne confirmaient pas encore. Il y avait des bêtes, parmi cette troupe. Des loups noirs... Il pouvait sentir leur odeur.

Une main se posa sur son bras et l'écarta doucement. C'était le Lasbelin, l'elfe aux cheveux roux. Il marchait en boitant et son haubert de guerre était maculé de traces de sang séché, mais il conservait cette noblesse propre aux clans d'Eliande. Celui des Lasbelin vivait dans la forêt d'automne, parmi les arbres rouges. L'acuité de leur vue était proverbiale, parmi tous les peuples des bois.

— *Geseon, dyne Daerden... E dain with hine.*

Till n'entendait pas la langue ancienne, dont usaient les Hauts-Elfes d'Eliande, mais il comprit le mot *dain*, « des elfes », et suivit le regard inquiet du Lasbelin.

— Il y a des elfes avec eux ?

— Ce sont tous des elfes, murmura le guerrier en abaissant ses yeux sur lui. Blessés, pour la plupart. J'en compte au moins vingt.

— Et il y a des loups.

— Oui.

Le Lasbelin le regarda avec un intérêt nouveau, comme si l'elfe vert avait accompli quelque exploit. Till haussa les épaules et, pour la première fois depuis bien longtemps, un sourire éclaira son visage.

— Je les ai sentis, dit-il en touchant son nez.

— Mon nom est Doran, fils de Galadhâr, murmura l'elfe roux en s'inclinant.

— Till, du clan de Calen...

Le Lasbelin sourit à son tour, puis reporta son attention vers le convoi de prisonniers qui descendait vers le campement.

— Préviens les autres, reprit-il de sa voix égale et profonde. Rassemble ce que tu pourras trouver pour soigner ceux qui viennent, s'ils les conduisent ici.

Till obtempéra avant de se rendre compte de ce qu'il faisait. Il avait toujours éprouvé de l'agacement à entendre les récits des anciens, dans les collines, parlant de la noblesse des Hauts-Elfes, de leur vaillance, de leur sagesse, comme si les Daerden leur étaient inférieurs en tout. Et voilà que lui-même se mettait sans broncher au service de l'un d'eux. Sur le moment, pourtant, il n'eut pas la moindre hésitation. Le simple fait d'agir était un refus, une résistance, et suffisait à lui redonner un peu d'honneur, ne serait-ce qu'à ses propres yeux. Les autres, d'ailleurs, lui obéirent sans discuter, ainsi qu'il l'avait fait un instant plus tôt. Il y eut même des hommes pour s'approcher des elfes, observer leur manège et finir par leur prêter main-forte, sans pour autant qu'un seul mot soit échangé. La récolte fut maigre, quelques lambeaux d'étoffe arrachés aux vêtements des morts, deux ou trois poignées d'herbes médicinales raclées au fond des poches et des besaces, mais cette simple tâche les avait tirés de leur apathie. Les Daerden, masqués des gardes par un groupe d'hommes et de Hauts-

Elfes, avaient entrepris de creuser un abri sous le plessis de ronces lorsque des cris au-dehors les ramenèrent à la réalité.

La troupe faisait son entrée dans le campement, portant assez de flambeaux pour l'illuminer comme en plein jour.

Till et les autres se précipitèrent vers le portail pour tenter d'apercevoir quelque chose, mais ils furent aussitôt repoussés par les gardes, qui les dardèrent de coups de lance par les interstices des vantaux en leur hurlant de reculer. Au-dehors, un vacarme croissant acheva de réveiller ceux qui dormaient encore, fait du grondement de la troupe en marche, du cliquetis de leurs armes et des ordres criés par leurs chefs dans leur langue rocailleuse. Mais il y eut aussi les hurlements des loups, si proches, si soudains et si assourdissants que les prisonniers reflurent en désordre jusqu'au milieu de l'enclos, saisis de nouveau par la peur. Puis tout s'arrêta brusquement et, pendant un instant, il n'y eut que le sifflement du vent et le crachotement des torches. Les portes s'ouvrirent en grinçant sur des guerriers aussi sombres que la nuit, vêtus d'armures de cuir et de fer, qui entrèrent d'un pas lourd, balançant à bout de bras des cimenterres à lame noire dont ils semblaient prêts à frapper le premier qui oserait un mouvement.

Des gobelins.

Les soldats d'élite de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, aussi grands que des elfes, aussi forts que des nains, aussi larges que des hommes. Dans leur face grise luisaient des yeux jaunes que nul être vivant ne pouvait contempler sans frémir. Des yeux morts, à la pupille presque effacée, qui jamais ne reflétaient la moindre émotion.

Ceux qui étaient entrés s'alignèrent en deux groupes, de part et d'autre de la porte béante, révélant ainsi la pitoyable colonne de leurs prisonniers. Doran ne s'était pas trompé, et Till non plus. C'étaient tous des elfes, escortés par des loups noirs d'une taille effroyable, muselés et harnachés, que montaient des êtres difformes, d'apparence presque animale.

Un ordre retentit et les elfes furent poussés en avant sans ménagement. Sitôt qu'ils eurent franchi le portail, les gobelins se retirèrent et refermèrent les vantaux de bois. Il y eut encore des cris rauques, les grognements des loups et le bruit de la troupe repartant vers les falaises, puis un silence relatif retomba dans l'enclos. Les orcs avaient repris leur faction indifférente en haut de leurs tours, la lumière s'estompait à mesure que s'éloignaient les flambeaux, bientôt il fit presque sombre.

Hommes ou elfes, les occupants de l'enclos restèrent un long moment immobiles face aux nouveaux venus, comme si ces malheureux étaient affligés de quelque maladie affreuse, lèpre ou peste. Till, parmi les autres, les observait sans oser s'avancer. Tous étaient des Hauts-Elfes d'Eliande, de ceux qui avaient répondu à l'appel de la reine pour se battre à ses côtés, les derniers sans doute à avoir été pris en vie. Leurs hauberts de guerre déchirés, couverts de crasse et entachés de sang, leurs faces hâves, tordues de souffrance ou au contraire indifférentes, leur immobilité résignée leur donnaient une allure de spectres surgis de l'au-delà pour venir les accuser eux, les vivants, les captifs, de ne pas avoir lutté jusqu'au bout.

Car eux, visiblement, avaient combattu longtemps et dans d'autres lieux que la plaine de Calennan. Jusque dans les sombres tunnels creusés par les monstres, à en juger par l'état de leurs vêtements, noirs de suie et de terre. Ainsi la bataille s'était-elle prolongée jusque-là, dans ces galeries obscures, et cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : les monstres avaient battu en retraite. S'ils avaient vaincu, ce ne seraient pas quelques dizaines d'elfes blessés qui auraient été faits prisonniers, mais des centaines, des milliers, et cette pensée réchauffa le cœur du Daerden. Il en éprouva aussitôt

de la honte, non pas celle d'avoir été pris avant la fin des combats, mais de demeurer là, inerte parmi les autres, à regarder ces braves archers d'Eliande au lieu de leur porter assistance. Furieux contre lui-même, il se précipita en avant, bousculant hommes et elfes au passage.

— Aidez-moi, voyons ! Ne restez pas comme ça !

D'autres que lui avaient suivi le même raisonnement et réagi pareillement. Le temps que le Daerden parvienne jusqu'auprès des nouveaux venus, ils étaient déjà une dizaine à leur porter secours. Le bloc immobile que formaient les nouveaux arrivants devant le portail se dissocia rapidement, chacun étant emmené avec égards et soigné dans la mesure de leurs faibles moyens. Till avait soutenu un elfe qui le dominait de la tête et des épaules et l'avait confié à ses compagnons. Il repartait vers ceux qui n'avaient pas encore été secourus lorsqu'il découvrit parmi eux un visage familier.

Vêtue d'une simple tunique de chasse, incongrue parmi les archers d'Eliande, elle n'était ni assez âgée, ni assez forte pour faire une guerrière, mais semblait aussi épuisée que les autres, les yeux vides, absente, la peau couverte de bleus, de griffures et de boue séchée. Alors qu'il avançait vers elle, la jeune elfe écarta une mèche de ses longs cheveux noirs et la glissa derrière son oreille et, peut-être à cause de ce geste, Till eut la certitude de l'avoir déjà vue. Au moment de l'atteindre, il se souvint.

C'était à Cill Dara, alors qu'il faisait partie de l'escorte d'Ithilion, seigneur du Bois-Haut et héraut de Calen, lors de son ambassade auprès de la reine Arianwen. La fille était présente, ce jour-là (par les Mères, ça semblait si loin !) et elle avait parlé, lors du conseil... Quel était son nom ?

Till sursauta en s'apercevant que la jeune elfe aux cheveux noirs le regardait. Elle avait des yeux clairs, verts comme les prés, d'une intensité peu commune.

— Je te connais, dit-il. Je t'ai vue au conseil de la reine, en Eliande.

La jeune elfe hocha la tête.

— Donne-moi à boire.

— Nous n'avons pas d'eau, et celle qui tombe du ciel est un poison. Mais je vais te trouver de quoi manger... Appuie-toi sur moi, viens t'asseoir. Quel est ton nom ?

Elle secoua la tête et murmura quelque chose qu'il ne comprit pas, mais elle posa la main sur son bras et partit avec lui, et Till se surprit à en éprouver une sorte de fierté. Elle avait une odeur d'herbe coupée, fraîche comme la rosée du matin. Sa main était légère, son pas empli de grâce, malgré la fatigue et les blessures. Au moment de rejoindre les autres, Till aperçut Doran, affairé auprès d'un elfe aux cheveux roux. Un Lasbelin du clan de l'automne, comme lui... Alors qu'ils passaient devant eux, Doran leva les yeux, sourit d'un air las en le reconnaissant, puis ses traits s'éclairèrent soudainement sous l'effet de la surprise et, lâchant la main de son compagnon, il fit mine de se relever. Dans le même instant, Till perçut le geste de son compagnon blessé pour le retenir, ainsi qu'un signe de tête furtif de la jeune elfe à son bras. Doran eut un moment d'hésitation, puis il baissa les yeux et se détourna.

— Qu'est-ce qui...

Till fronça les sourcils et s'écarta d'elle pour la dévisager. Quand elle releva les yeux sur lui, il y lut cette fois une sorte de prière muette, dont il ne tint pas compte.

— Je me souviens, murmura-t-il. Tu es celle qui a tué le loup noir, dans la forêt... Tu es la fille d'Arianwen.

Elle ôta sa main de son bras et se détacha de lui, sans cesser de le regarder, d'un air à la fois méfiant et déçu. Till fit un geste pour l'arrêter, mais elle ouvrit sa paume devant son visage et les mots qu'il s'apprêtait à prononcer se bloquèrent dans sa gorge.

— *He nefre sceal nemnan aethelingas heah dain...*

La voix de la jeune elfe n'était qu'un souffle. Till, pourtant, en fut frappé comme si on venait de lui hurler aux oreilles, mais plus encore, le sentiment de l'avoir déçue et le fait de la voir ainsi s'éloigner de lui l'emplissaient de désarroi. Le Daerden cherchait ses mots pour tenter de l'apaiser et dissiper cette défiance soudaine, lorsqu'il s'aperçut de la présence de Hauts-Elfes, autour de lui. Doran était parmi eux, et il ne souriait plus.

— Ne prononce plus jamais le nom de la reine, dit-il sans le regarder, de cet air absent qui semblait lui être coutumier. Les orcs ne doivent pas savoir que sa fille est parmi nous. Le silence seul peut la protéger, alors tais-toi... Sinon, nous saurons te le rappeler.

— Tu me menaces ?

Till sentait le sang lui affluer au visage. Il serra les poings et se rapprocha du Lasbelin à le toucher.

— Laissez-le.

Elle était là, guère plus grande que lui parmi le groupe des Hauts-Elfes qui tous les dominaient de la tête et des épaules. Lentement, elle s'avança jusqu'à lui et prit sa main.

— Mon nom est Lliane, dit-elle d'une voix adoucie. Oublie tout le reste.

## LES RENÉGATS

— Cela suffit, Abbon !

La voix de Pellehun avait résonné dans ses propres oreilles, à l'assourdir. Le prince recula de deux pas et guetta par l'étroite visière de son casque la réaction de son homme lige. Voyant que celui-ci abaissait son épée et rompait l'assaut, il se laissa tomber sur un genou, se débarrassa du heaume qui lui enserrait la tête et inspira goulûment l'air frais de la matinée. Malgré le froid, la neige et le vent, Pellehun était en nage, le visage ruisselant. Il arracha l'un de ses gantelets de mailles, glissa sa main sous le camail de fer tressé qui lui protégeait le cou et l'écarta autant que possible, autant pour respirer librement que pour laisser le vent assécher sa sueur.

Il était trop tôt pour l'exercice, bien trop tôt, surtout après une soirée passée aux étuves avec des garces, des oublies et du vin. Et puis son épée était trop lourde et sa cotte de fer trop serrée... Le prince se sentait oppressé sous cette armure qui l'engonçait, pesait sur chacun de ses mouvements et lui ôtait toute souplesse. Il se sentait ridicule, maladroit, et savait en outre qu'Abbon le ménageait à cause de sa blessure. Son poignet gauche, brisé au cours de ce qu'on nommait à présent la bataille de Bassecombe (et qui n'avait été en réalité qu'une boucherie, au cours de laquelle il avait perdu tous ses hommes), était loin d'avoir retrouvé toute sa mobilité. À chaque coup porté contre son bouclier de bois, une onde de douleur lui engourdissait le bras jusqu'à l'épaule. Abbon était haut comme une tour et il avait la force de deux hommes. Se battre contre lui, c'était comme affronter une bête. Autrefois, le prince compensait leur différence de puissance par son agilité et la précision de ses passes, mais avec tout ce fer sur le dos... Le géant aurait pu le terrasser d'une seule main et s'efforçait si manifestement de ne pas le vexer qu'il ne faisait que l'agacer davantage. C'était pourtant ainsi qu'il convenait de s'entraîner désormais, et Pellehun le savait mieux que quiconque. Deux mois plus tôt, à quelques jours de la Nativité, une armée d'orcs et de gobelins s'était répandue dans la plaine et avait enlevé le bourg fortifié de Bassecombe. Sa garnison d'archers et de piquiers avait été impuissante, tout comme les chevaliers que lui-même, fils unique du roi Ker, avait menés à la bataille pour le reconquérir. Ils n'avaient été que deux à en revenir vivants. Trois, en comptant Abbon, mais Pellehun l'avait envoyé chercher des secours avant l'engagement. Trois, sur trois centaines d'hommes, et lui-même avait bien failli y laisser sa peau... Alors, oui, il fallait apprendre à se battre avec tout ce fer sur le dos, devenir aussi lourd que les monstres, se protéger derrière le fer des armures et la pierre des murailles.

En fin de compte, les armées des Terres Gastes avaient battu en retraite – non, ce n'était pas ça... Elles étaient parties, abandonnant le terrain aux cadavres de leurs victimes. Quoi qu'il en soit le pire avait été évité. À la stupeur du prince, la bataille de Bassecombe était devenue la victoire de Bassecombe, un haut fait d'armes que bardes et trouvères racontaient déjà sur les foires avec si peu de réalisme et tant d'inventions que le prince n'en éprouvait qu'une honte plus vive encore. Car il n'avait survécu qu'en s'enfuyant. Quant aux monstres, ils ne s'étaient retirés que parce qu'ils en avaient décidé ainsi. Rien n'aurait pu les arrêter s'ils avaient poursuivi leur offensive et cinglé vers Loth, la capitale. Les hommes, alors, n'étaient pas prêts à une telle guerre. Et de l'avis du prince ils ne

l'étaient guère plus aujourd'hui, malgré tous leurs efforts.

Dieu, au moins, avait voulu que la guerre commence durant la mauvaise saison. Les hommes n'étaient pas retenus aux champs et toute cette populace désœuvrée s'enrôlait sans trop rechigner. Des milliers d'entre eux, déjà, s'entraînaient à l'arc ou à la pique sous les remparts de la ville.

Le temps était compté. Nul ne savait quand les monstres reviendraient. Mais ils reviendraient. Cela, au moins, ne faisait pas de doute. Tôt ou tard, avec des armées innombrables, des machines de guerre, des loups presque aussi grands que des chevaux et Dieu sait quelles horreurs encore.

On avait appris qu'au moment où Bassecombe tombait, une autre de leurs armées avait pénétré dans la forêt d'Eliande et affronté les elfes. On n'en savait guère plus. Certains disaient que les elfes les avaient taillés en pièces, d'autres que la reine Arianwen était morte et que ses archers avaient fui. D'autres encore assuraient que les royaumes nains eux-mêmes avaient subi l'assaut de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, le maître de Gorre et des Terres foraines<sup>[4]</sup>, l'Innommable, le Seigneur Noir, le Baudemagu des légendes, quel que soit son nom véritable. Qu'importe... Qu'importent les elfes et leur forêt, les nains et leurs montagnes. Les monstres débordaient de leur pays de cendres et de lave, et la peur se répandait devant eux comme une peste. Déjà, les paysans du Nord refluaient vers les bourgs fortifiés et les bourgeois vers les villes. La peur, de tout temps, avait été le meilleur allié des Terres Noires.

— Donne-moi à boire, dit-il en se relevant. Qu'est-ce qu'il y a dans ton outre ?

— De l'eau, mon seigneur.

— Jamais de vin, hein ?

— Il vaut mieux pas, fit l'autre en souriant.

Pellehun but à longs traits puis lança l'outre à son compagnon. D'un signe de tête, il l'autorisa à boire lui aussi et durant un moment le prince s'abîma dans la contemplation du glacis s'étendant au pied des remparts. Où que porte son regard, des soldats portant la livrée du roi, d'argent tiercé en pal d'azur<sup>[5]</sup>, s'entraînaient par escouades, sous les beuglements éraillés des sergents. Quelques chevaliers combattaient à l'épée, comme lui. D'autres joutaient à la quintaine, un mannequin muni d'un bouclier et d'un long bras de bois épais comme un gourdin, qui pivotait sur son axe et venait frapper les maladroits avec une force telle que plus d'un était jeté à bas de sa monture.

— J'aimerais savoir, demanda-t-il, sans se retourner. Que dit-on dans les tavernes ?

— À quel propos, messire ?

— Les elfes, les nains... Est-ce vrai qu'ils ont été attaqués, eux aussi ?

— C'est ce qu'on dit.

— Comment est-ce possible ?... Comment ces monstres pourraient-ils être assez puissants pour déclencher une guerre contre tous les royaumes à la fois ?

— Je ne sais pas trop, mon seigneur, grommela Abbon après avoir reposé son outre. Mais quand on doit se battre seul contre plusieurs, je veux dire, dans une bagarre...

— Oui, eh bien ?

— Ben, on commence par jauger ses adversaires.

Le géant s'interrompt, gêné par le regard du prince. Abbon n'avait guère l'habitude de parler, et encore moins de donner son avis.

— Continue...

— Quand on se bat contre plusieurs gars, reprit-il en levant les poings pour illustrer son propos, on commence par étaler le plus petit, d'un seul coup, si on peut. Ça fait peur aux autres et en tout cas, ça

en fait un de moins.

Pellehun hocha la tête d'un air grave. Se pouvait-il que le Seigneur Noir ait commencé par prendre la mesure de chacun de ses adversaires avant de lancer son offensive ? Si Abbon avait vu juste, dans quelques jours ou quelques semaines, ses armées frapperaient le plus faible.

— Dieu veuille que ce ne soient pas les hommes, murmura-t-il.

— Dieu ne nous abandonnera pas, mon fils !

Malgré eux, Abbon et le prince sursautèrent en découvrant le père Bedwin, chapelain du roi, qui se tenait à moins de deux pas derrière eux, emmitouflé dans une cape de fourrure et le capuchon relevé sur sa tonsure. La neige qui recouvrait la plaine, ainsi que le vacarme des hommes à l'entraînement avaient rendu son approche silencieuse. L'un et l'autre, avec une sorte d'angoisse diffuse, se demandèrent depuis combien de temps le religieux était là et ce qu'il avait pu entendre.

— Dieu te voit, mon fils, reprit Bedwin avec un sourire qui illuminait sa face ronde et rougeaude. Et il te bénit par ma main, comme il bénit notre cher Abbon et tous ces hommes qui se battent pour Sa gloire, contre les forces du Malin. N'aie aucune crainte, car celui qui met sa vie entre les mains de Dieu est certain de vaincre.

— J'ai vu ces monstres à l'œuvre, mon père. Croyez-moi, il n'y a rien de certain sur cette terre... En tout cas pas de les vaincre.

— Il y a bien des façons de vaincre, mon fils... « Si quelqu'un doit être tué par l'épée, il est tué par l'épée. C'est là qu'on voit la persévérance et la Foi des saints<sup>[6]</sup> ».

— Être tué par l'épée n'est pas un sort enviable, mon père. Je vais vous dire : quand on meurt, on est mort, voilà.

— Le courage n'est pas d'ignorer le danger. La Foi n'est pas de se croire invincible, parce qu'on se bat au nom de Dieu. Le Seigneur a fait des miracles pour ceux qui se battaient en Son nom, mais il ne les a pas rendus immortels. Ceux qui devaient mourir sont morts, car les ennemis de la Foi sont nombreux, puissants, effrayants et que la haine et la violence sont leurs armes.

Pellehun sourit, jeta un coup d'œil amusé vers Abbon, qui hocha la tête comme s'il ressentait la même chose que lui – ce qui après tout était peut-être possible.

— Je ne sais comment vous dire ça sans paraître offensant, reprit le prince, mais nous ne nous sommes pas battus pour Dieu, ni pour le Royaume des Cieux, mais pour ce royaume-ci !

Il ouvrit les bras en grand, montrant les terres, les bois, la rivière, les remparts de la ville.

— Le royaume de Logres, mon père. Voilà pourquoi nous nous battons. Notre ville de Loth, les terres, les gens qui vivent dessus...

Bedwin eut un hoquet ironique et secoua la tête avec indulgence.

— N'est-ce pas la même chose, mon fils ?

Puis, avant que Pellehun n'ait eu le temps de lui répondre :

— Nous aurons l'occasion de nous reparler. L'Église a besoin d'hommes comme toi.

Combien de jours, déjà ? Trois ou quatre, guère plus, mais Lliane avait le sentiment d'être là depuis des semaines. La notion de jour ou de nuit n'existait plus dans les Terres Noires, sous ce ciel couvert d'une telle masse de nuages et de fumée que la lumière du soleil ne semblait jamais les atteindre. Ils avaient quitté les enclos peu de temps après son arrivée, liés en une longue file par des cordes de chanvre qui blessaient les poignets, poussés en avant par une meute d'orcs aux voix criardes agitant des flambeaux et des piques. Durant un temps infini, sans boire ni manger, on les avait menés

à travers un pays de roches et de cendres, aux arbres rabougris, mangés de lierre noir ou de lichen. Un pays sans eau, aux mares de boue fumantes, aux puits de lave et aux rivières de feu, dans un horizon de montagnes escarpées.

Deux hommes étaient morts durant leur longue marche. L'un était tombé comme une masse, sans qu'on sache ce qui l'avait tué. L'autre, parvenu au dernier stade de l'épuisement, avait refusé de se relever au terme de l'une des courtes pauses qu'on leur accordait. Les gardes orcs l'avaient achevé, lentement. Bien après qu'ils furent repartis, ses cris avaient continué à leur vriller les oreilles. Depuis, plus personne ne songeait à s'arrêter...

Un soir, alors qu'un peu de la lumière argentée de la lune filtrait à travers les nuées, leur longue procession était parvenue à destination. Une fosse, pareille à un furoncle de terre aux rebords suintant d'une boue noire, visqueuse, sur laquelle planait une odeur si infecte que Lliane, comme la plupart des prisonniers, en eut le cœur révolté. Au bord de ce trou, adossée à une palissade de rondins haute de deux perches et garnie de tourelles qui en faisaient le tour complet, une vaste bâtisse de pierre, aussi longue que large et hérissée d'une demi-douzaine de cheminées coniques, servait à la fois de dortoir, de forge, d'atelier et de réfectoire. C'est là qu'on les fit entrer, dans ce lieu sans lumière où régnait un vacarme insensé fait de martèlements, de déflagrations soudaines et de cris, dont l'air lourd, vicié, était chargé d'une fumée qui prenait à la gorge et piquait les yeux. Le sol et les murs, étrangement, étaient couverts d'une poussière jaune, mêlée par plaques à la terre noire. On les poussa dans une geôle immense, occupant tout le fond de la bâtisse et fermée, du sol au plafond, par une grille de fer au maillage si dense qu'on aurait pu à peine passer un bras au travers. Là, enfin, on défit leurs liens et des hommes au regard vide, aussi gris que la pierre, leur servirent un brouet qui semblait fait de la même puanteur que le reste des lieux, mais qu'ils dévorèrent malgré tout, tant la faim les tenaillait.

Lliane s'était réfugiée parmi les siens, veillée par Doran, Till et les elfes d'Eliande, formant un groupe à part, à l'écart des Daerden, mais surtout des hommes qui, pour la plupart, s'étaient endormis aussitôt. D'autres parlaient à voix basse, certains pleuraient en silence. L'un des elfes blessés s'agitait convulsivement et claquait des dents en marmonnant des mots incompréhensibles. Les autres ne valaient guère mieux. Lliane les observait depuis un moment lorsqu'elle tendit le bras vers Till et le tira par la manche...

— Il faisait nuit, n'est-ce pas ? Quand on est arrivés ici...

— Quoi ?... Oui, je crois.

— S'il fait nuit, la Mère nous voit, même à travers les nuages... Je peux... Je peux peut-être essayer d'apaiser leurs souffrances.

— Qu'est-ce que tu es, une magicienne ?

Doran poussa le Daerden d'une bourrade et approcha son visage de Lliane pour lui parler tout bas.

— De quoi as-tu besoin ?

— Regroupe les blessés et que les nôtres forment un écran pour que nul ne nous voie.

— À quoi penses-tu ?

D'un même mouvement, Doran, Till et la princesse d'Eliande se tournèrent vers celui qui venait de parler. C'était un elfe de grande taille, aux longs cheveux noirs tressés en deux nattes, à la manière des bardes. Aucun d'eux ne le connaissait.

— Qui es-tu, toi ? lança Till d'un ton brusque.

— Mon nom est Hamlin, irascible ami. Je suis le ménestrel du seigneur Ediriel de Carantaur.

Il sourit, puis se détourna du Daerden et s'inclina vers Lliane.

— Vous ne me connaissez pas, mais j’ai chanté à Cill Dara, le jour de votre naissance... Je vous ai entendue, pardonnez-moi. Vous voulez soigner les blessés ?

— Au moins essayer, murmura Lliane. J’ai appris le chant des runes qui...

— Non. Ils vous entendraient... Leurs sorciers, leurs mages. Le chant des runes doit rester secret. Même s’il n’était que murmuré, ils vous entendraient et ils viendraient vous prendre. Croyez-moi.

— Je... Je ne savais pas.

— Comment auriez-vous pu savoir ? Ce n’est rien. L’idée était bonne...

Hamlin lui sourit de nouveau, puis se tourna vers Doran et Till.

— Faites ce qu’elle a dit, murmura-t-il. Rassemblez tous ceux qui sont à bout de forces et cachez-nous.

Les deux elfes hésitèrent un instant, puis se mirent en mouvement, sur un signe d’acquiescement de Lliane que le ménestrel feignit de ne pas avoir vu.

— La magie des runes est puissante, reprit Hamlin, mais il en existe d’autres, dont les druides, hélas, négligent si souvent l’enseignement ! *Anmod*...

— *Anmod* ?

— L’Apaisement de l’Âme. Un chant né du Daurblada, la harpe sacrée du Dagda, et que Lug le Maudit joua à l’assemblée des dieux. Il serait plus beau si j’avais ma harpe, mais elle a été brisée durant la bataille.

Hamlin baissa les yeux, son sourire se voila et il leva la main pour se cacher le visage, en signe de honte. Il ne pouvait y avoir de pire déshonneur pour un barde que de perdre sa harpe. La plupart se transmettaient depuis des générations, gardant en elles le souvenir de tous les chants qui les avaient animées. Lliane retint son bras et le força à la regarder.

— J’aimerais que tu me l’apprennes, dit-elle.

Le ménestrel de Carantaur hocha la tête, puis il attendit auprès d’elle que les elfes se soient rassemblés. Les plus valides restèrent debout, formant autour du groupe des blessés un mur qui les abritait des regards. Sans doute était-ce une précaution inutile, dans l’obscurité de ce cul-de-sac. Les hommes n’y voyaient pas assez dans le noir pour deviner ce qui se passait, et quand bien même, ils n’auraient sans doute pas osé regarder. La plupart d’entre eux redoutaient les elfes et leur magie presque autant que la brutalité des orcs.

Hamlin était resté assis, les yeux fermés. Il commença à chanter, si bas et d’une voix si grave qu’elle était à peine audible. C’était comme une vibration venue du sol, une monodie lente, étrange, imprévisible, presque atonale, dont chaque note surprenait mais venait pourtant s’inscrire avec une évidence lumineuse dans cette toile sonore que le barde tissait patiemment. Les mots étaient issus de la langue ancienne, celle des dieux, qui ne s’adressait pas aux oreilles mais à l’âme.

« *Anmod deore haeleth*

*Sar colian*

*Feothan*

*Feothan*

*Brest profur*

*Hael hlystan.* »

Hamlin répéta le chant durant un temps infini, jusqu’à ce que sa voix ne soit plus audible, et

pendant un long moment encore Lliane vit ses lèvres remuer, même si elle n'entendait plus rien. Les blessés s'étaient endormis. Elle-même se sentait reposée de la faim, de la soif, des fatigues de leur marche. L'odeur immonde de la bâtisse et de la fosse ne l'atteignait plus, la peur s'en était allée.

Sans doute finit-elle par s'endormir, elle aussi. Des éclats de voix soudains et le grincement strident de la grille la tirèrent sans ménagement de la léthargie dans laquelle elle avait sombré, comme eux tous, durant quelques heures peut-être. Avant même qu'ils aient retrouvé leurs esprits, les prisonniers perçurent des claquements de fouet, des cris de douleur et s'éveillèrent tout à fait dans la brusque agitation qui s'était emparée de leur geôle. Des gardes portant des torches les chassaient en masse hors de leur réduit. Les elfes n'eurent que le temps de relever leurs blessés et de les protéger des coups qui pleuvaient. Tandis qu'on les poussait vers l'extérieur, Lliane prit le temps, cette fois, d'observer la forge.

C'était un spectacle pénible, pour une elfe, tant le feu y était omniprésent. Flammes et gerbes d'étincelles des forges, magma en fusion qu'on coulait dans des moules de terre, fumée âcre et noire, métal chauffé à blanc puis plongé dans des cuves d'eau, tout ici n'était que bruit, fumée, frénésie. Contrairement à ce qu'elle avait cru, ce n'étaient pas des orcs qui travaillaient aux ateliers, mais des hommes et des nains en quantités formidables, ainsi que des gnomes, lui sembla-t-elle. Aucun elfe.

Quand elle sortit, la lumière d'un petit matin pourtant terne et voilé lui blessa les yeux. Dès qu'elle s'y fut habituée, le spectacle qui s'offrit à elle lui glaça les sangs. On les avait alignés sommairement sur trois rangs, le long du mur de la bâtisse. Face à eux, une centaine de ce qui lui sembla tout d'abord n'être que des gobelins attendait, l'arme au poing. Les orcs avaient disparu, comme si la vue des guerriers d'élite de Celui-qui-ne-peut-être-nommé les effrayait eux-mêmes. Mais le plus inquiétant, le plus impensable, était qu'il y avait des elfes et des hommes parmi cette troupe.

Lliane crut avoir mal vu et se voila le visage, mais quand elle releva la tête et chercha des yeux ses compagnons, leur expression horrifiée disait assez qu'elle ne s'était pas trompée. De leur côté, les elfes alignés parmi les troupes gobelines n'affichaient aucune expression, si ce n'est une morgue dédaigneuse. La plupart portaient des grands arcs de facture elfique, mais le reste de leur équipement, ces cuirasses sombres et luisantes, ces vêtements de mailles et de cuir, ces poignards à lame courbe, venaient des Terres Noires. Les hommes, quant à eux, ne se distinguaient des gobelins que par leur taille plus modeste et par leurs barbes. Tous avaient le même regard méprisant, comme si le pitoyable troupeau qu'on avait rassemblé face à eux le long de la bâtisse ne valait même pas l'effort d'être tué.

Comme à l'accoutumée – du moins pour ce que Lliane en avait vu depuis sa capture –, on les laissa ainsi durant un long moment, sans un mot, sans un ordre, presque sans leur prêter attention. Les monstres ne parlaient guère, même entre eux. Leur langue fruste, dont le vieux Gwydion avait autrefois essayé de leur apprendre les rudiments, se limitait à une centaine de mots, peut-être même moins. Mais ceux qui ignoraient la langue commune usaient d'une large gamme d'intonations, et plus encore de gestes, de postures et de grognements, qui leur suffisaient pour se faire comprendre. Et puis le silence, l'attente, cette immobilité de statues, faisaient partie d'une stratégie ancienne et éprouvée. Laisser l'ennemi se morfondre, perdre ses nerfs, se laisser gagner par la peur, même quand c'était inutile, comme en ce moment...

Tout à coup, le mugissement profond d'une trompe les fit tous sursauter. Certains même se protégèrent, comme s'ils s'attendaient à ce que les gobelins se ruent sur eux. Les monstres ne bougèrent pas, mais à un moment de cela les prisonniers perçurent la rumeur d'une troupe approchant et virent bientôt déboucher de la fosse une foule lente, résignée. Ils étaient des centaines, que des

grappes d'orcs criards, armés de fouets et de piques, poussaient en avant vers le couloir formé entre l'alignement des guerriers et celui de leurs prisonniers. Lliane et ses compagnons observaient chaque visage de ce troupeau docile avec un effarement mêlé d'effroi et de chagrin. Tous les peuples, tous les sexes, tous les âges et toutes les races des terres habitées semblaient y être représentés, depuis les nains des collines, les hommes et nombre d'elfes verts jusqu'aux gnomes et d'autres êtres inconnus dont aucun d'eux, sans doute, ne soupçonnait l'existence. Tous étaient d'une maigreur effrayante, le regard vide, les bras ballants. Quelle que soit leur taille, ils portaient le même habit, une sorte de chasuble claire informe qui leur laissait les bras et les mollets nus, et tous étaient également couverts de cette poussière jaune qu'elle avait remarquée à l'intérieur. Pas un, parmi toute cette foule, n'eut le moindre regard vers les prisonniers massés le long de la bâtisse.

— Voilà ce qui vous attend !

La voix les saisit comme un coup de tonnerre. Sans que nul ne l'ait remarqué, un chariot large et plat s'était posté de l'autre côté, face à la foule des bagnards. Couvert de fourrures et surmonté d'un dais de cuir sombre surélevé par des mâts décorés de boucliers et de crinières noires, il était tiré par quatre aurochs, ces bœufs sauvages à longues cornes que les elfes nommaient *daeras*, et entouré d'une garde nombreuse. Sous le dais, une plate-forme portée par six roues de bois ferrées aussi hautes qu'un homme semblait abriter une dizaine de personnages vautrés parmi les fourrures, mais tous les regards convergèrent vers celui qui avait parlé et qui se tenait debout, solidement campé sur le timon. À en juger par son armure de cuir et de métal noirci, sa cape de fourrure et les bracelets d'argent qui ornaient ses avant-bras musculeux, ce devait être l'un de leurs commandeurs.

— Contemplez ce que sera votre sort ! reprit-il, usant du langage commun.

Puis, en langue sombre :

— *Güran ! Slorgul ghaash matug... Krak ilid, krak sharaz.*

— Qu'a-t-il dit ? grommela Till, près de Lliane.

Sans doute n'avait-il parlé que pour lui-même, mais la jeune elfe creusa sa mémoire et retrouva quelques mots, enseignés par Gwydion sous son chêne. *Güran* était le nom par lequel les orcs se désignaient eux-mêmes. *Ilid*, celui qu'ils donnaient aux elfes. *Sharaz* celui des hommes... Et *matug* signifiait « tuer ».

— Ils vont les tuer, murmura-t-elle.

Till, Doran et les autres ne l'entendirent probablement pas. Les orcs avaient poussé en avant cinq hommes et cinq elfes, pris au hasard parmi la masse des forçats, et les malheureux, devinant certainement le sort atroce qui leur était réservé, poussaient des cris à fendre l'âme. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas de la bâtisse, là où chacun des prisonniers pouvait les voir, les orcs reculèrent précipitamment et les maintinrent groupés, du bout de leurs piques. Puis tout se passa si vite et d'une façon si horrible qu'il leur fallut à tous un long moment pour comprendre ce à quoi ils venaient d'assister.

L'un des gardes du commandeur s'était avancé, portant une torche. Sans la moindre hésitation, il la lança sur le groupe et aussitôt, dans une déflagration sourde, un jet de flammes bleues sembla jaillir des condamnés eux-mêmes, de leur peau, de leurs vêtements imprégnés de poussière jaune.

— Du soufre, murmura un homme parmi les prisonniers.

Lliane ferma les yeux et enfouit son visage contre la poitrine de Doran, puis elle plaqua ses mains contre ses oreilles pour ne plus entendre les hurlements atroces des suppliciés. Autour d'elle, la plupart des prisonniers avaient fait de même et tous avaient reculé d'instinct, jusqu'à s'écraser contre

le mur de la bâtisse. Mais il n'était pas possible d'échapper à ce spectacle affreux, aux cris, à l'odeur des chairs brûlées. Certains étaient tombés à terre, des hommes pleuraient, d'autres avaient vomi, des elfes se voilaient la face ou tremblaient de la tête aux pieds. Et bien après que les clameurs d'agonie eurent cessé, chacun perçut encore le grésillement écoeurant des corps calcinés, recroquevillés à terre comme des bûches tordues, dans un large cercle noirci... Peut-être plus encore que l'atrocité de la scène, ce fut l'indifférence des autres forçats – au contraire des prisonniers auxquels ce spectacle était destiné – qui frappa Lliane dès qu'elle parvint à ouvrir les yeux. Les suppliciés qu'on venait d'immoler pour l'exemple avaient été raflés dans leurs rangs, et nul d'entre eux ne réagissait. Pas un regard, ni l'expression d'un dégoût sur leurs visages éteints, d'une frayeur ou même d'un soulagement. Ils étaient déjà morts, ou tout comme. Seuls le jour et la manière restaient inconnus. Peut-être avaient-ils vu bien pire...

— Voilà ce que valent ceux qui travaillent aux mines, reprit le commandeur d'une voix égale. Cendres et suie... C'est tout ce qui vous attend. À moins...

Le gobelin laissa sa phrase en suspens, sourit avec dédain et descendit lentement du chariot. Sans leur accorder la moindre attention, mais sachant que tous les regards étaient tournés vers lui, que toutes les oreilles étaient suspendues à ses lèvres, guettant le moindre espoir dans ses prochaines paroles. À pas comptés, il remonta la troupe en armes qui faisait face à la masse des prisonniers, puis il s'arrêta à la hauteur de l'un de ceux que Lliane avait remarqués. Un elfe vêtu à la manière des troupes gobelines, mais portant un grand arc. D'une claque sur l'épaule, le commandeur le fit avancer d'un pas, puis il poursuivit son chemin, s'arrêta à la hauteur d'un homme et fit de même. Alors seulement, il se tourna vers eux.

— ... À moins que vous ne suiviez l'exemple de ces braves ! reprit-il d'une voix soudainement plus forte, terrible, qui les saisit tous d'effroi. Écoutez-moi ! Je suis Khûk, commandeur des Omkünz, Seigneur des Marches et de la Montagne !

Lorsqu'il se tut, l'écho de sa voix résonna longuement sur le glacis. Khûk s'était avancé vers eux durant son discours, assez près pour que chacun d'eux puisse voir son visage, la force de ses bras, l'épaisseur de son armure de cuir noir renforcée de fer et de mailles. C'était un être d'une taille effrayante, d'au moins une toise<sup>[1]</sup>, avec une tête carrée et grise, dans laquelle brillaient des yeux d'un jaune profond. Ses cheveux tressés semblaient gainés d'argile et se confondaient avec la cape de fourrure sombre qui recouvrait ses épaules. Au côté, il portait un cimenterre recourbé que la plupart d'entre eux n'auraient pas même pu soulever.

— Au nom d'une loyauté absurde envers des rois qui vous méprisent, vous mourrez par centaines, par milliers, sans que votre mort serve à quoi que ce soit ! rugit-il en s'avancant encore, si près que les premiers rangs reculèrent. Vos enfants mourront. Vos femmes. Vos parents. Tous ceux que vous connaissez ! Vos villages seront brûlés, vos puits comblés et votre terre deviendra un désert aride. Car demain, demain il n'y aura de place dans ce monde que pour ceux qui auront versé leur sang au nom de Lug !

À ce mot, les guerriers alignés frappèrent leur bouclier en hommage à leur dieu, avec un ensemble parfait. L'écho de la déflagration se répéta jusqu'aux montagnes.

— Avec moi, il n'y a plus d'elfes, d'humains, d'orcs ou de gobelins ! Tous ceux qui portent notre armure sombre deviennent des Omkünz, terreurs des nains de la Montagne Noire, gardiens de la Porte ! Car c'est ainsi que sera le monde, après notre victoire. Tous les peuples auront leur place à nos côtés, et chacun y sera traité selon sa valeur. Les forts avec les forts. Les faibles à leur service !

N'écoutez pas ce que disent les druides, les moines et tous ces adorateurs de dieux morts. Il n'y a d'autre dieu que Lug, qu'autrefois les Tribus de la Déesse choisirent pour roi ! Lug vivant, immortel, sorti de son sommeil pour régner de nouveau à la surface du monde !

Une fois de plus, la détonation profonde des glaives frappant les boucliers fit trembler la terre et la roche.

— Au nom du Maître, incarnation de Lug à la Longue Lance, Lug Lamfalda, Lug Samildanach, engendré par Cian, fils de Diancecht et Eithne, fille de Balor, roi des Tribus de la Déesse, au nom du Maître qui nous guide et parle en son nom, que tous ceux qui refusent de mourir comme des esclaves s'avancent ! Rejoignez-moi et vous vivrez. L'or, les terres, le pouvoir seront à ceux qui se seront battus à nos côtés ! Et que les autres vivent et meurent comme des chiens !

Khûk, tout proche à présent, abaissa son regard vers eux et se fixa sur l'un des prisonniers du premier rang. Un homme, à en juger par sa peau rougeâtre et sa crinière hirsute. Lliane put le voir frémir sous l'œil jaune du commandeur puis, d'un pas hésitant, faire un pas en avant, ce qui lui valut un hochement de tête approbateur. D'autres l'imitèrent presque aussitôt, se détachant par grappes de plus en plus nombreuses.

Lliane ne les regardait pas. Parmi le troupeau des forçats que les orcs retenaient, l'un d'eux, un elfe, avait relevé les yeux et contemplait ce spectacle avec une expression que la fatigue et la résignation rendaient indéchiffrable. Sans doute avait-il vécu lui-même ce moment et avait-il refusé de rejoindre l'armée des Terres Noires. Lliane n'aurait pu dire, en cet instant, si l'elfe regrettait son choix, s'il plaignait ou s'il méprisait ceux qui cédaient à l'injonction du goblin.

Alors que le forçat détournait la tête, Lliane sentit d'autres regards peser sur elle. Les rangs s'étaient éclaircis, des dizaines d'hommes et de Daerden s'étaient déjà regroupés devant le commandeur. Bientôt, ils ne seraient plus qu'une poignée à demeurer le long du mur... Ses compagnons ne disaient rien, évitaient même de la regarder avec trop d'insistance, mais elle comprit qu'ils attendaient sa réaction pour l'imiter, quel que soit son choix.

— Il faut vivre, murmura-t-elle.

Et, poussant Hamlin le ménestrel qui se tenait devant elle, la princesse alla rejoindre les rangs des renégats. Elle avait baissé la tête, tant pour masquer ses traits aux yeux de Khûk qu'à cause de la honte bien réelle qu'elle éprouvait en cet instant. C'est à peine si elle jeta un coup d'œil à ses compagnons, quand ils la rejoignirent.

— Vous avez fait votre choix ! tonna le commandeur, quelques instants plus tard. Qu'on les emmène !

Lliane releva alors les yeux et, malgré la presse, eut une vision fugace de ceux qui étaient restés le long du mur. Son cœur, aussitôt, fit un bond dans sa poitrine.

Doran était demeuré parmi eux.

### 3.

## DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Au-delà des arbres nus et des broussailles, on aurait pu croire que le monde avait disparu. C'était une pensée assez effrayante, qui étreignit le cœur de Morvryn alors qu'il se frayait un passage à travers les fourrés, les orties et les ronces, jusqu'à la lisière de la grande forêt. Tout était blanc, silencieux, inanimé, ciel et terre confondus, enfouis sous la brume et le givre. Aucune brise n'agitait les hautes herbes de Calennan, l'immense clairière vallonnée où vivait le peuple des elfes verts. Aucun bruit, aucun mouvement, comme si les collines des Daerden étaient devenues une tombe, recouverte d'un linceul immense... La tombe d'Arianwen et celle de centaines d'êtres chers, dont le bûcher funéraire avait mêlé les cendres et que le vent avait dispersées. Morvryn était revenu à Calennan dès que les devoirs de sa charge l'avaient libéré. Il n'était plus roi, puisque Arianwen était morte et que Lliane, sa fille, princesse héritière du royaume des elfes, avait disparu. À sa propre demande, le conseil des anciens avait élu dame Maerhannas, femme de Dînris le forgeron, à la régence, tant qu'on n'aurait pas retrouvé Lliane. Ce jour-là, en laissant ses enfants jumeaux à la garde du clan, Morvryn avait fait le serment de ne revenir à Cill Dara qu'avec elle.

Depuis, il vivait seul, à la lisière des bois, guettant un signe qui ne venait pas. L'hiver était arrivé, la neige et le froid, puis les pluies des mois gris. Le temps du deuil était passé. Il fallait quitter la forêt, partir à sa recherche, jusque dans l'Infer Yên, s'il le fallait.

Morvryn s'avança dans les hautes herbes alourdies de givre. Chaque pas faisait pleuvoir sur son manteau de moire couleur d'automne des nuages scintillants, laissant derrière lui une trace sombre, aussi nette qu'un trait de plume sur un parchemin. L'elfe allait droit devant lui, vers le couchant. À deux jours de marche se trouvait le rocher de Calen, où le seigneur des Daerden tenait son conseil. Lui et les siens avaient participé à la bataille, sur leurs propres terres. Si Lliane était en vie, ou même si elle ne l'était plus et que son corps avait été retrouvé, Calen le saurait.

Alors que le jour déclinait, Morvryn s'arrêta au bord d'un ruisseau et coupa des herbes pour s'en faire une hutte. Le brouillard ne s'était pas levé de toute la journée. Ses bottes, son manteau étaient raidis par le givre. Ce serait une nuit froide et solitaire, le sommeil long à venir, malgré la fatigue, sans même le réconfort de la lune. Il s'assit sous son abri et commença à mâchouiller un morceau de viande séchée puisé dans sa musette lorsqu'un craquement soudain le tira de sa léthargie. L'elfe posa lentement la main sur le pommeau de sa longue dague d'argent et retint son souffle. Ses oreilles effilées s'orientèrent d'elles-mêmes à la quête du moindre son et ses narines humèrent l'air glacé, puis Morvryn eut un soupir amusé et se détendit.

— Je n'ai pas grand-chose à t'offrir, mais viens quand même ! dit-il à haute voix.

Puis, comme personne ne répondait :

— Eh bien, Llandon, tu as perdu ta langue ?

— Je... Je ne vous avais pas vu, fit une voix de l'autre côté du ruisseau.

— Et tu menais un groupe de chasse ! Eh bien, il te reste des choses à apprendre !

Les hautes herbes s'écartèrent et un jeune elfe aux longs cheveux noirs apparut, l'air penaud. Son manteau couvert de givre et son visage d'un bleu pâle lui donnaient à ce point l'air d'un fantôme que

Morvryn n'eut pas le cœur de se moquer de lui davantage.

— Je suis heureux de te voir, même si j'avais interdit à quiconque de me suivre... Mais pour cette nuit viens t'asseoir près de moi. Tu as faim ?

Llandon franchit le ruisseau d'un bond et sourit à son aîné.

— Je n'ai jamais aimé la viande séchée, dit-il en se débarrassant du sac de peau qu'il portait en bandoulière, puis en s'agenouillant pour en explorer le contenu.

Durant un moment, Morvryn le regarda étaler dans l'herbe une gourde de genièvre, des pâtés ronds et plats enveloppés dans de grandes feuilles et toute une série de petits gâteaux gris et durs comme des cailloux, mais qui fondaient sous la langue avec un merveilleux goût de myrtille.

— Je les connais, ces gâteaux, grommela Morvryn en jetant le bout de viande qu'il mâchonnait. C'est Narwain qui te les a préparés, ou tu les lui as volés ?

— Seigneur, je ne vole pas ! dit Llandon d'un air sincèrement offusqué.

— Je sais. Pardonne-moi, ce n'était pas drôle. Je peux ?

— Prenez tout ce que vous voudrez, j'en ai une quantité !

Morvryn hocha la tête en souriant et se servit. Sitôt qu'il l'eut glissé entre ses lèvres, le goût des myrtilles lui envahit la bouche. Llandon finit par s'asseoir, ayant encore déballé des pommes rouges un peu fripées. Près de lui, il avait posé son grand arc et un carquois bien fourni en flèches.

— Tu as prévu un long voyage...

Le jeune elfe réprima un sourire, puis il mordit dans l'un des pâtés, le temps de chercher ses mots.

— Seigneur, laissez-moi venir avec vous.

Morvryn haussa les sourcils sans répondre.

— Vous savez ce que... ce que Lliane représente pour moi. Si je n'avais pas été blessé par ces maudits loups, je serais parti avec elle.

— Tu l'as vue avant qu'elle parte ?

Llandon faillit répondre, mais l'indifférence affectée avec laquelle Morvryn avait posé sa question l'alerta à propos. Oui, ils s'étaient retrouvés, le temps de quelques mots. Le jeune chasseur lui avait même confié son arc. Llaw Llew Gyffes était avec elle, plus renfermé et fuyant que jamais, et il avait détesté de les voir s'en aller ensemble.

— Eh bien ?

— Oui, je l'ai vue, dit-il à mi-voix. Llaw était avec elle...

— Je sais. Narwain me l'avait dit... Et lui, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Personne ne le sait. Il peut aussi bien être mort...

— Oui.

Aucun d'eux n'y avait prêté garde, dans le chaos qui avait suivi la bataille et la mort de la reine. Bien d'autres elfes de Cill Dara avaient disparu sans que nul sache s'ils avaient été tués ou s'ils étaient encore en vie, prisonniers des monstres ou partis soigner leurs blessures au loin. Llaw, l'apprenti de Gwydion, était un être étrange, dont nul autre que le vieux druide se souciait véritablement. Il devait en savoir long sur ce qu'il était advenu de Lliane, mais encore faudrait-il le retrouver, et une vie entière n'y suffirait sans doute pas.

Morvryn s'efforça de sourire, ramassa l'une des pommes posées à terre et la frotta distraitemment contre son manteau.

— Elle ne t'a rien dit qui pourrait nous aider ?

— Je vous ai déjà rapporté tout ce que je savais, seigneur. Elle allait à la recherche de l'enfant-

moine, avec Llaw. Sur le coup, je croyais qu'il s'était évadé, je ne savais même pas qu'en réalité vous l'aviez emmené, vous et Gwydion.

— Alors remercie les Mères d'avoir été blessé. Si tu avais suivi ma fille, tu aurais été tué, toi aussi.

— Tué ? Pourquoi « tué » ? Vous croyez qu'elle est morte ? Non. Vous ne le croyez pas, et moi non plus. Je l'aurais senti.

— Je ne sais même pas où je vais, murmura Morvryn.

— Vous allez voir Calen. C'est ce que j'aurais fait...

Le roi d'Eliande croqua dans la pomme et s'allongea dans les hautes herbes, en contemplant le ciel. Parfois entre deux nuages, on voyait briller une étoile.

— Ne compte pas trop sur Calen, marmonna-t-il, d'une voix si basse que le jeune chasseur se demanda s'il ne se parlait pas à lui-même. S'il savait quelque chose, il nous l'aurait déjà fait savoir... Il nous faudra aller plus loin. Au-delà des bois...

Llondon n'essaya pas d'en savoir plus. Les jours qui avaient suivi la bataille, la douleur et la peine des survivants l'avaient empli d'une honte qui, peu à peu, avait pris un nom, une forme unique. Lliane... Elle s'était donnée à lui, autrefois. À lui et à d'autres, au cours de la nuit de Beltaine. Elle n'était pas en âge de devenir sa compagne et n'y songeait sans doute pas, mais son absence laissait en lui une sensation de manque, d'incomplétude, que chaque jour ne faisait qu'amplifier. Retrouver Lliane était devenu une raison de vivre ou, pour le moins, d'effacer la flétrissure qui entachait son honneur pour n'avoir pas participé à la bataille parmi les siens. Marcher au côté de Morvryn suffisait à laver cette souillure. Alors, ce soir-là, de tout ce qu'avait dit le roi d'Eliande il n'entendit que le « nous » et s'endormit le cœur léger.

Au crépuscule, la pluie cessa de tomber et les derniers rayons du soleil couchant illuminèrent la plaine, à perte de vue, d'une lueur orangée. Après tant de jours de mauvais temps, neige, brouillard glacé, vent et averses, c'était la première fois depuis longtemps que Dragan se sentait bien.

Au terme d'une longue journée de marche, Freïhr les avait menés jusque dans une sorte de fortin naturel, entre des buissons de sureau chargés de fruits rabougris par le gel et de gros blocs de pierre, souvenir de quelque avalanche, dominés par un if s'élevant droit dans le ciel, comme une lame. Les autres s'étaient réfugiés à l'abri des rochers, mais le banneret resta là encore un moment, à savourer l'instant.

Ses vêtements constellés d'accrocs, infestés de vermine, usés jusqu'à la corde et délavés par les intempéries sentaient le moisi. Le cuir de ses bottes s'était racorni. Le fer de sa cotte de mailles avait noirci et grinçait à chaque mouvement. Sa barbe et ses cheveux avaient poussé, raides de crasse et emmêlés. Ses bras, ses jambes, son torse étaient couverts de horions et d'écorchures. Du conroi<sup>[8]</sup> de chevaliers, d'archers à cheval et de piétons qu'il avait mené à la bataille des mois plus tôt, il ne restait autour de lui que trois hommes, les autres étant morts ou ayant choisi de rester auprès de Ketill et des barbares de la montagne. Et pourtant, il se sentait bien...

C'était la plaine qui s'étendait devant ses yeux, et donc les confins septentrionaux du royaume de Logres. L'horizon pour une fois dégagé miroitait de mirages lointains, les fumées d'un village, les remparts d'une motte fortifiée, la ville de Loth elle-même, pourquoi pas, avec ses tours coiffées d'étendards claquant dans le vent...

Bien sûr, ce n'étaient que des mirages. Depuis l'attaque des monstres, le territoire du Nord devait

s'être vidé de ses rares habitants. Il n'y avait rien, Dragan ne l'ignorait pas, à des jours de marche, si ce n'est les ruines de Bassecombe. Dieu seul savait ce qui les attendait, une fois quitté l'abri des roches. Le calme apparent de ce paysage désert et infini ne laissait apparaître aucun indice sur ce qui était arrivé depuis la bataille. Les monstres étaient là, cachés dans quelque repaire, au moins aux abords du massif. S'ils avaient été vaincus, sans doute auraient-ils quitté les montagnes et se seraient-ils repliés dans leur pays de cendres. Or depuis des semaines, des mois, les Marches étaient infestées d'orcs, que Ketill et les siens traquaient sans relâche – à moins que ce ne fût l'inverse. Les troupes de Celui-qui-ne-peut-être-nommé ne battaient pas en retraite, bien au contraire. Elles se répandaient comme une lèpre, insidieusement, sans éclat. Et cela, cette prudence, cette lenteur, signifiait qu'elles n'avaient pas non plus remporté une franche victoire. S'ils avaient défait l'armée du roi, les monstres auraient déferlé sur la plaine et leurs campements seraient visibles, à n'en pas douter.

Il n'y avait qu'une façon de s'en assurer : attendre la nuit, quitter leur abri et s'avancer à découvert, fouler cette terre meuble, traverser cet océan d'herbe, et tourner enfin le dos au chaos minéral dans lequel ils vivaient depuis des mois.

Dragan jeta un coup d'œil vers ses compagnons. Ses trois hommes, un archer nommé Guy de Roestoc, et deux piétons, les frères Yon et Bovert, de son comté de Deira en Cumbrie. Ces deux-là l'avaient suivi parce qu'ils étaient pays. L'archer, il n'en savait rien... Freïhr, quant à lui, dormait déjà, enroulé dans ses fourrures, et le spectacle de cette sérénité placide le fit sourire. Le fils de Ketill ne ressemblait en rien aux enfants de son âge, ou du moins à ceux que le banneret avait pu connaître, à Loth ou dans ses terres de Cumbrie. Il n'y avait chez lui nulle forfanterie, nulle arrogance, alors que sa force et sa maîtrise des armes auraient pu lui monter à la tête. En toutes choses, le jeune barbare affectait un détachement qu'il avait pris tout d'abord pour de l'indolence, mais ce terme, il le savait maintenant, ne convenait guère à un être capable d'une sauvagerie aussi soudaine qu'effrayante lors des combats. Habitué sans doute à être rabroué par son père, il ne parlait pas, d'autant moins que le langage commun lui était à peu près étranger. Et pourtant, malgré cette distance infranchissable que son caractère ou les circonstances maintenaient entre eux, Dragan lui aurait confié sa vie sans hésiter... Ce serait d'ailleurs bientôt le cas. Les heures à venir seraient probablement les plus périlleuses de leur voyage, même si Ha-Bag, la ville des gnomes, n'était qu'à quelques lieues, à ce qu'en disait Freïhr. Si ce dernier se trompait, ou s'il se perdait durant la nuit, ils se trouveraient à découvert dans la plaine, à la merci des patrouilles orques...

Dragan chassa cette pensée inutile d'un haussement d'épaules. L'imminence du danger ne suffirait pas à ternir le bonheur de cet instant. Et ses hommes, il le voyait bien, éprouvaient le même sentiment.

Ils étaient maigres comme des naufragés, la peau rougie par le froid, avec des yeux de loup, brillants et sombres. Ces mois passés dans la montagne à guerroyer contre les orcs, dormir dans le froid et se nourrir de leur chasse avaient réduit leurs cottes d'armes en lambeaux, mais durci leur âme et leur corps. Ils avaient appris à se mouvoir sans bruit, à se battre comme des fauves, à fuir quand il le fallait, à tuer leurs ennemis sans aucune pitié, à les dépouiller de tout ce qui pouvait leur être utile... Le code d'honneur de la chevalerie n'avait pas cours dans les Marches, ni aucun sentiment humain, hormis l'instinct de survie. S'il fallait se battre pour arriver jusqu'à Ha-Bag, ils étaient prêts.

Un éternuement sonore éveilla le banneret quelques heures plus tard, sans qu'il ait eu conscience de s'être assoupi. La lune était voilée, la nuit plus noire encore qu'il ne l'aurait souhaité. Il se releva en grognant, donna un coup de pied au jugé dans le tas informe de ses hommes endormis et ramassa son épée.

— Il est temps, dit-il à voix basse.

— Pas maintenant, souffla une voix au-dessus de lui.

Freihr était debout sur un rocher, sa cape en fourrure d'ours battant doucement dans la brise.

— Orcs, dit-il en pointant la plaine d'un geste lent.

Tout d'abord, Dragan ne vit rien, puis il distingua des lueurs espacées, vacillantes, dans l'obscurité de la campagne. Cela n'avait pas l'air bien terrible.

— Ce sont des orcs, tu es sûr ?

Freihr répondit par un geste du plat de la main, désignant divers endroits.

— Des patrouilles, c'est ça ?

— Des patrouilles.

— On peut passer à travers, puisqu'ils ont l'obligeance de se signaler par des lumières.

— Les orcs voient dans le noir.

— Moins bien qu'en plein jour, sans doute. D'ailleurs on n'a pas le choix. Si nous restons là, ils finiront bien par nous trouver.

Le jeune barbare se tourna vers lui, le dévisagea en silence, puis hocha la tête et descendit du rocher.

— Allez, on y va, murmura Dragan. Tenez vos armes à la main, laissez ici tout ce qui peut faire du bruit. Freihr, tu prends la tête...

Ils se mirent en marche dans une obscurité presque totale qui les obligeait à progresser les mains tendues devant eux, en prenant garde où ils mettaient les pieds, alors qu'une pierre roulant sur la rocaille aurait suffi à les démasquer. Leurs yeux finirent par s'habituer aux ténèbres, la pente se fit plus douce, le sol devint meuble et bientôt une odeur d'herbe mouillée et d'humus succéda à celle des résineux. Des lumières, ils ne voyaient plus rien. Dragan commençait à se détendre, à respirer et à avancer plus librement, sans craindre à chaque pas de trébucher sur une pierre instable. Il distinguait devant lui la large carrure du jeune barbare, allant d'un pas chaloupé, et tout à coup, il ne le vit plus. Ainsi qu'il s'en aperçut avec un temps de retard, Freihr s'était jeté à terre, sans le moindre bruit. Le banneret l'imita et, d'un murmure, ordonna à ses hommes de faire de même. Un long moment plus tard, alors que ces derniers commençaient à remuer, pestant tout comme lui contre la boue glacée qui s'insinuait sous leurs cottes, ils entendirent le craquement sec d'une brindille, puis un bourdonnement de voix étouffées.

Freihr se retourna, lui toucha le bras, puis leva la main et tendit deux doigts, à deux reprises. Quiconque approchait, ils étaient quatre... Dragan hocha la tête pour signifier qu'il avait compris, puis il le vit dégainer lentement son poignard et le tenir contre son flanc. Tandis qu'il tirait également sa dague, avec toutes les précautions du monde pour éviter que la lame ne crisse contre le fourreau, il prit conscience d'une lueur, diffuse et vacillante, s'approchant d'eux. Ce n'était pas une torche, tout au plus une lanterne, qui ne devait éclairer qu'à quelques pieds.

Couché dans la fange, Dragan tremblait de tous ses membres, autant de froid que d'excitation. Il distinguait à présent les silhouettes noires des orcs se découpant dans la nuit. Comme l'avait dit Freihr, ils étaient quatre, deux marchant en avant et deux derrière, dont celui qui portait le lumignon, à bout de bras, comme s'il cherchait quelque chose dans l'herbe. Durant un moment, il crut que les monstres passeraient au loin, sans les voir, puis celui qui tenait la lanterne – un cylindre de fer grillagé au centre duquel brûlait une courte chandelle de suif – fit un mouvement du bras et le halo de lumière révéla brièvement l'éclat d'une lame dans l'herbe boueuse, là où les hommes s'étaient couchés. L'orc

réalisa ce qu'il venait de voir avec un temps de retard. Lorsqu'il ramena sa lanterne, ce ne fut pas un éclat d'acier que la lueur accrocha, mais la masse colossale d'un barbare au visage grimaçant, courant droit sur lui. L'instant suivant, le poignard de Freïhr lui traversait la gorge avant qu'il n'ait pu crier.

Les autres orcs eurent le temps de dégainer avant que les hommes surgissent de terre et se ruent au combat, mais à peine celui de se défendre. L'un des orcs, pourtant, le bras traversé par une flèche, poussa un cri aigu qui résonna lugubrement dans la plaine, avant d'être achevé d'un coup de masse par l'un des frères. Durant un instant, les cinq hommes restèrent cois, tous les sens aux aguets, le cœur battant, puis Freïhr ramassa la lanterne à terre et la brandit à bout de bras. Dragan avait déjà ouvert la bouche pour lui ordonner de l'éteindre, mais il se ravisa. La flamme crachotante de la chandelle ne devait guère servir à éclairer le chemin des orcs – surtout s'ils voyaient dans le noir, comme Freïhr l'avait dit – mais plus probablement à signaler leur position aux autres patrouilles. Quoi qu'il lui en coûtât, Dragan dut admettre que l'instinct du jeune barbare avait été plus rapide que son propre raisonnement. Si d'autres patrouilles avaient été alertées par le hurlement de leur victime, cette lueur pourrait les rassurer, ou du moins entretenir une certaine confusion.

— Venez ! lança le jeune barbare d'une voix étouffée.

D'un pas rapide, ils s'écartèrent des corps, jusqu'à ce qu'ils atteignent un buisson de buis. Freïhr accrocha la lanterne à une branche basse, puis il s'arrêta un moment, pour reprendre haleine et écouter. On entendait des voix, au loin, mais aucun signe d'alerte. Durant un moment, le barbare scruta les étoiles, puis il se tourna vers Dragan avec un sourire satisfait.

— Par là ! dit-il d'une voix étouffée, en fendant l'air d'un large geste.

— Attends !... Comment peux-tu en être sûr ? On ne voit rien !

Le banneret avait saisi le bras de Freïhr, qui se dégagea d'une bourrade.

— Reste là. Tu vas voir... Ha-Bag par là. Arrivés avant lever du soleil.

— Ouais, grogna l'archer. Mais s'il y en a d'autres, hein ? Si on tombe sur d'autres orcs avant d'atteindre la ville ?

— S'il y en a d'autres, on les tuera, ou ils nous tueront, répondit Dragan sans quitter le barbare des yeux. Pour ce que ça change...

Il jeta un coup d'œil rapide à ses hommes. Les deux frères avaient déjà ramassé leurs armes. Guy de Roestoc haussa les épaules et passa son arc en bandoulière.

— Allons-y.

Ils s'élancèrent dans la nuit, laissant la lanterne accrochée au buis derrière eux. Une heure avant l'aube, ils croisèrent une chaussée surélevée, creusée d'ornières rectilignes raidies par le froid. À n'en pas douter, de nombreux chariots empruntaient cette voie. Tout au bout, en direction du ponant, on distinguait une lueur chatoyante, à ras de terre.

— Ha-Bag, murmura Freïhr.

## L'ARÈNE

— *Haât slagäi !*

« Plus vite, esclaves ! »... C'était sans doute les premiers mots de langue sombre que tous les prisonniers, humains ou elfes, avaient appris à reconnaître.

Comme les autres, Lliane se leva avec l'impression d'avoir à peine fermé l'œil, les jambes lourdes, le corps perclus de courbatures et le ventre vide. D'un coup sec, elle tira la corde qui la reliait par le poignet à l'homme auquel on l'avait appairée et, comme il tardait à s'éveiller, espéra un instant qu'il soit mort durant son sommeil, afin qu'on l'en délivre. Une brusque traction en sens inverse, suivie d'une quinte de toux grasseyante anéantirent cet espoir. L'homme n'était pas mort. Comment s'appelait-il, déjà ? Ogier... Ogier Lebœuf, « à cause de ma force », avait-il précisé avec un sourire parfaitement écœurant, quand on les avait attachés. Tous les autres avaient été ligotés de même manière, un homme avec un elfe, parfois deux hommes ensemble, car ils étaient plus nombreux.

Lliane avait cru tout d'abord qu'on les liait ainsi pour les empêcher de fuir. Mais il y avait une autre raison, qu'ils découvrirent rapidement : les hommes ne voyaient rien, dans le noir. Or la colonne des prisonniers marchait de nuit et dormait le jour, dans des cavernes, à l'abri des pluies corrosives mais aussi de la moindre lumière. On leur donnait à manger aux moments les plus inattendus, on les éveillait parfois sans raison apparente et, lorsqu'ils se mettaient en route, encore et encore, leur trajet empruntait des chemins sinueux, sans qu'aucun repère ne leur permette de s'orienter. Au bout de quelque temps de ce traitement, il n'en était plus un parmi eux, pas même Till le pisteur, qui eût la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient, de combien de lieues ils avaient pu parcourir, ni du nombre de jours qui s'étaient écoulés depuis leur capture.

Une nouvelle traction sur la corde liée à son poignet faillit déséquilibrer Lliane. L'homme s'était assis et se grattait longuement, les yeux perdus dans le vide.

— Allez, debout ! cria-t-elle. Tu veux qu'on soit les derniers ?

— Doucement, sorcière... Chez moi, on ne parle pas aux hommes de cette façon.

Il lui jeta un regard mauvais, puis se leva lourdement en réprimant un gémissement. La force d'Ogier Lebœuf s'était épuisée au long de ce voyage dans l'obscurité, à buter sans cesse contre les cailloux ou se tordre les pieds dans les ornières boueuses de ce pays maudit, traîné comme un chien en laisse par une gamine qu'il avait trouvé désirable, tout d'abord, mais qu'il détestait à présent tout autant que les orcs. Il n'y avait qu'à regarder – quand du moins c'était possible et qu'on daignait leur faire un peu de lumière ! Les hommes étaient tous dans le même état, couverts de boue, épuisés, la peau brûlée par cette pluie du diable dont ils ne pouvaient se protéger, alors que les elfes, avec leur allure d'adolescents mal finis, semblaient n'avoir aucunement souffert de ces jours de marche dans le noir. Même cette fille aux yeux de chat, qui ne lui arrivait pas à l'épaule et qu'il aurait pu d'ordinaire briser en deux d'une seule main, se permettait de le lorgner avec autant de mépris qu'un morceau de viande avarié.

C'était pire encore pour les hommes qu'on avait attachés ensemble. Deux d'entre eux s'étaient perdus dans le noir et avaient été abattus à coups de cimeterre par des gardes gobelins croyant à une

évasion. Les autres n'étaient plus que des épaves, encore plus sales et exténués que leurs compagnons qui avaient été menés par les elfes.

De nouveau, celle qu'on lui avait attribuée tira sur leurs liens.

— Allez, vieux bouc, debout !

D'un coup rageur, il la fit chuter et lui saisit le visage avant qu'elle se relève.

— Apprends le respect dû aux mâles, gamine ! Sinon le vieux bouc te montrera ce qu'il sait faire !

La jeune elfe lui jeta un regard noir, mais il s'était levé, et ce fut lui qui la lança en avant, d'une brusque poussée. Ils n'eurent pas à aller bien loin. La colonne des prisonniers piétinait à quelques pas de là, alignée sur une double file. Sans doute devait-on distribuer des rations, ce qui n'était en rien une bonne nouvelle. Le fait de s'être enrôlés ne changeait pas grand-chose à leur traitement. Leurs gardes, orcs, loups et gobelins, étaient les mêmes, la nourriture rare et infecte, l'eau était tiède, huileuse, avec un goût de terre qui asséchait la bouche sans apaiser la soif, leurs vêtements étaient en loques.

— Tu n'as pas de père, c'est ça ? reprit Ogier d'une voix grommeleuse, tandis qu'ils attendaient leur tour. Ouais, je vois ça... Pas de père pour te corriger comme il convient. Une bonne rossée, voilà ce que tu mérites... Mais non ! Une bâtarde sans père, élevée dans les bois, comme une bête !

— J'ai un père, et tu devrais prier ton dieu de ne jamais le rencontrer.

— Ha ! Par le sang, j'aimerais bien ! Dieu me damne si je...

— Tais-toi ! Regarde...

L'homme eut un hoquet de mépris, mais il se tut, devant l'air alarmé de sa compagne de corde. Peu à peu, ils s'approchaient de la lumière, et cela, c'était nouveau. Pour une fois depuis bien longtemps, on les sortait en plein jour. Un jour maussade, brumeux, mais qui leur sembla d'une clarté aveuglante après tout le temps passé dans les ténèbres.

Alors qu'ils émergeaient de la caverne qui leur avait servi d'abri, ils embrassèrent d'un coup d'œil une scène confuse, inquiétante. Les hommes et les elfes étaient séparés. D'ailleurs un orc armé d'un coutelas s'approcha d'eux et trancha leurs liens, puis d'autres les saisirent par le bras et les jetèrent au-dehors, chacun d'un côté. Lliane rejoignit l'alignement des elfes, cherchant un visage connu malgré la lumière qui lui blessait les yeux. Un coup sec sur le flanc la remit en place dans le rang. Les prisonniers se faisaient face, dans l'ordre exact des paires formées à leur départ. Lebœuf était devant Lliane, à dix pas, l'air tout aussi perdu qu'elle.

Tandis que les derniers débouchaient de la grotte, elle examina les alentours. Une palissade de rondins dessinant un arc de cercle et appuyée aux deux extrémités à une falaise de pierre noire formait une sorte d'arène, avec une porte massive à deux battants pour toute voie de sortie. Elle n'en avait rien vu à leur arrivée, pendant la nuit. Sans doute était-elle trop fatiguée pour regarder quoi que ce soit... Il semblait y avoir foule, tout autour de l'enclos. Une masse indistincte, remuante mais silencieuse, venue au spectacle. Et tout en haut, au-dessus de la porte et sous un dais orné de queues de cheval noires, un groupe d'ombres qui se découpaient dans la lueur du jour, parmi lesquelles elle crut reconnaître la silhouette massive du commandeur des Omkünz.

Ce qu'elle commençait à redouter se vérifia lorsque des orcs parcoururent l'alignement des elfes et des hommes en leur distribuant ce qui ne semblait être que des gourdins. Lliane en reçut un, simple bâton noueux portant encore une écorce grise mangée de lichen. Et quand elle releva les yeux, elle vit qu'Ogier Lebœuf en tenait un également, et qu'il la regardait fixement d'un air sombre.

— Votre entraînement commence aujourd'hui ! tonna une voix qu'ils identifièrent aussitôt.

Khûk s'était avancé dans la lumière afin que tous le voient, et sa cour se pressait autour de lui,

avec des rires et des commentaires parfaitement écœurants.

— Faites voir ce que vous savez faire ! Un contre un, à tour de rôle, quand on vous désignera !... Le combat ne devra pas forcément s'achever par la mort de l'un des combattants, mais seul le vainqueur aura le pouvoir d'en décider !

De nouveau, Lliane regarda Lebœuf. Son gourdin ressemblait à une brindille dans ses mains énormes. La rossée qu'il n'avait cessé de lui promettre allait devenir une réalité, et elle pourrait bien lui être fatale...

— Certains d'entre vous, poursuivit Khûk, ont pu lier des liens d'amitié au cours de ces derniers jours ! L'amitié est un sentiment honorable, entre des frères d'armes. Mais vous n'êtes pas des frères d'armes. Pas encore... D'autres, certainement, ont éprouvé de la haine envers le compagnon qu'on leur avait attribué. Et la haine, vous l'apprendrez, est l'essence même de la guerre !

Tandis qu'il parlait, des orcs avaient poussé en avant, d'un coup brutal de la hampe de leurs piques, les premiers combattants, de part et d'autre de l'alignement. Lliane aperçut tout d'abord l'homme, un grand rougeaud du genre d'Ogier, puis elle se pencha pour voir quel malheureux allait devoir affronter cette brute. Elle ne put réprimer un cri, qui se perdit dans les braillements de la foule, au-delà des palissades.

C'était Till.

À côté de son adversaire, qui avançait vers lui d'un air buté en balançant son gourdin d'un geste répétitif, le Daerden avait l'air d'un enfant.

— La haine est le sentiment le plus fort qui soit, le plus enivrant ! La haine transforme un agneau en bête de guerre ! Elle vous rend puissant, cruel, elle vous fait craindre de vos ennemis ! Elle efface votre propre peur !

Till s'approchait trop de son ancien compagnon de corde, au point que l'autre recula, tout d'abord, puis jeta une insulte que Lliane ne comprit pas et, au même instant, se fendit et frappa avec un han ! de bûcheron. Sa massue ne rencontra que le vide. Till avait fait un bond de côté et, tenant son arme à deux mains, porta un coup d'estoc de bas en haut, droit sur le cou de l'homme. Chacun put voir la tête basculer en arrière, chacun entendit le craquement des vertèbres. Sans doute était-il mort avant de toucher terre, mais l'elfe vert cogna de nouveau, comme un pilon, jusqu'à ce que le sang rougisse la terre.

— La haine vous fait vaincre ! Et il n'y a d'honorable que la victoire !

Till releva brièvement les yeux vers le commandeur, puis jeta son bâton et revint vers sa place, mais des orcs l'entraînèrent d'un autre côté, sous les acclamations tonitruantes des monstres de toutes races assistant au spectacle. Déjà, les gardes en poussaient deux autres alors que, dans les rangs des hommes, commençaient à fuser des encouragements et des insultes. Le combat, cette fois, semblait plus égal. Celui qui avait été désigné était moins massif que le précédent, et l'elfe était de grande taille, avec de longs cheveux noirs qui cachaient son visage. Lliane ne sut jamais qui il était. Ce n'était en tout cas pas un guerrier. En quelques passes, son adversaire réussit à le désarmer, puis à l'assommer. Et lorsqu'il fut à terre, sous les hurlements de l'assistance et les cris de ses congénères, l'homme l'acheva avec une brutalité méthodique, jusqu'à ce que les os craquent.

D'un coup de menton, il défia les elfes, puis jeta sa massue à leurs pieds avant de rejoindre Till, qu'il jugea avec un mépris manifeste, en croisant haut les bras.

Lliane ferma les yeux.

La haine s'était répandue sur eux comme un brouillard. Elle envahissait l'arène, aveuglait hommes

et elfes, prêts non plus à se battre, mais à tuer. *Par les Mères, Till, qu'as-tu fait ?*

Deux autres combats s'enchaînèrent, qu'elle ne regarda pas. Mais elle ne pouvait s'empêcher d'entendre... Lors du deuxième engagement, l'un des lutteurs demanda grâce. Elle se recroquevilla un peu plus sur elle-même pour ne pas savoir si c'était l'elfe ou l'homme. Dans un silence retrouvé, la voix puissante du commandeur lança un ordre bref, puis les combats reprirent, avec la clameur de la foule, le claquement sonore des bâtons, les cris des assaillants, encore et encore, jusqu'à ce qu'un choc dans son dos l'arrache subitement à sa prostration. Elle ne comprit pas tout de suite, fit mine de se retourner, mais on la frappa de nouveau, d'un coup qui la fit trébucher en avant, et elle vit les regards de ses voisins tournés vers elle, avec un mélange frappant d'excitation et de sympathie. Son tour était venu... Ses mains se crispèrent sur son gourdin. Elle se sentait sans force et eut toutes les peines du monde à lever les yeux vers Ogier Lebœuf. Il avait été projeté dans la lice, lui aussi, et la dévisageait en balançant son arme à bout de bras. Les Mères savaient à quel point elle avait pu le détester, au cours des jours passés. Mais elle l'avait aidé, aussi, même s'il ne s'en était pas rendu compte. Et durant la nuit, sa chaleur animale l'avait protégée du froid. Maintenant, il faudrait l'abattre.

— C'est à nous, on dirait, grommela-t-il en la laissant s'avancer.

Lliane tremblait convulsivement, et ce tremblement se prolongeait jusqu'au bâton qu'elle tenait à deux mains devant elle. Elle commença à tourner en restant à distance de son adversaire et dans ce mouvement croisa le regard de Till. D'un geste brusque, il fit mine de se frapper l'entrejambe, puis les pieds. *Est-ce ainsi que ça s'achève ? Dans cette arène, sous ces cris ? Si loin des arbres ?*

— Allez, reprit Ogier à voix basse. Finissons-en...

Et il se rua en avant, esquissa une attaque de taille, puis bascula son gourdin qui vrombit à ras de terre. Lliane aurait été fauchée aux jambes si elle n'avait bondi hors de portée. Un instant, elle vit le dos ployé d'Ogier, mais le temps qu'elle se redresse et arme son coup, c'était lui qui avait décroché. D'un revers de la main gauche, il heurta le bâton de l'elfe avec une force telle qu'elle en eut le bras engourdi, puis leva son bras droit et s'apprêtait à cogner, mais Lliane s'était précipitée en avant, droit sur lui, dans ses bras. L'homme eut un instant de surprise, recula le buste pour la regarder et la vit s'affaïsser. L'instant suivant, il poussa un hurlement de douleur. L'elfe s'était laissée tomber à terre et l'avait frappé entre les jambes, du bout de son bâton.

Plié en deux, il parvint à s'écarter tandis qu'elle se relevait. Les cris, autour d'eux, étaient assourdissants. De la terre elle-même et de l'assistance suintait une odeur âcre, étouffante, qui serrait la gorge. *Qu'avait dit Till ? Le frapper aux jambes... C'est ça. Tourner autour de lui et l'immobiliser.*

Lebœuf ahanait en s'appuyant sur sa massue, une main crispée sur son bas-ventre. Elle s'avança droit sur lui, puis fit un brusque écart pour assener un coup de taille vers son genou. Au plus fort de sa course, son gourdin rencontra celui d'Ogier, et ce fut comme si elle avait tapé sur un arbre. L'arme lui vola des mains et elle-même, emportée par son élan, bascula à terre, avec une violence qui lui coupa le souffle. Elle tenta de se relever, mais l'homme se laissa tomber d'un genou sur elle, et sa masse l'écrasa au sol.

Durant un bref instant, leurs regards se croisèrent. Le vacarme de la foule s'était soudainement arrêté, on n'en entendait plus qu'une vague rumeur, presque un murmure.

— C'est bien, fit Ogier. Il n'y a pas de honte à avoir été battue. Ce n'était pas très régulier, mais c'était bien... pour une fille.

Et il se releva, la laissant à terre.

Lliane le vit adresser au commandeur un geste qui pouvait aussi bien être un salut qu'un défi, puis

jeter son gourdin avec mépris et se diriger tranquillement vers le groupe des vainqueurs.

Alors qu'elle se relevait, des orcs au faciès grimaçant se saisirent d'elle et l'entraînèrent à l'écart, parmi les vaincus encore vivants, tandis que deux autres combattants, déjà, étaient poussés dans l'arène. Indifférent à ce nouvel affrontement, l'un des courtisans du seigneur Khûk s'avança sous le dais. Ce n'était ni un orc, ni un goblin, mais un être frêle, vêtu d'une robe sombre dont le large capuchon masquait presque entièrement les traits. Penché au-dessus de la palissade, il suivit Lliane des yeux jusqu'à ce qu'elle ait été poussée dans le coin infamant, puis il revint s'asseoir à l'ombre du maître.

L'hiver s'achevait. La pluie crevait peu à peu l'épaisse couche de neige qui recouvrait les champs, et transformait les abords de Loth en un océan de grisaille et de boue. On ne trouvait même plus assez de bois sec pour se réchauffer auprès d'une flambée sans s'étouffer d'une fumée âcre qui piquait les yeux et la gorge.

L'humeur du prince Pellehun s'accordait assez bien avec celle du temps. Depuis des semaines, la mesnie<sup>[9]</sup> du roi Ker, son père, prenait des allures de veillée funèbre. On ne parlait qu'à mi-voix, chacun se terrait chez soi, les couloirs étaient déserts, les cuisines elles-mêmes ne répandaient plus leurs habituelles odeurs. Dans la cour principale, plus rien de ces bruits militaires qui l'emplissaient d'ordinaire, claquement des sabots ferrés ou martèlement des troupes en marche. Les oriflammes blanches et bleues de la maison royale pendaient misérablement en haut des mâts, lourds, luisants de pluie, et dans leurs échauguettes, les gardes scrutaient l'horizon comme s'il risquait à tout instant de s'embraser. La guerre pesait sur les âmes sans pourtant avoir la moindre consistance, hormis les rapports d'angardes<sup>[10]</sup> lointaines signalant tout au plus des racontars de marchands, des fumées dans le ciel, des frayeurs imprécises. On disait que l'or des impôts ne rentrait plus dans les caisses, que le commerce se réduisait au strict nécessaire et que les barons refusaient d'envoyer leurs hommes servir dans l'ost du roi, prétextant bien sûr des mouvements de troupes suspects à leurs frontières. Mensonges. Lâchetés. Il n'y avait rien, d'ici aux Marches du Nord, le prince était prêt à le gager sur sa vie. Rien qu'une plaine désespérément vide, dépeuplée par la peur, tout ça parce qu'un bourg perdu avait été incendié, tout ça parce qu'une bataille<sup>[11]</sup> de quelques centaines d'hommes et de chevaliers avait été décimée...

Pellehun le savait mieux que personne, l'attaque des monstres avait été bien réelle, effroyable, aussi puissante qu'un raz de marée brisant les digues. Mais cette mer en furie s'était retirée, comme cent fois par le passé. Les récits de raids orcs dans les Marches emplissaient les annales depuis l'aube des temps. C'étaient à chaque fois les mêmes horreurs sans nom, incendies, massacres, terreur. Demeurer ainsi à l'abri des remparts de la capitale, à des lieues et des mois de là, était à ses yeux la pire des couardises.

Pour avoir osé dire au roi ce qu'il pensait de cette attente vaine, Pellehun était en disgrâce. Oh, rien n'avait été dit clairement, bien sûr... On avait évoqué ses blessures pour lui retirer tout commandement, on l'accablait de tâches de tabellion, inutiles et confuses, on le noyait sous les parchemins, les sceaux, les querelles de village, tout en l'assommant de louanges. Et le soir, quand enfin il s'était débarrassé de la triste armée de clercs qui constituait désormais sa seule troupe, il noyait son ennui dans le vin, entouré de godelureaux hâbleurs et imbéciles, à jouer aux tables<sup>[12]</sup> ou à lutiner des gueuses. Un ennui incommensurable, jour et nuit durant.

C'en était au point où les visites du père Bedwin, chapelain du roi, devenaient une distraction

plaisante.

L'homme avait pourtant ces manières de moine, toutes de componction et de fausse modestie, qui hérissaient le prince au plus haut point, mais Bedwin n'était pas sot, et avait vite compris que ce ton n'était pas de mise lorsqu'ils étaient en tête à tête. C'était un être instruit, fils cadet d'une honorable famille, qui aurait été fait chevalier s'il avait eu l'heur de naître en premier. Sa foi n'était que toute relative et valait surtout, ainsi que lui-même n'en faisait pas secret lors de leurs discussions, comme instrument de pouvoir. Le pouvoir de Dieu s'étendait, sous la protection du roi ou à son insu, et deviendrait bientôt, à l'en croire, une force avec laquelle les souverains devraient compter. Il y avait bien sûr de la forfanterie dans ces paroles, un orgueil fantastique et une soif de reconnaissance – presque de revanche – qui transpirait de chacune de ses phrases, mais Pellehun savait qu'il pourrait s'entendre avec ce genre d'homme. Il suffisait de leur accorder les honneurs qu'ils croyaient mériter.

Au-delà des manières cauteleuses et des ambitions de Bedwin, c'étaient ses sous-entendus qui retenaient l'attention du prince. Des réflexions inopinées, des petits bouts de phrases, des soupirs, des boutades lancées sur le ton de la plaisanterie...

Quel dommage que le roi ne prenne pas autant de temps que vous le faites, mon seigneur, à écouter la parole de Dieu...

— Êtes-vous Dieu, à présent, mon père ?

— Vous vous moquez de moi, messire Pellehun... Mais vous m'avez compris. Je goûte beaucoup nos conversations, et l'évêque, à qui je m'en suis ouvert, vous assure de son affection et de son soutien...

— Un soutien ? Et contre qui ?

— Contre les aléas de la vie, mon prince. Contre tous ceux qui se dresseraient sur votre chemin...

Un jour, vous régnerez. Ce jour peut être proche ou lointain. Dieu seul le sait !

Ce jour, désormais, semblait plus lointain que jamais... Le roi Ker avait pris ombrage d'une phrase maladroite, ridicule même, jetée dans l'impulsion du moment. Le jeune prince avait parlé de couardise, de déshonneur, parce qu'on lui avait refusé le commandement d'une escouade de reconnaissance... Une stupidité, due à l'échauffement de l'ivresse. Nul n'aurait songé à remettre en question un courage dont le souverain de Logres avait largement fait preuve, et Pellehun moins que quiconque. Son père n'avait rien dit, mais le prince avait lu dans son regard outré une réprobation jusque-là enfouie, un soupçon informulé que lui-même traînait comme une blessure mal cicatrisée : il était, avec Gorlois, le seul survivant de l'armée qu'il avait menée au combat. Tout autre que lui aurait dû rendre des comptes au roi, justifier de ses actes et des circonstances ayant permis qu'il en réchappe. Peut-être parce qu'il était blessé, à peine conscient, peut-être aussi parce qu'il était le fils du roi, Pellehun n'avait pas eu à subir cet affront. Le rapport de Gorlois avait suffi.

Et pourtant, le prince avait fui. Il ne pouvait le nier à lui-même. Mais il aurait préféré mourir plutôt que son père ne soupçonne une chose pareille. Mourir... ou le tuer.

Soudainement, la sonnerie d'un cor le fit sursauter, au plus noir de ses réflexions. Il lui fallut un moment pour reconnaître le signal, et un temps de plus pour réagir. C'était le cor de la tour haute, celle du pigeonier. Un message d'importance venait d'arriver.

Lourdement, il se leva du siège où il s'était enfoui, hésita un instant en faisant des yeux le tour de sa chambre, à la recherche de sa cotte d'armes et du baudrier tenant son épée, puis renonça brusquement et sortit en chausses et chemise, sans se soucier de ce qu'on penserait de lui. Les couloirs, d'ailleurs, étaient aussi déserts que d'habitude, hormis quelque serviteur changeant les

chandelles ou transportant de l'eau dans un broc. Ils s'écartaient sur son passage en se plaquant aux murs et lui-même ne leur accordait pas un regard. Ces gens-là n'avaient pas d'importance...

Pellehun descendit des volées d'escaliers, évita la grand-salle où se tenait en permanence une assemblée de notables, contourna la cour centrale en restant à l'abri des auvents, puis enfin atteignit la poterne menant à la tour de guet. C'était là, tout en haut, qu'on avait installé un pigeonier qui permettait d'envoyer et de recevoir des messages plus vite et plus sûrement qu'avec des cavaliers. Le cor ne servait qu'à signaler les messages importants, ceux convoyés par des pigeons bagués de rouge, et qui ne pouvaient être lus que par le roi ou son sénéchal. Et que pouvait-il y avoir d'important, hormis des nouvelles de l'armée des monstres ? Était-ce enfin l'heure du combat ?

À mi-hauteur de l'escalier, alors qu'il s'était arrêté pour reprendre son souffle, il entendit quelqu'un descendre. Un instant, il hésita sur la conduite à tenir, mais l'autre allait vite et bientôt il apparut, courant presque, au point qu'il faillit le percuter.

— Mon seigneur ! Il semble que nous ayons eu la même idée...

L'homme descendit encore deux marches et son visage apparut dans la lumière d'une meurtrière. C'était Gorlois.

Le prince et son vassal ne se voyaient plus guère, depuis leur retour de Bassecombe. Les mires les avaient retenus aux hospices durant de longues journées, puis Gorlois était parti pour prendre possession de la baronnie de Tintagel que lui avait accordée le roi, en récompense pour avoir préservé la vie de Pellehun. Les deux hommes étaient liés par les mêmes intérêts, mais leur secret commun pesait trop lourdement pour qu'ils aient plaisir à se côtoyer. Depuis qu'il s'était remis, Pellehun n'avait fait mander le baron qu'à deux reprises, pour une partie de chasse, puis lors d'un banquet réunissant plusieurs dizaines de convives. Juste de quoi respecter les convenances et ne pas faire jaser. Cette rencontre inopinée était leur premier tête-à-tête depuis des mois.

S'il était surpris, Gorlois ne le manifesta aucunement. Sans un mot, il tendit l'étroite bande de parchemin encore roulée et garda le silence jusqu'à ce que le prince, stupéfait tout d'abord d'une telle audace, ait fini de lire, guettant sa réaction. Pellehun ferma les yeux et s'appuya au mur, le teint blême.

— Je paie depuis des semaines les gardes du pigeonier, murmura son compagnon. Je leur ai fait croire que c'était pour me rapprocher du roi et gagner ses faveurs.

— As-tu lu ce message ?

— Évidemment.

Le prince hochait la tête, retenant la phrase acerbe qui lui montait aux lèvres. Ouvrir un message destiné au roi était passible de la peine de mort. Mais comme lui aussi venait de le lire...

— Alors Dragan est vivant.

— On le dirait, mon seigneur. À moins qu'il ne s'agisse de l'œuvre d'un mauvais plaisant qui voudrait vous nuire... Ce qui ne change pas grand-chose, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non... Qu'allons-nous faire ?

— Tout d'abord faire livrer le message au roi. Il a dû entendre le cor, comme nous tous. Il ne faut pas le faire attendre.

— Tu n'y penses pas !

Gorlois sourit, soutint le regard de Pellehun, puis baissa les yeux vers son poignet, que ce dernier avait saisi avec force. Une fois que le prince l'eut lâché, il lui sourit de nouveau.

— N'ayez crainte. Ce message... (et il sortit de la manchette de son gant un parchemin enroulé, en

tout point semblable à ceux que portaient les pigeons)... Ce message a été soigneusement rédigé, voilà des jours de cela, afin de sembler suffisamment alarmant pour justifier une bague rouge, et en même temps sans aucun intérêt réel... Vous pouvez garder le vrai. Si vous le permettez, prince, je vous retrouverai dans vos quartiers d'ici une heure...

Pellehun hocha la tête, mais sans s'écarter pour lui laisser le passage.

— Que dit-il, ton message ?

— La même chose que d'habitude, murmura Gorlois avec un rire bas. Un nobliau qui panique, voit des orcs partout et jure qu'il va être submergé. Voilà bien longtemps que ce genre d'alerte n'émeut plus votre père.

— C'est bien, grommela Pellehun. Dans une heure, alors...

Il regarda Gorlois s'en aller, de la même allure décidée. Au moins, lui semblait savoir où il allait... Quand le bruit de ses pas ne fut plus audible, le prince s'assit et déroula le parchemin qu'il tenait serré dans sa paume. Le texte en était court, quelques mots à peine, mais il lui retournait le cœur au point de lui donner envie de vomir.

« *Suis en vie, à Ha-Bag. Demande de l'aide.*

*Dragan, chevalier du comté de Deira, banneret du prince Pellehun* ».

Dragan était en vie... Dragan qu'il avait vu charger à la tête de ses hommes, droit dans une foule immense d'orcs et de gobelins. Dragan qui devait croire que lui, Pellehun, avait péri auprès des blessés abandonnés à Bassecombe et dont il s'était engagé à partager le sort ! Qu'il parle, et le monde s'écroulerait. Un déshonneur pire que la mort... La fin de tout.

Une fois encore, Gorlois lui avait sauvé la vie.

## 5.

# LES VAINCUS

Peu après la tombée de la nuit, un vent violent chassa les nuages. Étendu sous un abri de branchages, les oreilles encore pleines du battement sourd de la pluie sur leur toit, Morvryn écouta le frémissement des hautes herbes, la rumeur diffuse des arbres dont les branches gémissaient sous la bourrasque, puis le silence apaisé quand les rafales se firent moins brusques. Par l'ouverture de leur hutte sommaire, il perçut l'éclat argenté de la lune et sortit en rampant dans l'herbe détrempée, sans éveiller Llandon qui dormait profondément, enroulé dans son manteau. Au-dehors, des sautes de vent firent voler ses longs cheveux noirs et plaquèrent contre son corps ses vêtements gorgés de pluie, mais le roi d'Eliande ne s'y déroba pas. Au contraire des hommes qui détestaient le froid, la nuit et l'humidité, les elfes se sentaient revivre par gros temps. Et puis il y avait mille odeurs, dans cette tourmente ; celles de la forêt, de l'humus, des bêtes, mais d'autres aussi, plus lointaines, plus inhabituelles, que Morvryn eut du mal à identifier. Pierre, fer, écurie, feu, cuisine, excréments... C'étaient les odeurs d'une ville humaine.

En quelques pas rapides, il gravit un monticule dominant leur gîte et scruta les ténèbres, jusqu'à ce qu'il perçoive un rougeoiement à l'horizon, loin vers le levant. Les feux de Loth... Demain, après-demain au plus tard, ils y parviendraient.

Lentement, l'elfe s'assit en plein vent, enserra ses jambes pliées contre son torse et posa la tête sur ses genoux. Encore un jour, ou deux, après tant de temps... Un jour ou deux pour un nouvel espoir, peut-être aussi vain que celui qui les avait conduits vers Calennan, auprès des Daerden. Et si les hommes, eux non plus, ne savaient rien de ce qu'il était advenu de Lliane ? Où irait-il, ensuite ? Jusqu'aux collines naines ? Jusqu'aux Terres Noires de l'Infer Yên ?

Il n'avait pas eu le cœur de renvoyer Llandon. Le pauvre semblait tant vouloir l'aider, si désireux de servir à quelque chose... Et puis, il devait bien se l'avouer, cette quête était moins désespérante avec de la compagnie. Là-bas, sous la forêt d'Eliande, à des semaines de marche, les siens menaient une vie dont il ignorait tout. Ses enfants, les jumeaux élevés par le clan comme le voulait la coutume, la hutte sous laquelle il couchait avec Arianwen, le chêne où il avait construit une plate-forme, tout cela semblait appartenir à un passé lointain, tout comme la douceur du soir, le chant des oiseaux, le sourire de la reine... À mi-voix, il prononça des noms familiers, celui de la vieille Narwain, de Gwydion, celui de Dînris et de son épouse Maerhannas, devenue régente d'Eliande, au moins jusqu'à ce qu'il retrouve Lliane ou que la mort de la princesse soit prononcée. Tous ces noms avaient la consistance étrange d'une coquille vide. Le temps effaçait déjà leurs visages, comme s'ils étaient morts, comme s'il ne lui restait que des souvenirs, comme s'ils n'existaient plus dans le présent. Pourquoi fallait-il que la terre soit si vaste et les jours si lents ?

Llandon et lui n'étaient restés que quelques heures à Calennan. Les Daerden les avaient accueillis avec une froideur que les protestations d'amitié de Calen n'avaient guère suffi à dissiper. Morvryn comprenait aisément les réticences des elfes verts et ne leur en avait pas voulu. Trop des leurs avaient été tués. Les monstres, disaient-ils, rôdaient encore dans les bois ou les collines, et il ne se passait de jour sans que l'un de leurs clans de chasse – devenus des clans de guerre – n'engage le combat contre

un parti d'orcs ou une meute de loups. À l'issue du dernier conseil auquel il ait assisté en tant que roi d'Eliande, chacun des clans avait accepté d'envoyer cent archers à Calennan, afin de protéger la frontière. Mais au bout de quelques lunes, les Hauts-Elfes s'étaient retirés sous la forêt. Aucun d'eux ne pouvait supporter l'immensité des plaines, le vertige du ciel ouvert. Il était rare, de leur propre aveu, qu'ils participent à ces engagements. Ce n'étaient pas des batailles, tout juste des échauffourées qui ne duraient pas assez longtemps pour qu'ils puissent intervenir...

Les elfes verts étaient devenus des guerriers emplis de haine, de rancœur et de méfiance. Et nul d'entre eux, assurait le héraut, n'avait relevé la piste de Lliane.

Sans doute en serait-il de même chez les hommes – et comment pourrait-il en être autrement ? Morvryn, au sein de toute une délégation d'elfes, avait autrefois rencontré le roi Ker et en gardait le souvenir d'un interminable banquet, dans l'atmosphère étouffante d'une salle de pierre enfumée et à peine éclairée. Les hommes vivaient dans l'ombre des pierres, comme les nains au fond de leurs mines. Toutes sortes de cadeaux et de bonnes paroles avaient été échangés, mais les rapports entre les deux peuples avaient continué à se limiter, au mieux, à une neutralité méfiante. Il était vain de croire que le royaume de Logres lui viendrait en aide, ni se soucierait du sort d'une princesse elfique disparue, probablement déjà morte... Pour autant, on disait que les hommes continuaient à faire face, dans le Nord, aux armées de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, et qu'une sorte de trêve d'hiver avait été conclue. Il y avait parfois des échanges de prisonniers, en pareil cas. Peut-être trouverait-il quelqu'un qui aurait entendu parler d'elle...

Autant chercher un brin de paille dans une prairie.

Morvryn leva les yeux vers le ciel. La Mère était voilée, quelques étoiles scintillaient entre deux nuages. Rentrer sans elle serait un déshonneur. Il n'y avait pas d'autre choix que de continuer. Ou prononcer la mort de Lliane.

Dans l'arène où ils avaient combattu la veille, ne restaient que les vaincus. Une centaine, peut-être plus, d'hommes et d'elfes mortifiés, écrasés d'angoisse, laissés à eux-mêmes sans boire ni manger, terrés pour la plupart contre la palissade de rondins, loin des portes à double battant et du dais qui les surplombait. Certains avaient combattu noblement, d'autres s'étaient rendus comme des couards, mais tous, valides ou blessés, étaient rassemblés là indifféremment, à l'écart du vacarme qu'ils percevaient au-delà des murs de bois, dans la pénombre d'une nuit couleur de sang sale, nimbée du rougeoiement des flammes. Aucun d'eux ne dormait, ni n'osait prononcer le moindre mot. Pétrifiés d'appréhension, ils ne pouvaient qu'imaginer la multitude bruyante assemblée au-dehors pour quelque cérémonie sauvage, dans le roulement sourd des tambours et la fournaise des bûchers.

Lliane s'était réfugiée à l'écart, au plus loin des portes, seule. Seule par la faute de sa faiblesse... Till avait gagné son combat, ainsi qu'Hamlin le ménestrel, et que nombre des elfes qui s'étaient regroupés autour d'elle, dans les enclos. L'un d'eux, elle s'en souvenait, avait été tué dans la lice, le crâne ouvert par un coup de gourdin. Pour les autres, elle n'en savait rien, à vrai dire. Sans doute n'avaient-ils pas tous remporté leur duel, auquel cas quelques-uns devaient avoir été parqués là, comme elle, mais la princesse d'Eliande se sentait incapable de tenir son rang, ni même d'affronter le regard de l'un de ses compagnons. Son esprit engourdi ne pouvait que ressasser le combat contre Ogier Lebœuf, l'instant où elle le tenait à sa merci, l'occasion perdue de frapper une fois encore et de le terrasser. Till n'aurait pas hésité. Il aurait été plus vif, plus impitoyable. Il aurait eu moins peur... Car elle avait eu peur. Peur sans cesse, depuis sa capture. Peur des loups, des orcs, des gobelins, peur

de refuser l'offre infamante de leur commandeur ainsi que l'avait fait Doran, peur d'affronter Ogier et peur à présent, sous ce ciel rouge, dans cette odeur de feu, dans ce tumulte assourdissant.

La peur est un poison qui ronge l'âme et le corps, ralentit les mouvements, affaiblit les membres, retient les coups, obscurcit le raisonnement. Lliane savait tout ça, tout comme elle savait aussi que cette terreur instillée était l'arme la plus efficace des armées de l'Innommable, et pourtant elle n'avait pu y résister. Que les Mères lui permettent de rester en vie, et elle n'y céderait plus, quoi qu'il advienne. C'était là tout ce qu'elle pouvait se dire, encore et encore, au long de cette nuit interminable. Que les Mères fassent revenir un jour nouveau, et elle n'y céderait plus.

Et puis, soudain, les portes s'ouvrirent, dans une brusque vague de chaleur, de bruit et de lumière. Aveuglés, incapables de réagir, les vaincus furent saisis à bras-le-corps par des groupes d'orcs criards, leurs vêtements arrachés jusqu'au dernier, puis chassés en avant, nus et plus terrifiés que jamais, projetés entre deux masses vociférantes de guerriers aux visages grimaçants, d'une laideur effroyable, qui agitaient leurs épées et leurs lances avec des mugissements gutturaux. Lliane, ramassée parmi les derniers, avait été elle aussi dénudée et son corps pâle, aux teintes bleutées, semblait un halo de lumière parmi les autres. Elle s'efforça de ne rien regarder de cette masse furieuse dont les lignes ondulaient comme un ressac, menaçaient à chaque instant de les engloutir, puis s'écartaient soudain pour qu'on les pousse un peu plus loin. Tremblante, malmenée comme un fétu dans cette bourrasque, elle fixait le dos de ses compagnons d'infortune, mais une succession de visions abjectes s'imprimèrent malgré tout dans son esprit, au fil de leur progression. Des brasiers gigantesques, où brûlaient des arbres entiers. Des animaux indistincts rampant dans la boue noire. Des gobelins à la peau grise, au mufle retroussé sur des dents de fauve, rendus plus laids encore par les scarifications qui zébraient leur visage. Nombre d'entre eux portaient des bijoux d'os ou de pierre en travers des lèvres, des oreilles ou du nez, d'autres avaient une peau grêlée, rongée, comme s'ils s'étaient offerts à la pluie acide, mais tous frappaient leurs boucliers de bronze au rythme des tambours de guerre. Entre leurs jambes épaisses se faufilaient des orcs à la peau d'un vert sale ou des kobolds fuyants comme des chiens. Elle vit des hommes, aussi. Des guerriers hautains, barbus comme des nains, posant sur elle des regards qui lui firent honte. Plus haut, dans ce qui semblait être une ville de ruines, elle aperçut des femelles de toutes races, gobelines, orques, gnomesses, humaines, belles ou hideuses, le corps luisant de sueur ou couvert d'une huile noire, nues ou vêtues de pagnes, parées de bijoux, de plumes ou de fourrures, certaines les yeux révoltés, en transes, d'autres dansant lascivement contre les guerriers, certaines couchées sur des estrades chamarrées, offrant leur sexe à cette soldatesque frénétique. Et au-delà, des huttes, des abris de toile, des mâts chargés d'oriflammes, des tours de pierre coniques, pareilles à des dents noires dressées vers le ciel, toute une ville vomissant une foule effarante, qui convergeait vers eux, formant un couloir sans cesse renouvelé, vibrant d'excitation et d'une haine sauvage. Elle vit encore des hommes parmi ce fourmillement. Elle y vit des elfes. Et de cet instant elle garda les yeux baissés.

Le martèlement des tambours s'était réglé. Ce n'était plus un roulement continu, mais une succession lente de frappes, auxquelles s'unissaient les cris rauques de la troupe et le choc de leurs armes contre leurs boucliers. Chaque coup était une déflagration qui heurtait ses oreilles comme le déchirement du tonnerre, entre lesquels on parvenait tout juste à distinguer les stridulations de flûtes, noyées dans le vacarme, ainsi que des chants, longs et graves. Et plus ils avançaient vers cette musique lugubre, plus la frénésie de ce peuple hurlant s'estompait.

Lliane ne s'en aperçut que tardivement. La colonne des vaincus avançait à présent sur une allée

dallée, entre deux volées de colonnes si hautes que leurs chapiteaux semblaient supporter le ciel. La populace guerrière s'était tue. Le martèlement insane des tambours n'était plus qu'un écho lointain. Le peuple des Terres Noires les suivait désormais en silence, à cent pas en arrière, comme un mur en marche, comme une vague lente.

Il n'y avait plus ici, entre chaque pilier, que des guerriers d'une taille effarante, portant des armures luisantes qui les faisaient ressembler à des statues, dont ils avaient l'immobilité. Ce n'étaient pas des gobelins, mais une race plus ancienne, plus monstrueuse. Peut-être les Fir Bolgs dont parlaient les légendes... Sous leur regard de pierre, les orcs de leur escorte se courbaient et couinaient comme des chiens, osant à peine avancer. Puis les colonnes, l'allée de dalles et les guerriers laissèrent la place à une volée de marches enserrée entre des bâtiments sans fenêtres, se rétrécissant comme un goulet jusqu'à une porte si étroite qu'on ne pouvait la franchir qu'à deux de front, mais d'une hauteur formidable. Insolites dans ce décor monumental et lugubre, de longues cordes étaient tendues d'un mur à l'autre comme des fils de lavandières, chargées d'écheveaux de laine dégoulinants de ce que Lliane, en les découvrant avec horreur, prit tout d'abord pour du sang. Ce n'était qu'une huile rouge, lourde, presque résineuse, qui s'écoulait en flaques et en lentes rigoles sur chaque marche. Tout comme ses compagnons, l'elfe s'efforça tout d'abord d'éviter les écheveaux, mais les orcs, assez petits, eux, pour passer en dessous, les repoussaient de leurs lances afin qu'ils avancent au milieu de l'escalier et que cette teinture écœurante recouvre leurs corps nus.

Quand la colonne des vaincus fut en haut et que les premiers d'entre eux franchirent la grande porte, d'autres gardes les saisirent, un par un, en leur passant au cou une sorte de laisse de cuir qui les étranglait et les forçait à se courber. Les trilles aigus des flûtes et un chœur de basses profondes résonnaient entre les murs de ce qui semblait être un temple dédié au sang. Tout y était rouge, depuis la robe des officiants jusqu'à la couleur des murs, jusqu'aux oriflammes pendant, inertes, en haut de mâts groupés en bouquets, par dizaines, jusqu'au sol de la vaste cour carrée qui s'ouvrait devant eux, jusqu'à leur propre corps ruisselant d'huile.

Quand vint son tour, Lliane n'eut que le temps de distinguer, au fond, deux nouvelles volées de marches, de part et d'autre d'un long bloc de pierre faisant saillie et sous lequel se trouvait un chaudron d'une taille formidable. En haut de cette esplanade, s'étendant au pied de ce qui lui sembla être le versant abrupt d'une montagne, une assemblée disparate s'était regroupée entre deux coupes d'un métal sombre, assez larges pour recueillir un bœuf entier, et où grésillaient des braises. Puis un être repoussant, nu jusqu'à la ceinture, aussi gras et pustuleux qu'un crapaud, lui passa son collet autour du cou et l'entraîna auprès des autres, au pied de la tribune. Là, il la fit stopper en tirant sur le lien d'un coup sec qui la fit tomber à genoux. Lliane ne chercha pas à se relever. Pas tant que les battements de son cœur ne se soient apaisés, pas tant qu'elle ait pu dominer la peur atroce qui lui nouait le cœur et le ventre. *Que les Mères fassent revenir un jour nouveau...*

La foule des guerriers, silencieuse, guérie de son ivresse ou parvenue dans un état second d'hébétude, investissait la cour avec un respect mêlé d'appréhension, et se répandait comme une flaque. Sans attendre cette assistance, les gardes poussèrent un premier groupe de prisonniers jusqu'en haut des marches. L'un d'eux fut aussitôt saisi par deux de ces prêtres en robe rouge, traîné jusqu'à l'éperon rocheux et basculé à plat dos sur l'autel de pierre érigé à son extrémité. Et Lliane comprit dès cet instant qu'ils seraient sacrifiés jusqu'au dernier. Cela n'avait rien d'un rituel. Le visage masqué par l'ombre de leur capuchon, les desservants agissaient avec une brutalité impatiente, comme s'ils étaient pressés d'en finir et comme si tout retard, toute hésitation les exaspérait au plus haut point.

Indifférents aux cris de terreur de leur première victime, les prêtres rouges s'arc-boutèrent à ses bras et ses pieds. Aussitôt un troisième s'avança et, sans un mot, sans même une incantation, trancha profondément les poignets et les cuisses du malheureux, l'égorgea d'un coup de couteau puis l'éventra jusqu'à l'aine, afin que tout son sang se répande. Sans attendre, il arracha son cœur et le montra à la foule, dont le rugissement soudain succéda aux gargouillements du supplicié. Tandis que le corps de ce dernier, agité de soubresauts, était basculé au pied de l'autel et que son sang s'écoulait par une sorte de gouttière jusque dans le chaudron, le victimaire jeta le cœur dans l'assistance d'un geste dédaigneux, comme on lance un os à un chien. Et cette masse grouillante, un temps assagie, s'arracha l'organe pour s'en repaître, alors qu'une deuxième victime hurlante était déjà traînée jusqu'à l'autel par un autre groupe de sacrificateurs.

Ce n'était certes pas, une cérémonie, ni même une exécution. C'était une traite. Ouvrir les bras, les jambes, la gorge et le torse, recueillir le sang, jeter le cadavre vidé et passer au suivant, jusqu'à ce que le chaudron soit plein. Une traite ne visant sans doute qu'à l'emplir à ras bord, quel que soit le nombre d'hommes et d'elfes qu'il faudrait saigner à blanc pour y parvenir.

Lliane pressa son épaule, puis son front contre la pierre tiède de la tribune. C'était une sensation réelle, concrète, dans ce chaos de cauchemar. Les cris de l'assistance couvraient les chants des prêtres et les hurlements des victimes. Le sang coulant à flots de leurs entailles béantes éclaboussait les dalles tout autour du chaudron, jusqu'à ce que les dépouilles exsangues aient rendu leur dernière goutte. Alors des orcs courbés contre terre les traînaient jusqu'en haut des marches pour les jeter au feu, sur les braises des coupes géantes. L'huile dont ils étaient couverts s'enflammait comme de la résine, avec un grésillement de flammes bleues. L'odeur infecte de la chair grillée soulevait le cœur, enivrait la foule, terrifiait un peu plus les captifs attendant leur tour, les yeux fixés sur le chaudron. Des dizaines avaient déjà été sacrifiés et des dizaines le seraient encore avant qu'il soit rempli. Chacun des condamnés guettait à présent avec un espoir fiévreux l'écoulement du sang, à chaque éventration, en tentant d'estimer combien il en faudrait encore et juger ainsi de leurs chances de survie, si tant est que les monstres s'arrêtent avant que le chaudron déborde.

Lliane s'était isolée de cette folie, fermée en elle-même par la magie de Tir, la rune de l'étoile.

« Bith tacna sum, healdeth trywa wel  
With aethelingas, a bith on faerylde,  
Ofer nitha genipu, naefre swiceth. »

« Tir est un signe particulier. Aux princes  
Il garde bon espoir, agissant toujours  
Contre les ténèbres de la nuit ; il n'échoue jamais. »

Dans une autre vie, à des siècles et des lieues de cette fureur insane, le vieux Gwydion leur enseignait le Duili fedha, les éléments du bois, gravés sur des tablettes. Chaque rune avait sa magie, protectrice ou offensive. Cela n'avait pas grand sens, pour elle, à l'époque, loin des dangers du monde. Mais elle avait aimé la musique mystérieuse de la langue ancienne, et l'idée étrange que des mots puissent influencer sur le destin. Et au fil des ans – car le temps est long, sous la voûte des arbres, et les années nombreuses – elle avait appris à lire les runes, à les chanter, à les danser.

La magie, en cet instant, parvenait tout juste à lui faire oublier les cris, la chaleur, l'odeur atroce,

et c'était déjà beaucoup. Elle ne suffit pas cependant à la rendre invisible aux yeux de son garde, qui l'arracha soudainement à son abstraction, d'un coup de botte suivi d'une traction haineuse sur sa corde. Lliane mit un moment à comprendre, puis vit la terreur qui déformait les visages de ses compagnons et l'agitation soudaine des gardes.

C'était leur tour.

Déjà, on la traînait avec les autres jusqu'en haut des marches, des prêtres s'avançaient, leur robe rouge luisant de sang, pareils à des tabliers de bouchers. Alors qu'ils s'emparaient d'un elfe aux longs cheveux noirs, juste devant elle, Lliane cala ses pieds contre la dernière marche, se laissa pousser en fléchissant les jambes, puis d'une brusque détente se rejeta en arrière. Sa tête frappa la face de son garde, qui roula jusqu'en bas en l'entraînant dans sa chute. Ce ne fut qu'un bref répit. D'autres, débarrassés de leurs prisonniers par les officiants, vinrent la ramasser et la hissèrent jusqu'en haut sans que ses pieds touchent le sol.

Il ne restait plus que deux hommes avant elle. Et l'elfe, au seuil de la mort.

Elle croisa son regard vide, sur la pierre sacrificielle. Le visage de cet elfe qu'elle ne connaissait pas, auquel elle n'avait jamais parlé, était éclaboussé de son propre sang, son cœur palpitait dans la main du victime, un instant avant qu'il soit projeté dans la masse des guerriers agglutinés devant elle. Combien de temps vivait-on, quand on vous arrachait le cœur ? Combien de temps avant que vos yeux se voilent ? Verrait-elle son propre cœur dans la main de ces monstres ?

Le corps sans vie du sacrifié roula au pied de l'autel, un homme fut traîné à sa place.

Plus qu'un...

À l'instant où le prêtre levait son couteau, un fracas assourdissant suspendit son geste. Les tambours de bronze, frappés comme des déments par des grappes d'orcs armés de maillets ou de massues, couvrirent de leur vacarme les hurlements de la foule. Ils s'arrêtèrent presque aussitôt, mais l'écho de leur martèlement résonna longuement sur l'esplanade. Plus personne ne faisait un geste, plus un mot, plus un cri. Le silence fut bientôt tel qu'on entendit le grincement d'une large porte qui s'ouvrait au fond de l'esplanade, semblable à la gueule béante de la montagne elle-même.

L'être qui en sortit était le plus inattendu, le plus improbable. Parmi toute cette assemblée de monstres, de prêtres et de courtisans, ce fut un enfant qui s'avança, un enfant d'homme, le visage pâle comme le jour, vêtu d'une robe noire sans aucun ornement et portant à bout de bras une lance d'or à la garde gainée d'un épais fourreau de cuir sombre. Sur son passage, les guerriers colossaux bardés de fer et de mailles, les sacrificateurs couverts de sang et la piétaille indistincte des dignitaires chamarrés et grotesques se prosternaient en silence, sans oser lever les yeux. Les gardes eux-mêmes se courbaient contre terre, si bien que Lliane, les deux derniers hommes et les quelques poignées de survivants qui, en bas, attendaient leur tour, furent bientôt les seuls à se tenir debout, tandis que l'enfant s'avançait, sans un regard, jusqu'au bout du saillant rocheux.

Les autres s'agenouillèrent pour ne pas s'exposer, mais Lliane resta interdite, incapable de détacher ses yeux du nouveau venu. La lance, haute de deux perches et large de peut-être cinq pouces, laissait un sillage de vapeur et semblait brûler d'un feu intérieur, avec des craquements sourds qui faisaient vibrer sa hampe. Ce n'était pas une arme, mais un artefact dont chaque être avait entendu parler au moins une fois dans sa vie, depuis les villes des hommes jusqu'aux sombres galeries des nains ou les bois peuplés d'elfes : la lance de Lug, le sceptre d'un dieu qui était devenu le talisman de son peuple... On disait que la soif meurtrière de la lance ne pouvait être éteinte qu'en la plongeant dans un chaudron rempli de sang. Et c'est ce qu'il advint.

Sans la moindre hésitation, indifférent aux flaques immondes qui souillaient le bas de sa longue robe, l'enfant contourna la pierre sacrificielle et s'immobilisa à l'aplomb du chaudron. D'un geste lent, il abaissa la lance et en plongea la pointe dans le sang frais. Aussitôt, sa silhouette disparut sous les nuées de vapeur qui jaillirent, par bouffées épaisses, du bassin en ébullition. Dans le silence absolu qui s'était abattu sur l'esplanade, on eût dit qu'un volcan entrait en éruption, avec des éclaboussures infâmes et des sifflements aigus qui vrillaient les oreilles. Et quand parfois un tourbillon de fumée laissait voir le porteur de la lance, on le découvrait immobile, tenant ferme la hampe malgré ses ruades, le visage impassible, ruisselant de vapeur sanguinolente.

Puis les crachements furieux du métal s'apaisèrent, la fumée se dissipa en rubans et le calme revint. L'enfant resta ainsi, dominant le chaudron encore fumant, jusqu'à ce que les prêtres aux robes rouges viennent respectueusement lui ôter des mains le talisman des monstres.

Lliane entendit la voix puissante d'un dignitaire proclamant en langue sombre, puis en langage commun, que la lance de Lug était apaisée. Il n'y eut pas d'acclamations, ni d'autre réaction parmi la foule que de se relever et partir. Les gardes firent de même, poussant Lliane et les deux hommes en bas des marches. Et lorsqu'elle passa devant le chaudron, l'elfe releva les yeux vers le saillant rocheux, que l'enfant en robe noire n'avait pas quitté.

Elle croisa son regard et sut que lui aussi l'avait reconnue.

Le porteur de la lance était Maheolas.

## 6.

# NARAGDUM

Les gens s'écartaient sur le passage des deux elfes comme s'ils étaient des lépreux ou des anges, suspendaient leur geste, restaient interdits, ne semblaient pouvoir les quitter des yeux. Il en avait été ainsi depuis que Morvryn et Llandon avaient atteint les faubourgs de Loth et croisé les premières demeures des hommes du lac, et ce fut pire encore lorsqu'ils s'engagèrent dans la grand-rue. À chaque pas, ils accrochaient de nouveaux regards, empreints d'effroi, de dégoût ou de défiance chez certains, parfois même de haine, ou à l'inverse, chez d'autres, d'une stupeur émerveillée. Lorsqu'ils avaient pénétré, quelques instants plus tôt, sous la barbacane protégeant la porte principale de la ville royale, les gardes interloqués n'avaient osé les arrêter. Tout au plus, un sergent au visage rougeaud les avait apostrophés rudement, mais un autre, aussitôt, l'avait fait taire et s'était incliné respectueusement. Défiance, révérence...

Marchant droit, le regard au loin, Morvryn avançait sans se soucier apparemment des murmures, et à son côté Llandon s'efforçait de calquer son attitude sur celle de son aîné. Les cordes de leurs arcs étaient détendues, leurs mains restaient à l'écart de leurs longues dagues, leurs visages étaient impassibles, leurs yeux ne regardaient personne, leur pas était rapide, sans excès. Plus ils progressaient, pourtant, plus ce détachement affecté devenait difficile à maintenir. La rue, en grimpaient lentement jusqu'au château du roi, se faisait sans cesse plus encombrée et donc plus étroite. Dans la ville haute, aux abords des quartiers royaux, la plupart des maisons étaient des boutiques portant enseigne, dont les volets ouverts horizontalement servaient d'étals, empiétant encore de deux bonnes coudées sur la voie passante. Les métiers les moins nobles, cossoniers<sup>[13]</sup>, tanneurs, corderiers, déchargeurs, ferrands ou bouchers avaient été relégués dans la ville basse, près du lac. Ici, il n'y avait plus que des copistes, des orfèvres, des attachiers<sup>[14]</sup> ou des changeurs, chacun faisant étalage de richesses, mais aussi de gardes armés suffisamment imposants pour décourager les voleurs, et suffisamment nombreux pour gêner encore le passage des elfes, si peu habitués à la presse des villes humaines. Et encore leur fallait-il regarder où ils marchaient, entre les poules, les lapins et les chiens errant en liberté, mais aussi les bouses, le crottin et le ruisseau puant qui, au centre de la voie, charriait les eaux usées. Il arrivait désormais qu'un homme tout à son affaire ou une commère chassant sa marmaille les bouscule sans même s'en rendre compte, et de voir que ces inconscients ne périssaient pas dans l'instant, par quelque diablerie elfique, enhardissait les autres, qui osaient désormais ne plus s'écarter qu'avec lenteur, parfois même à se camper fermement sur leur route. Les deux compagnons évitaient la plupart des gêneurs avec fluidité, mais ils durent tout de même ralentir l'allure, puis stopper tout à fait lorsque la rue, à un jet de pierre devant eux, se trouva barrée par une charrette attelée à un couple de bœufs. Une noria de portefaix en déchargeait des sacs et des barriques cerclées de fer, qu'ils roulaient à grand bruit sur les pavés, jusque dans une bâtisse plus grande et plus haute que les autres, dont les murs de torchis laissaient voir leur colombage de poutres épaisses. Devant, malgré le temps maussade et pluvieux, de longues tables avaient été dressées, autour desquelles se pressait une foule désœuvrée, ainsi que quelques gardes portant la livrée du roi, d'argent tiercé en pal d'azur.

— Ils nous regardent comme des bêtes curieuses, murmura Llandon.

— Et qu'avons-nous fait d'autre quand nous avons capturé Maheolas ? Mais tu as raison... Tu vois cette enseigne ? C'est une taverne. Les hommes y boivent de la bière qui leur échauffe les sangs. Il vaut mieux passer au large...

Alors qu'ils se dirigeaient vers une ruelle adjacente, un chien au poil hérissé se mit à leur aboyer dessus et à montrer les dents. Les elfes eurent un moment d'hésitation, incapables de comprendre la colère soudaine de l'animal, et comme les citadins, autour d'eux, semblaient s'amuser de leur frayeur apparente – regardez-les ! Ils ont peur d'un chien ! –, Llandon s'accroupit brusquement face à l'animal et poussa un jappement bref qui le fit aussitôt détalé, la queue entre les jambes.

Le jeune elfe se redressa avec un sourire, mais il croisa le regard noir de Morvryn et se rembrunit aussitôt.

— Tu n'aurais pas dû, souffla ce dernier en lui saisissant le bras pour l'entraîner plus loin dans la ruelle. Llandon allait répondre, mais des hommes s'étaient levés, devant la taverne, et s'avançaient à leur rencontre.

— Eh, vous autres !

— Continue, murmura Morvryn. Ne te retourne pas.

Ils n'allèrent pas loin. Devant eux, dans la ruelle, un attroupement autour d'un jongleur faisait obstacle. Pour passer, il aurait fallu s'y frayer un passage à coups de coude et risquer d'être pris à partie par la populace.

— Ne touche pas à tes armes, dit Morvryn en faisant demi-tour. Reste près de moi.

D'un pas rapide, l'elfe redescendit la ruelle et déboucha dans la grand-rue, à moins de deux pas des brailards qui, d'instinct, reculèrent. Un instant, Llandon crut que son compagnon allait obliquer sur la droite et qu'ils se faufileraient le long de la charrette aux bœufs pour continuer vers le château, mais son aîné poursuivit tout droit jusqu'à la taverne et alla s'asseoir à l'une des tables abandonnées par les buveurs en quête de querelle. Tandis qu'il s'asseyait à son tour, en épiant du coin de l'œil la réaction de ces derniers, Morvryn lui sourit, puis croisa les bras et s'appuya contre la table. C'était un mouvement naturel, plein d'insouciance, mais Llandon eut la vision fugace de la main de son compagnon glissant, à l'abri des regards, jusqu'à la poignée de sa longue dague.

— Peut-on avoir à boire ? cria Morvryn avec un geste de sa main libre à l'intention d'une fille de salle.

Un instant décontenancé par l'attitude des elfes, le groupe d'hommes revenait lentement sur ses pas. Ils étaient cinq, vêtus de chausses boueuses, avec de longues chemises descendant jusqu'aux genoux et tenues par de larges ceintures de cuir où pendaient des couteaux dans leurs gaines. L'un d'eux n'était qu'un enfant, maigre et gris comme le jour. Les autres étaient ventrus, épais. Des marauds, désœuvrés par le mauvais temps, chassés peut-être de leurs terres par les rumeurs de guerre.

— C'est ma place, dit l'un d'eux.

À en juger par sa barbe et ses cheveux blancs, Llandon estima qu'il devait avoir trois ou peut-être trois cent cinquante hivers. Puis il se souvint que les hommes ne vivaient pas si vieux.

— Assieds-toi et bois avec moi, répondit Morvryn sans cesser de sourire.

— Regardez-le ! s'exclama l'autre. Il veut m'offrir à boire ! Qu'est-ce que tu crois, l'elfe ! Seriol le Hucher ne boit pas avec les bêtes !

— À en juger par ton odeur, Seriol, tu dois plutôt coucher avec elles...

Autour d'eux, les autres buveurs attablés quittèrent leur siège et s'écartèrent, dans un silence de

plus en plus lourd. Les gardes du roi ne se levèrent pas de leurs bancs, mais plongèrent le nez dans leur gobelet. En haut de la rue, les portefaix eux-mêmes avaient interrompu leur labeur.

— Tu vas regretter ça, mangeur de feuilles...

— Oh, je le regrette déjà.

Seriol se pencha au-dessus de la table, tendit le bras et agrippa Morvryn par le collet. D'une brusque traction, il le souleva à son banc tout en dégainant son poignard, mais au même instant, il y eut un éclair d'argent, un cri aigu et l'homme se retrouva à plat ventre sur la table, le bras entaillé d'une longue balafre, le visage écrasé contre le bois rugueux par le genou de l'elfe. Llandon n'avait même pas eu le temps de se lever.

Les autres, eux aussi, étaient restés interdits par la fulgurance de l'attaque. Le Hucher était le plus fort de tous, et il avait été vaincu sans qu'aucun d'eux n'ait seulement compris ce qu'il lui était arrivé. Le visage de Morvryn, en cet instant, acheva de leur ôter ce qu'il leur restait de courage. Les traits de l'elfe n'avaient plus rien de gracieux ou de frêle. Sa peau avait pâli, ses yeux brillaient, ses lèvres s'étaient retroussées comme s'il allait mordre. Puis il rejeta sa tête en arrière, inspira longuement en fermant les yeux et libéra son adversaire en s'écartant de la table. Le Hucher tomba à terre, se releva aussitôt et se réfugia auprès des siens.

À deux pas de là, les soldats du roi s'étaient enfin levés et s'approchaient, la main sur la poignée de leurs épées. Morvryn leur jeta un coup d'œil qui suffit à les arrêter, puis désigna son adversaire d'un geste négligent.

— Faites soigner cet homme, dit-il d'un ton sans réplique. Lequel d'entre vous commande ?

Il y eut un long moment d'hésitation, puis l'un des gardes fit un pas en avant.

— C'est moi. Qui es-tu pour nous donner des ordres ?

— Avec votre permission, seigneur !

Tous se retournèrent vers celui qui venait d'élever la voix. C'était un homme jeune et de petite taille, mais bâti comme un ours, le poil brun, avec une trogne de soudard, portant au côté la longue épée des chevaliers et arborant, au-dessus de ses vêtements de route, une cotte d'armes noire comme la nuit frappée d'un blason que le dernier des coutiliers du roi avait appris à respecter. *D'argent au lion rampant lampassé de sables*<sup>[15]</sup>. Les armes du duché de Carmelide. Sortant derrière lui de la taverne, deux colosses vêtus d'une simple cotte noire liserée de blanc mirent aussitôt la main à l'épée.

— Au large, tas de gueux ! cria le jeune homme à l'intention du groupe qui s'en était pris aux elfes, et qui détalait aussitôt. (Puis, se tournant vers les gardes :) « À genoux devant sire Morvryn, roi des elfes d'Eliande ! »

— Ce ne sera pas nécessaire, dit ce dernier avec un sourire amusé.

— Votre Grâce, reprit le chevalier en s'inclinant profondément devant Morvryn, sans doute ne me reconnaissez-vous pas. J'étais là, parmi tant de monde il est vrai, lorsque dame Arianwen a rencontré notre sire, le roi Ker, voilà quelques années. J'ai, euh... J'ai appris la tragique nouvelle...

Le sourire de l'elfe s'effaça, mais il le remercia d'un signe de tête.

— Quel est votre nom, chevalier ?

— Léo de Grand, fils aîné du duc de Carmelide.

— Eh bien, chevalier, c'est une chance que vous vous soyez trouvé là en cet instant.

Léo de Grand secoua la tête en riant.

— Je ne suis pas certain que ça ait changé grand-chose. Pour vous, en tout cas.

— Quoi qu'il en soit, soyez remercié, messire de Grand. Peut-être accepterez-vous de nous servir

d'escorte. Moi-même et mon ami Llandon (ce dernier s'inclina vers le chevalier, qui lui rendit son salut) souhaitons parler au roi.

Le chevalier eut, pour toute réponse, un geste d'invite dans la direction du château. Tandis qu'ils se mettaient en route, Llandon vit l'un des colosses en cotte noire glisser quelques ordres aux oreilles du sergent, qui à son tour saisit l'un des gardes et l'envoya au pas de course annoncer leur arrivée. L'autre détacha les chevaux de son seigneur et suivit en arrière.

De nouveau, les citadins s'écartaient sur leur passage, non parce qu'ils voyaient des elfes, mais à la seule vue des cottes d'armes noires. Il n'y avait plus d'hostilité sur leur visage, ni d'admiration. Tous baissaient les yeux.

Llandon s'efforça de se souvenir du nom qu'avait donné ce petit chevalier au visage de brute, sans comprendre ce qu'il pouvait avoir de si terrible pour que ses propres frères semblent le craindre à ce point.

Une autre prison. Après l'enclos au pied de la montagne, la cage qui leur avait servi d'abri dans la soufrière et l'arène ensanglantée dans laquelle avaient été abandonnés les vaincus, Lliane avait été une fois encore séparée de ses compagnons d'infortune et conduite, à travers les méandres souterrains du royaume de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, jusque dans une pièce étroite, si sombre que même ses yeux d'elfe peinaient à en discerner les contours. La chaleur y était telle que les murs de pierre étaient tièdes, suintant d'humidité, avec une odeur âcre qui saisissait la gorge et piquait les yeux. Un bourdonnement lourd, insidieux et continu montait du sol, ponctué sans cesse de tout un vacarme de brusques détonations, de cris lointains, et du martèlement de troupes aux bottes ferrées arpentant les couloirs. Lorsque ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité, Lliane avait découvert un banc, le seul mobilier de cette geôle minuscule, sur lequel elle s'était couchée, toujours nue et le corps poisseux d'huile rouge. Elle aurait voulu pouvoir dormir, mais l'image de Maheolas surgissait dès qu'elle fermait les yeux, lourde de bien plus de questions et de pensées qu'elle ne pouvait le supporter dans un pareil état d'épuisement et de désespoir. Il y a longtemps, dans un passé si lointain qu'il semblait appartenir à une autre vie, le druide Gwydion lui avait demandé de tirer les runes afin de savoir si l'enfant-moine représentait ou non un danger pour les elfes. Dans le sac de cuir du vieux druide, elle avait tiré trois tablettes. La première, qui représentait Maheolas, était la rune de Thorn, l'épine. « Un choix révélateur », avait dit Gwydion. La seconde, celle de Rad, indiquait le futur proche, la façon que prenait le destin pour répondre à la question posée. Rad, la chevauchée, était la rune de l'action, d'un voyage lointain, la rune du « chemin des longues lieues ». La troisième rune, enfin, était celle du dénouement, et le signe les avait fait tous deux frissonner. C'était celle d'Eoh, l'if, symbole de mort et de renaissance...

Sur le moment pourtant, dans la hutte du vieil elfe, le présage n'avait pas plus de consistance qu'un coup de tonnerre au loin, et d'ailleurs Gwydion lui-même semblait douter de son sens exact. Les destins de Lliane et de l'enfant-moine étaient liés, avait-il dit, mais d'une façon qu'il n'entrevoyait qu'à peine. Les elfes ne se soucient pas des éventualités lointaines, ni même des événements sur lesquels ils n'ont pas de prise, et Lliane avait résolu de ne pas s'en alarmer.

Il en était différemment, aujourd'hui. Tout ce qui avait été annoncé par les runes ne cessait de se vérifier. Thorn, l'épine, qui blesse ceux qui s'en approchent : Gwydion lui-même, en accompagnant Maheolas hors de Cill Dara, avait été frappé par l'enfant d'un coup de couteau qui aurait pu lui ôter la vie. Rad, la chevauchée, ce long voyage qui l'avait menée jusqu'ici, dans ce monde de laideur, de

bruit, d'obscurité et de chaos, étouffant, vicié, un monde de pierres et de bois mort, gris comme la cendre, l'exact contraire de l'univers dans lequel elle avait grandi. Rien ici n'évoquait la forêt, le ciel libre, le bruissement des arbres, le silence du vent. Elle y était prisonnière, impuissante, vaincue, et Maheolas, par quelque obscure volonté du destin, semblait y régner en maître. Seul le dénouement n'était pas encore survenu. Eoh, enfin... La mort et la renaissance. La mort rôdait autour d'elle depuis des jours, fauchant sans cesse plus près. Et une renaissance semblait le pire des sorts, dans ces Terres Noires si bien nommées.

Un bruit plus fort que les autres, au-dehors, l'éveilla sans qu'elle se soit rendu compte de son endormissement, un court instant avant que la porte de son réduit s'ouvre en grinçant et qu'une vive lumière vienne l'éblouir.

— Une elfe... Ça manquait. Allez, debout, qu'on te voie !

La hampe d'une lance frappa durement Lliane dans les côtes avant qu'elle ait eu le temps d'obéir, et elle n'échappa à un second coup qu'en bondissant de son banc pour se réfugier au fond de la pièce.

— Au moins, elle est encore vive...

Quand ses yeux se furent enfin habitués à la lueur des torches, elle resta interdite, saisie par la vision du groupe qui avait envahi sa cellule. Dominant de la tête et du buste le garde orc qui pointait encore sa lance sur elle, une créature d'une taille formidable, si grande que les plumes ornant sa coiffure compliquée touchaient le plafond, la détaillait avec un mépris manifeste. Elle n'était pas nue, bien qu'aucun de ses vêtements ne dissimulât grand-chose de sa peau foncée aux reflets bleutés, ni de ses formes opulentes. Des chaînettes d'or, retenues par des fermoirs incrustés de pierreries, tissaient une toile arachnéenne autour de ses seins lourds, de son ventre et de ses hanches, sous une longue chemise de soie rouge largement ouverte, tombant jusqu'à ses pieds nus. Son cou était recouvert d'un large collier d'or et ses cheveux noirs, épais comme une crinière, étaient relevés, tressés de rubans rouges, rehaussés de bijoux et de longues plumes qui ondulaient à chacun de ses pas.

Quand elle fut assez près, Lliane se retint de ne pas crier. Le visage épais de la créature, sa mâchoire aux dents proéminentes, son mufler court étaient ceux d'un gobelin. Elle en avait la taille et la force, ainsi que la laideur effrayante, mais son corps à la fois massif et délié dégageait une sensualité animale, obscène et fascinante. Devant elle, la princesse elfe semblait si frêle que l'apparition aurait pu la briser d'une main. De cette main, elle empoigna le cou de Lliane et lui releva la tête.

— Tu comprends ce que je dis ?

Lliane acquiesça en silence.

— Mon nom est Tsandaka. Ça veut dire « la bouche ». La bouche qui ordonne et ne parle que pour être obéie. Obéis, et tu vivras, pour le plaisir de ceux qui voudront de toi. Désobéis et tes derniers jours seront pires que tout ce que tu peux imaginer.

La gobeline fixa encore quelques instants les yeux verts de Lliane, tandis que sa main quittait le cou de l'elfe pour parcourir son corps lisse et pâle, puis elle sourit et s'écarta d'elle.

— Qu'on lui donne un bain, elle pue ! dit-elle en sortant. Et faites-la manger, qu'elle engraisse un peu !

Lorsqu'elle sortit, Lliane découvrit les silhouettes courtaudes, épaisses, de deux orques femelles qui attendaient au-dehors. Vêtues de robes de laine brute, sans aucun bijou ni aucun apprêt, c'étaient des servantes, sans doute, qui s'inclinèrent au passage de Tsandaka. Celle-ci leur jeta un ordre bref assorti d'un geste dédaigneux en direction de la geôle et s'éloigna sans attendre de vérifier l'exécution

de son ordre. « La bouche ne parle que pour être obéie... » Les deux servantes ne relevèrent le buste que lorsque les pas de la gobeline se furent estompés dans le lointain. Lliane les entendit échanger quelques grommellements et imprécations puis, sans se presser outre mesure, elles la saisirent sans ménagement par les bras et la traînèrent hors de sa geôle, sous le regard indifférent du garde. Les deux orques étaient trapues et leurs mains fermes, mais l'elfe les dominait de la tête et des épaules. Il lui aurait été facile de se débarrasser d'elles, et pas impossible d'être assez rapide pour assaillir le troisième avant qu'il ait eu le temps de réagir. Mais après, quoi ? Fuir à travers cette cité inconnue, sans même savoir dans quelle direction courir, et se faire tuer, immanquablement, par la première patrouille qu'elle croiserait ? Se cacher, tenter de retrouver les autres ? Cela n'avait aucun sens, et pourtant la mort dans l'action n'était-elle pas préférable au sort qu'on lui réservait ? Une courtisane, destinée au plaisir « de ceux qui voudront de toi », avait dit Tsandaka, sans autre espoir que de survivre quelques jours, quelques mois, avant de mourir tout de même, tôt ou tard.

Le souvenir de Doran, dans les mines de soufre, lui étreignit le cœur tandis qu'elle se laissait guider à travers un dédale de galeries de pierre, sombres et étouffantes. Par orgueil, le Lasbelin avait refusé de se compromettre. Peut-être était-il déjà mort, aujourd'hui, ou réduit à l'état pitoyable des autres esclaves, rongé par les pluies, les privations et la cruauté de ses gardes. Et les autres, Hamlin, Till, Ogier Lebœuf, qu'étaient-ils devenus ? Dire qu'elle n'avait même pas été retenue pour servir dans les armées de l'Innommable... Dire qu'elle allait en devenir une catin...

Alors oui, autant mourir. Mourir tout de suite, en tuant le plus possible de ces monstres repoussants. Recevoir l'honneur d'un coup d'épée ou de lance, plutôt que de finir ses jours dans la honte et l'horreur.

Lliane releva la tête et regarda autour d'elle. Le tunnel était taillé à même la roche, ses parois luisaient d'humidité. À vingt pas devant elle, il semblait déboucher sur une sorte de place mieux éclairée, aménagée autour d'une fontaine et encombrée de toutes sortes d'échoppes, devant lesquelles traînait une foule désœuvrée. Feignant de trébucher, elle jeta un coup d'œil en arrière, vers l'orc qui les suivait. Celui-ci ne lui adressa pas même un regard, tout occupé à farfouiller dans l'une de ses besaces. Sa lance, portée dans le pli de son bras, semblait l'encombrer plutôt qu'autre chose. C'était le moment ou jamais...

Comptant chaque pas à présent, l'elfe respira profondément, tout en préparant son action. D'abord, arracher son bras droit des mains de la servante puis frapper du coude et, dans le même mouvement, repousser l'autre de toutes ses forces contre le mur. Ensuite se jeter sur...

— Enfin !

Une fois encore, Lliane fut saisie de stupeur à la vue de celui qui venait d'apparaître au bout de l'allée, comme si chacune de ses apparitions, désormais, devait la cueillir au moment où elle s'y attendait le moins.

Maheolas.

Le jeune moine était seul, vêtu de la même robe noire que lors des sacrifices. Les poings sur les hanches, il attendit que la prisonnière soit assez près, puis il arrêta son escorte d'un geste. Lorsqu'il s'avança dans la lumière, Lliane le vit marquer un temps d'arrêt et quitter l'expression suffisante qu'il affichait jusqu'alors. Lliane avait oublié qu'elle était nue. Elle s'en souvint en voyant Maheolas perdre un peu de sa morgue et se troubler si manifestement qu'elle releva la tête. Les deux servantes orques, accrochées à ses bras (et dont l'emprise s'était raffermie dès que l'adolescent avait parlé), l'empêchaient de cacher sa nudité, mais elle n'en avait cure. Les elfes ignorent la pudeur et ne

s'habillent, en réalité, que pour se protéger du froid ou des griffures des ronces. Il n'en est pas de même pour les hommes, encore moins pour un novice élevé depuis sa plus tendre enfance par des moines. Quand Maheolas s'arracha finalement à la contemplation de ce corps dévoilé et qu'il leva les yeux jusqu'au visage de l'elfe, il s'aperçut que Lliane le toisait sans crainte ni pudeur, consciente du trouble qui l'avait saisi.

— Dois-je comprendre, fit-elle, que c'est à toi que je dois la vie ?

— Ne dis rien, ne me regarde pas et baisse les yeux quand tu t'adresses à moi !

Maheolas avait parlé d'une voix dure, agressive, mais avec une expression dans les yeux qui contredisait cette dureté. Quelque chose de désespéré, presque d'implorant. Durant un instant, l'adolescent sembla vouloir ajouter quelque chose, puis il se ressaisit et fit signe aux orques de le suivre, avec leur prisonnière. En quelques pas, ils débouchèrent sur la place, en pleine lumière, parmi la foule indifférente. Maheolas marcha sans se retourner jusqu'à la fontaine centrale, une large vasque bordée d'un muret de pierres noires, et s'y assit pour plonger la main dans l'eau et s'en rafraîchir le visage.

Ici, il faisait plus chaud encore que dans la geôle ou dans les galeries. La lumière ne venait pas du jour, mais de dizaines, de centaines de flambeaux accrochés à des torchères, sur tout le pourtour de la place, ainsi que d'innombrables lumignons éclairant chacune des échoppes. De tout cela suintait une nappe épaisse de fumée qu'un courant aspirait lentement vers les hauteurs inaccessibles d'un plafond rocheux percé de cavités, hérissé de franges calcaires et de stalactites luisantes.

Lorsque Lliane fut assez près, Maheolas leva la main pour l'immobiliser et, dans le même mouvement, lui désigna l'esplanade, le grouillement des êtres de toutes races, les baraques de toile ou de bois.

— Bienvenue à Naragdum, fit-il avec un hoquet de dérision. Je crois que ça veut dire quelque chose comme « la ville des ténèbres »... La ville la plus sombre, la plus basse et la plus crasseuse que l'on puisse imaginer. Regarde par là...

Lliane suivit la direction qu'il lui indiquait et découvrit un escalier, large de dix coudées, taillé à flanc de roche.

— Il n'y a pas plus bas. Au-dessus, à peut-être une demi-lieue, se trouve le temple où tu m'as vu.

L'elfe ferma les yeux, écrasée par cette perspective. Jamais elle n'aurait pu croire qu'un tel endroit puisse exister, si loin du ciel.

— ... Et autour du temple sont installés les baraquements des Omkünz...

Maheolas marqua un temps d'arrêt, peut-être pour attirer son attention.

— ... ainsi que le camp des nouvelles recrues.

De nouveau, leurs regards se croisèrent, et l'adolescent hocha imperceptiblement la tête. Se pouvait-il qu'il ait voulu parler de ses compagnons ? Lliane n'aurait osé l'interroger, et d'ailleurs il s'était relevé et repartait d'un pas tranquille, comme un seigneur faisant visiter ses terres à quelque cousin de province.

— Ici, dans la ville basse, les Omkünz trouvent tout ce qu'ils désirent. Des femmes, du vin, de la bière, des armes, des bijoux... et même des crânes, tiens... Tu vois, tout se vend.

Lliane ne l'écoutait plus. Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la lumière vacillante des torches, elle distinguait toute une vie autour d'eux. Non seulement devant les étals – l'un d'eux proposant effectivement des têtes coupées, fichées sur des pieux ou suspendues par les cheveux –, mais sur les parois mêmes de la grotte. C'était une ville, en vérité. Une ville de niches aménagées sur

les flancs de l'immense cavité, que des orcs rejoignaient en grimpant comme des araignées, à une vitesse effrayante.

Lliane aperçut des quantités d'hommes et d'elfes parmi cette foule. La plupart portaient la livrée noire des Omkünz, mais d'autres semblaient n'être que des marchands. À plusieurs reprises, elle vit leurs regards posés sur elle comme sur une marchandise, détaillant son corps nu sans aucune vergogne, avec des rires et des exclamations écœurantes. Aucun d'eux, pourtant, ne s'approcha suffisamment pour qu'elle puisse leur cracher au visage. Sitôt qu'ils apercevaient auprès d'elle le jeune moine en robe noire, les yeux se détournèrent, les bouches se tassaient et les guerriers les plus effrayants passaient leur chemin.

Elle était sauvée, pour l'instant, mais quelque part dans cet antre étouffant, Tsandaka l'attendait pour l'offrir en pâture à cette foule écœurante. Était-ce cela que Maheolas voulait qu'elle voie ?

Il la regardait, justement, dans la même posture que tout à l'heure, les poings sur les hanches et un sourire suffisant aux lèvres.

— Étrangement, ils ont aussi une vie, dit-il.

Lliane ne comprit pas immédiatement, en partie parce qu'elle avait cessé de l'écouter depuis un moment. Mais il disait vrai. Par un étrange aveuglement, elle n'avait jamais pensé que les orcs, les gobelins et tous les monstres de Celui-qui-ne-peut-être-nommé puissent avoir une existence hors de la guerre, une maison, des compagnes et des enfants. Et malgré l'horreur de ce lieu, des elfes et des hommes semblaient y vivre de leur plein gré...

— Nous nous reverrons, reprit-il à voix haute en s'approchant d'elle. La mère Tsandaka va s'occuper de toi, puis je viendrai peut-être te voir...

D'un geste bref, Maheolas fit signe aux servantes et à leur garde de l'emmener mais, à l'instant où elle passait devant lui, il fit brusquement un pas en avant, la saisit par les cheveux et lui bascula la tête en arrière. Il plongea vers son cou comme pour l'embrasser, mais ses lèvres ne firent qu'effleurer son oreille.

— Laisse-toi faire, murmura-t-il furtivement. C'est ta seule chance. Tu dois m'aider à m'évader !

## UNE SEULE TERRE...

Deux jours, déjà, et le baron Gorlois ne parvenait toujours pas à se faire à l'odeur entêtante ni au vacarme permanent de Ha-Bag. Aux temps anciens, la cité des gnomes du Nord s'était construite à flanc de colline, dans un affleurement rocheux formant une sorte de forteresse naturelle, étroite et longue comme l'entaille laissée par quelque coup de hache prodigieux. Ce qui n'était au départ qu'un comptoir marchand était devenu au fil des siècles une ville considérable. Et comme les notables de la cité interdisaient qu'elle s'étende au-delà des murs, les nouveaux quartiers se creusaient toujours plus profond sous la terre, par des galeries enchevêtrées que les nouveaux arrivants se contentaient d'étayer au moyen d'échafaudages effrayants, qui toujours semblaient sur le point de s'effondrer. Les gnomes n'en avaient cure. Ce n'était pas un peuple bâtisseur, et d'ailleurs rares auraient été ceux qui les auraient considérés comme un peuple. Pour certains, ils n'étaient qu'une tribu éloignée d'orcs, dont ils avaient la taille et la laideur. La ressemblance s'arrêtait là : l'inaptitude au combat des gnomes était proverbiale, tout comme leur lâcheté. Il était parfois arrivé que l'un d'eux se batte pour protéger ses biens (car leur cupidité était plus grande encore que leur couardise), mais la plupart de ceux qui pouvaient se le permettre engageaient des mercenaires nains ou humains pour ce genre de besogne. Parfois même des orcs, qui à Ha-Bag semblaient circuler librement. C'était l'une des innombrables règles tacites régissant la vie de ce que les gnomes appelaient un allyan, la capitale de l'un de leurs clans : la duperie, le vol et même l'assassinat y étaient monnaie courante, mais la guerre y était interdite et tous les peuples s'y côtoyaient sans trop de heurts. C'était le genre de mesure qui, au fil du temps, avait fait des allyans gnomes – Ha-Bag au nord, Kab-Bag dans la plaine des hommes et Bag-Mor à proximité des marais – les places marchandes les plus réputées des terres habitées. Où que porte le regard, le moindre espace était occupé par des marchandises, étalées dans les ruelles jusque sous les pieds des passants, devant des échoppes étroites et sombres qui semblaient s'enfoncer jusqu'au cœur de la terre. On y trouvait de tout : des bijoux forgés par les nains, du poisson frais, du vin et du gibier, des animaux dressés, des dagues elfiques en argent, des fourrures et des soieries, quantité d'armes dont la majeure partie provenait des Terres Noires, des compagnes accueillantes selon tous les goûts, des esclaves et des assassins. On pouvait y manger, boire, commercer ou trouver une fille à toute heure du jour et de la nuit, pourvu qu'on ait une bourse bien remplie et qu'on ait eu la chance de ne pas se la faire voler. Le maire de la ville (qui, chez les gnomes, portait le titre de shérif) entretenait une milice armée de bric et de broc dont la seule efficacité était due à l'usage immodéré du poison dont ils enduisaient leurs armes. Pour le reste, ils étaient trop lents, trop peureux et trop gros pour faire grand mal, ce qui convenait somme toute à tout le monde.

Au matin du deuxième jour, comprenant que s'il voulait retrouver le seigneur Dragan il faudrait se fondre dans cette foule et y trouver un guide, Gorlois avait quitté l'allyan pour laisser ses chevaux et la majeure partie de son escorte hors de ses murs, ne gardant que deux sergents d'armes aguerris et portant sur lui tout l'or dont il disposait. Une fois passé les postes de garde et payé l'écot exigé par le shérif, les trois hommes s'étaient enfoncés au plus profond, une heure durant, jusqu'à ce que l'odeur mêlée des parfums, de la viande grésillante et des tanneries leur assèche la gorge et leur fasse tourner

la tête. Heureusement pour eux, il était facile de trouver une taverne à Ha-Bag, et la bière y était merveilleusement fraîche. Ils s'étaient assis sous un porche, à l'écart de la presse, dans la pénombre habituelle à la ville, qu'éclairait à peine, sur leur table, un lumignon trempé dans une coupe d'huile. La première tournée fut avalée sitôt les chopes de bière posées devant eux. La seconde permit de se détendre et, comme Gorlois ne semblait pas vouloir donner le signal du départ, les deux sergents s'installèrent confortablement, pour ne rien perdre de la danse lascive d'une fille à demi nue, au fond de l'auberge. Leur maître, quant à lui, était trop fatigué et de trop mauvaise humeur pour y prêter quelque attention. Depuis leur départ de Loth, un crachin persistant n'avait cessé de les accompagner et même s'ils étaient à l'abri dans ce trou nauséabond, ses vêtements restaient humides et il se sentait secoué de fièvre. En prenant la route pour Ha-Bag, il s'était attendu à trouver une sorte de foire comme il s'en tenait chaque année aux abords de Loth. Une bourgade marchande faite de tentes et de chariots bâchés, à la limite quelques mesures entourées d'un fossé et d'une palissade, et non ce dédale étouffant où une chienne n'aurait pas retrouvé ses petits. Comment Dragan pouvait-il rester là, dans cette pestilence, alors que le royaume n'était qu'à trois jours de chevauchée ?... Sans doute devait-il être blessé, ou malade. Pour ce que Gorlois avait pu en voir durant les quelques jours où il avait servi à ses côtés, le banneret n'était pas homme à attendre des secours par crainte de s'aventurer seul dans les plaines. Peut-être était-il déjà mort, qui sait ? Ça lui éviterait une tâche pénible...

Le baron levait sa chope à ses lèvres lorsqu'une bousculade soudaine projeta une drôlesse contre son dos, ce qui l'aspergea de sa propre bière. Il se leva d'un bond, mais la fille, ivre et dépoitraillée, s'accrocha à son cou en riant. Et tandis qu'il tentait de l'écarter, le baron eut la vision fugace d'une lame jetant un bref éclat, contre son flanc. D'une bourrade, il bascula la fille cul par-dessus tête et lança son poing ganté de cuir, au jugé. Le coup porta, rudement. Ce n'était qu'un gamin, qui s'écrasa au sol avec un cri aigu, lâchant sa dague et l'escarcelle que Gorlois portait au côté. Dans le même instant, les sergents se levèrent en sortant leurs épées, et le vide se fit autour de leur table.

D'un coup de pied, le baron écarta son tabouret, puis il se retourna en dégainant à son tour. La fille s'était déjà relevée, et à voir son regard, elle n'était pas plus ivre que lui. Avant qu'il n'ait pu réagir, elle fila entre deux silhouettes tapies dans l'ombre et vêtues de capes sombres. Il les vit hésiter un instant, mais les trois épées les dissuadèrent et ils disparurent à leur tour dans la foule. Quant au gamin, il tentait déjà de ramasser l'escarcelle, mais Gorlois lui écrasa la main au sol au moment où il s'en emparait.

— Tu serais déçu, elle est vide. Ou presque... Quelques monnaies de bronze. L'or que tu cherches est là, sous ma chemise. Si tu le veux, il faudra le gagner. Quel est ton nom ?

— Aymeri.

D'une claque sur l'arrière du crâne, l'un des sergents le renversa de nouveau à terre.

— On dit « messire » et on baisse la tête !

— Aymeri, messire.

Gorlois sourit, s'écarta lentement pour ramasser son tabouret, s'assit et fit signe à ses hommes de placer le gamin devant lui. Guibert, le sergent qui avait cogné, resta debout, l'épée nue, à surveiller la foule qui s'était déjà dispersée. Tandis que le baron vidait son verre, il chercha du regard son deuxième homme, un rouquin du nom de Bruyant, et vit que ce dernier s'était positionné de manière à surveiller la salle. Allons, son choix n'avait pas été trop mauvais !

Avec un grommellement de satisfaction, il posa son verre, hésita un instant à s'en servir un second puis, jugeant que la bière des gnomes pourrait lui jouer des tours, reporta son attention sur l'enfant des

rues. Sa lèvre était fendue. Un filet de sang coulait jusqu'à son menton. Sous une tignasse raide de crasse, ses yeux roulaient par en dessous, cherchant sans doute un moyen de fuir. Lentement, le baron ramassa la dague avec laquelle Aymeri avait tranché les courroies de sa bourse, la soupesa, en éprouva le tranchant puis la glissa à sa ceinture, avec un soupir navré. Quand les yeux du gamin se tournèrent vers lui, il posa un écu d'argent sur la table et le poussa jusque sous son nez.

— Un instant, j'ai cru que tu cherchais à me tuer... Mais non. Tu n'es qu'un coupe-bourse, n'est-ce pas ? Alors regarde cet écu... Voilà ce qui vaut la peine de prendre un risque. De quoi prendre un bain, t'habiller de neuf, t'acheter une autre dague et même te payer une fille, si tu en as l'âge...

L'autre tendit la main, mais Gorlois lui saisit le poignet au moment où ses doigts se refermaient sur la pièce.

— Cette fille, celle qui m'a bousculé... Elle était avec toi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Des voleurs... Vois-tu, d'ordinaire je ne perdrais pas mon temps avec des gueux comme vous, mais j'ai besoin d'aide et je pense... Arrête-moi si je me trompe, je pense que vous pouvez m'aider. Il y en aura d'autres, deux de plus, si tu fais ce que je dis.

— Qu'est-ce que vous voulez... messire ?

— Je veux que tu me ramènes la fille. Et les deux hommes aux manteaux noirs qui l'accompagnaient. C'est tout.

Ayant dit, il lâcha le poignet du gamin qui détala aussitôt, avec une agilité surprenante.

— M'est avis que vous avez perdu une monnaie d'argent, mon seigneur, fit Bruyant en rengainant son arme.

— En tout cas, tu en as gagné dix, ainsi que Guibert... Quant à lui, eh bien, on verra...

Leur attente fut courte. Le temps de finir leurs chopines, la fille revint, accompagnée d'Aymeri, s'assit sur le coin de la table et se pencha vers Gorlois en poussant ses seins en avant à les faire jaillir de sa blouse.

— C'est ça qui t'a plu, Votre Grâce ?

— Ça aussi, mais ça attendra. Quel est ton nom ?

— J'en ai beaucoup... Pour toi, ce sera Ethaine.

— Va pour Ethaine. Où sont les autres ?

La fille se redressa avec un sourire narquois, se retourna et, d'un coup de menton, appela les deux ombres aux longs manteaux. L'un d'eux resta debout, à l'écart, face à Guibert qui s'était levé, la main sur la poignée de son épée. L'autre s'assit devant Gorlois et abaissa son capuchon.

Le baron eut un mouvement de recul. Ce n'était pas un homme, comme il l'avait cru, mais un elfe. Son allure, cependant, n'était pas celle des Hauts-Elfes qu'il avait pu apercevoir à la cour de Loth, dans l'une des rares occasions où ils sortaient de leurs maudites forêts. Maigre à faire peur, la peau grise, les cheveux noirs, longs et nattés, il fixait sur lui un regard sombre, d'une telle intensité que le baron se racla la gorge pour reprendre contenance. Ce ne pouvait être qu'un elfe gris, de ceux qui vivaient dans les marais après avoir été chassés des collines par les nains. On racontait toutes sortes d'histoires déplaisantes sur les elfes des marais, et en cet instant Gorlois était bien près d'y croire.

— Quel est ton nom ?

— Qui le demande ?

— Je suis le baron Gorlois de Tintagel, au service du roi de Loth.

— Mon nom est Gael, fit l'autre en s'inclinant. Tu as promis deux monnaies d'argent à l'enfant

pour qu'il nous mène jusqu'à toi...

L'elfe eut en direction de ce dernier un bref sourire, qui se glaça aussitôt dès qu'il revint sur Gorlois.

— Nous sommes là.

Le baron leva sa main, révélant les pièces. Une fois encore, Aymeri s'en empara et détala si vite qu'on aurait pu croire qu'elles s'étaient envolées.

— Voilà une dette vite réglée, murmura l'elfe gris de sa voix chuintante. C'est bien... Maintenant, à nous, compagnon. Que proposes-tu ?

— Cinq pièces d'or chacun, si vous m'aidez à trouver un homme qui se cache ici, vivant ou mort.

— Nul homme, vivant ou mort, ne peut se cacher ici sans que ça se sache...

— Alors ça te sera facile. Son nom est Dragan. C'est un chevalier. Il a peut-être des hommes d'armes avec lui.

L'elfe eut un hoquet amusé et tendit la main en travers de la table, paume ouverte.

— Seulement quand tu l'auras trouvé, dit Gorlois en se levant. Et elle...

Il saisit la fille par la taille et la serra contre lui.

— Elle me tiendra compagnie en t'attendant.

Lorsqu'il poussa la porte, un long moment après avoir frappé à plusieurs reprises sans entendre de réponse, Léo de Grand, chevalier de Carmelide, trouva une pièce déserte. C'est du moins ce qu'il crut, jusqu'à ce qu'il aperçoive une silhouette dans l'encadrement de la fenêtre, se découpant dans la pénombre du crépuscule. Aucune chandelle n'avait été allumée dans la chambre des elfes et, tout en avançant à tâtons, il pesta contre les chambrières qui traitaient si mal leurs hôtes.

— Messire de Grand, quel plaisir de vous voir ! fit une voix sur sa droite, depuis un recoin d'ombre insondable.

— J'aimerais en dire autant, seigneur Morvryn... C'est-à-dire que je ne vous vois pas du tout, dans ce noir.

— Et pourtant il fait jour encore, lança Llandon depuis la fenêtre, d'un ton amusé qui déplut au chevalier. Comment faites-vous donc, la nuit ?

— La nuit, on dort, maître Llandon.

— Nous aussi.

Malgré lui, Léo de Grand sursauta. Morvryn était là, juste à côté de lui, sans qu'il l'ait entendu approcher.

— Pardonnez-nous, messire. J'ai pris la liberté de refuser qu'on fasse de la lumière. L'obscurité nous gêne moins que la présence d'une flamme à nos côtés. Que nous vaut le plaisir de votre visite ?

— Le roi vous prie de venir le rejoindre en son conseil, seigneur.

— Enfin ! s'écria Llandon en sautant à terre.

— Pardonnez-moi, mais le roi a seulement mandé le seigneur Morvryn.

Cette fois, ce fut l'elfe qui se vexa du ton – cauteleux mais non moins amusé – du chevalier. Il ouvrait déjà la bouche pour protester, mais son compagnon fut plus rapide.

— A-t-il dit qu'il souhaitait me voir seul ? Sans doute pas. J'ignore vos coutumes de Loth, mais chez nous il ne serait pas convenable qu'un roi se rende sans escorte à une entrevue d'une telle importance.

Au sourire contenu qui avait accompagné ce dernier mot, le chevalier eut le sentiment que

Morvryn se moquait de lui, à moins que ce ne soit une façon de commenter les deux jours de confinement qu'on leur avait imposés avant que le roi Ker daigne les recevoir.

— Comme vous le souhaitez, marmonna-t-il en reculant vers le couloir. Je vous attends dehors.

Quand les deux elfes l'y rejoignirent, quelques instants plus tard, Léo de Grand remarqua que Morvryn portait ostensiblement à la ceinture sa longue dague elfique en argent, un détail qu'il préféra ignorer, même si nul n'était en principe autorisé à paraître armé devant le roi Ker. D'un pas rapide, il mena les deux elfes à travers le château, croisant de salle en salle un monde considérable, qui ne semblait rien faire d'autre qu'attendre derrière des portes closes. Des portes que les gardes ouvraient précipitamment sur un simple geste de leur guide et que tous trois franchissaient sans même ralentir leur allure. Certains, parmi cette foule de quémandeurs, saluaient le jeune chevalier avec une déférence appuyée, mais ce dernier semblait mettre un point d'honneur à ne leur accorder le moindre regard. Quant aux elfes, rares étaient ceux qui remarquèrent leur passage. Morvryn avait relevé le capuchon de sa cape sur ses longs cheveux noirs et fait signe à Llandon de l'imiter. Avec leurs vêtements de route, sans doute les prenait-on pour des messagers, indignes du moindre intérêt. On en voyait souvent, au château, depuis que les monstres s'agitaient aux Marches du royaume.

Tout à ses pensées, Morvryn réalisa avec un temps de retard que leur guide venait de s'arrêter, que des chevaliers en armure refermaient une porte derrière eux et que la pièce où ils se tenaient était plus richement décorée que toutes celles qu'ils avaient traversées. Sur trois côtés, les murs étaient parés d'écus aux armes des grands comtés et baronnies du royaume, le quatrième étant rehaussé d'une fresque imposante. Chaque pièce de charpente, poutres ou solives, était peinte de couleurs vives, chaque fenêtre pourvue de rideaux de toile épaisse. En guise de mobilier la pièce ne comptait qu'un trône recouvert de velours bleu, juché sur une estrade d'une bonne coudée de hauteur. Ni table, ni chaises. Dans la salle d'audience du souverain de Logres, nul ne s'asseyait ni ne se restaurait, à moins que Ker ne vous y invite.

— Le roi sera là dans un instant, souffla Léo de Grand en s'écartant.

L'elfe le remercia d'un signe de tête, abaissa sa capuche puis, en s'avançant vers le fond, s'abîma dans la contemplation de la fresque. C'était une scène de chasse, montrant des cavaliers richement vêtus en train de forcer un cerf à travers les taillis. L'animal était d'une taille irréaliste, mais à mieux examiner la peinture, les rabatteurs et leurs chiens étaient d'une petitesse tout aussi absurde, comme si l'artiste avait voulu donner à chacun une grandeur correspondant à son rang. Le souverain de Logres devait être ce personnage gigantesque qui brandissait un épieu, au centre de la composition...

Le tintement d'un bâton ferré contre les dalles de la pièce mit fin à cet examen. Un groupe d'une demi-douzaine de dignitaires, chamarrés d'étoffes brodées et de fourrures, fit son entrée. Morvryn eut tout juste le temps d'y reconnaître le roi à ses cheveux et sa barbe grise, avant de s'incliner.

— Non, non, pas de cela entre nous ! Sur mon cœur, mon ami !

L'elfe se redressa et reçut avec surprise l'accolade vigoureuse du roi.

— Par Dieu, ça fait longtemps... Combien, dix ans ? Quinze ? Pourtant, vous n'avez pas changé... Le père Bedwin dirait que c'est une diablerie, mais vous savez comment sont les prêtres : ces gens voient le diable partout !

Ker éclata de rire, et l'ecclésiastique, parmi le groupe qui l'entourait, eut la politesse de se forcer à une sorte de rictus amusé.

— Qui est ce garçon qui vous accompagne ?

— Seigneur, je me nomme Llandon, répondit ce dernier en mettant un genou en terre, avec une

déférence qui surprit Morvryn lui-même.

— Soyez le bienvenu à Loth, maître Llandon. Je gage que vous devez être un elfe de qualité pour servir ainsi d'escorte à votre roi, en dépit de votre jeunesse...

— Je remercie Votre Majesté.

— J'ai appris la mort glorieuse de la reine Arianwen, reprit Ker en se tournant de nouveau vers Morvryn. Chacun, ici, sait ce que nous vous devons, à tous... Sans votre victoire contre ces monstres, nous aurions été submergés.

— Je crains que nous n'ayons été surpris tout autant que vous par la brutalité de leur attaque.

— Quoi qu'il en soit, les elfes d'Eliande ont su faire face aux orcs et aux gobelins du Seigneur Noir... À ce qu'on m'a dit, vous en avez tué des monceaux, dans vos bois. Une grande victoire, sans nul doute... D'ailleurs, depuis, ils ne se sont plus montrés. Venez donc vous asseoir près de moi.

Ker saisit son hôte par l'épaule et l'entraîna vers l'estrade, où, sur un signe du chambellan, des pages empressés disposaient déjà un fauteuil rembourré à côté du trône – légèrement plus bas que ce dernier, sans doute, mais le fait de siéger ainsi au côté du roi n'était-il pas déjà un honneur insigne ? Lorsque les deux souverains eurent pris place, les courtisans se rapprochèrent de quelques pas, imités en cela par Llandon, seul de son côté.

Nous avons, nous aussi, subi de lourdes pertes, reprit Ker. Mon fils... (et il fit un geste vers le prince Pellehun qui s'inclina en direction du roi des Hauts-Elfes, lequel lui rendit son salut)... Mon fils lui-même a manqué de perdre la vie au cours d'une embuscade. L'un de nos bourgs fortifiés a été perdu. Quand nous l'avons repris, il n'y restait plus âme qui vive... Et depuis, il ne se passe pas une semaine sans qu'on m'informe de la présence d'orcs dans tout le nord du royaume, à croire qu'ils sont partout ! Et pourtant, chaque fois que j'envoie des troupes, elles ne rencontrent que des arrière-gardes, au mieux. Le plus souvent, rien... Des récits, des rumeurs. De la peur, voilà tout...

— Il en est de même dans les bois, Votre Majesté. On s'y bat encore, mais...

— Oui, des petits groupes, hein ?... Alors, vous croyez que c'est terminé ?

Morvryn eut un rire désabusé.

— Je crois au contraire que ça ne fait que commencer...

— Ah, vous voyez !

Le roi s'était tourné vers les dignitaires assemblés au bas de l'estrade et, en suivant son regard, Morvryn ne vit que les mines embarrassées de conseillers sans voix.

— Alors que faut-il faire ? Attendre qu'ils attaquent de nouveau ou porter le fer jusque dans les Terres Noires ?

Le roi d'Eliande ne répondit pas tout de suite. Mener la guerre jusqu'au cœur des Terres Gastes<sup>[16]</sup>, attaquer... Les elfes n'avaient jamais combattu autrement que pour se défendre, du plus loin qu'il s'en souvienne. C'était bien une idée d'homme, pleine de rage et d'orgueil, qui l'effrayait et l'éblouissait tout à la fois. Une idée qui coûterait la vie à des centaines, des milliers d'entre eux, mais qui pourrait peut-être préserver l'avenir en mettant fin, une fois pour toutes, à la menace constante qui pesait sur leurs deux royaumes. N'était-ce pas ce qu'il recherchait en venant jusqu'ici ? La guerre, pour venger Arianwen. La guerre pour retrouver Lliane ou la venger, elle aussi... Les hommes et les elfes pouvaient être vaincus, même en alliant leurs forces, ou à l'inverse ils pouvaient être victorieux. Mais quelle différence, au fond ? Victoire ou défaite, l'équilibre du monde, tel que l'avaient voulu les dieux, serait à jamais rompu.

Il se tourna vers Llandon, dont le trouble était tout aussi manifeste. Pourtant, le jeune chasseur

hoché la tête presque aussitôt en signe d'assentiment.

— Il faudrait réunir une armée immense, murmura Morvryn.

— Plus encore, mon ami... Il faudrait vider vos bois et nos plaines de tout ce qui peut tenir un arc ou une lance... Et il faudrait obtenir – pour le moins – la neutralité du roi Baldwin et de ses vassaux.

Cette fois, le roi d'Eliande ne put masquer sa réaction. Les elfes d'Eliande – sans parler des elfes verts – avaient depuis des temps immémoriaux plus souvent livré bataille contre les nains que contre tous les monstres de l'Infer Yên. Le vieux Baldwin était tout à la fois le souverain des nains sous la Montagne Rouge et le suzerain des autres royaumes, ceux de la Montagne Noire et ceux des collines. Autant demander à un loup de vous laisser traverser paisiblement sa tanière.

— Je sais tout ce qui vous a séparés dans le passé, reprit Ker sans lui laisser le temps de formuler ses objections. Mais le seul moyen d'entrer dans les Terres Noires est la coulée d'Agor Dôl, et elle est protégée par une forteresse naine.

— À moins de passer par les marais, objecta Morvryn.

— Un groupe d'éclaireurs pourrait franchir les marais... surtout s'il s'agit d'elfes. Vous pourriez même les faire traverser par un groupe de combat, pour créer une diversion. Mais y engager une armée serait une pure folie.

C'était une évidence. Les elfes gris habitant les marécages n'étaient pas le seul danger de Gwragedd Annwh, ainsi qu'ils nommaient ce pays de sables mouvants, de fondrières et de pestilences, peuplé de toutes sortes de bêtes effrayantes qui ne sortaient que la nuit.

Morvryn réalisa que son interlocuteur attendait sa réponse et, sur le moment, il ne put que se forcer à un sourire poli. Tout cela allait trop vite.

— Mon seigneur, j'ai entendu vos paroles, mais il ne m'appartient pas de décider en mon nom propre de l'avenir de mon peuple, et encore moins de celui des autres clans. J'étais... (Il hésita, tourna de nouveau les yeux vers Llandon, puis reprit :) J'étais venu demander votre aide pour une question plus... personnelle.

— Tout ce que vous voudrez, mon ami.

— La reine n'a pas été la seule perte qui m'ait affligé.

Ma fille, la princesse Lliane, a également disparu, le jour de la bataille, dans la trouée de Calen.

— J'ignorais que la princesse Lliane était morte...

— Elle ne l'est pas. Je le saurais... Du moins je le crois. J'espérais que l'un de vos barons, dans le Nord, aurait entendu quelque histoire, à son sujet. Peut-être est-elle prisonnière, ou blessée...

— Si elle est en vie, je le saurai, sous peu.

— Je vous en remercie.

— D'ici là, vous êtes mon hôte, ainsi que maître Llandon.

Morvryn sourit d'un air las, puis il se leva.

— Mon seigneur, nous ne sommes pas plus faits pour vivre entre des murs que vous pour dormir dans la forêt. Permettez que nous quittions la ville. Nous serons de retour à la prochaine lune.

Ker se leva à son tour et serra longuement la main de l'elfe, avec une gravité particulière qui troubla ce dernier.

— J'espère avoir de bonnes nouvelles... La prochaine lune, hein ? Ça fait quoi, une semaine ? Peut-être aurez-vous eu le temps de réfléchir à notre conversation, ou même d'en parler à vos chefs de clan.

— Ce sera fait.

Llondon s'inclina, salua le groupe des dignitaires et les deux elfes quittèrent la salle, de leur pas rapide et silencieux. Ker attendit encore un long moment, puis il se tourna vers ses conseillers.

— Eh bien, qu'en pensez-vous, vous autres ? lança-t-il en se rasseyant.

— Majesté, je persiste à dire que c'est une hérésie ! s'exclama le chapelain d'une voix forte, vibrante d'indignation, en se hissant au côté du roi.

— Je sais ce que vous pensez, père Bedwin.

— Il ne s'agit pas de ce que je pense, sire, mais du jugement de Dieu !

— Ah, oui, Dieu... Dieu nous a-t-il donné la victoire, mon père ? Dieu a-t-il empêché que ces monstres tuent des hommes, des femmes et des enfants ? Eux, au moins (et le roi désigna la porte par laquelle les elfes étaient sortis), eux ils ont vaincu. Avec ou sans Dieu.

Bedwin se signa, ferma les yeux et joignit les mains comme pour une courte prière, ce qui ne fit qu'agacer un peu plus le roi Ker.

— Vous ne mesurez pas ce que vous dites, Majesté, reprit le chapelain. Il ne peut y avoir qu'un seul peuple élu, un seul à marcher dans la lumière de Dieu. Les autres, tous les autres, sont des créatures de Ténèbres. Une seule terre, un seul Dieu, un seul roi !

— Un seul roi, qui ne mesure pas ce qu'il dit...

— Père, je vous en prie, intervint Pellehun en grimpant à son tour sur l'estrade royale. Tout ce que le père Bedwin a voulu dire, c'est que nous n'avons pas forcément besoin des elfes ou des nains pour vaincre les monstres. Il est vrai que la bataille de la forêt a affaibli leurs armées, et que ce fut même sans doute une grande victoire pour les elfes. Mais de l'aveu de Morvryn lui-même, ils ont eux aussi subi des pertes considérables... Et d'ailleurs que vaudraient-ils, hors de leurs bois ? N'est-ce pas le moment de prendre notre destin en main, père ? Si nous vainquons seuls, personne ne pourra se dresser contre nous !

— Eh bien que n'avez-vous vaincu, alors ! Je vous trouve bien hardi de parler ainsi, mon fils, alors que votre seule gloire est d'avoir perdu deux conrois de chevaliers et un bourg fortifié !

Pellehun blêmit sous l'insulte et Ker regretta aussitôt ses paroles.

— Pardonnez-moi. Ce n'était pas de votre faute... Vous ne pouviez rien faire, avec si peu d'hommes. Mais c'est justement de cela qu'il s'agit : des multitudes. Des orcs, des loups, des gobelins et Dieu sait quelles autres abominations tout droit sortis des enfers, par dizaines de milliers, si nombreux qu'ils n'ont pas craint d'attaquer au même moment les elfes et les hommes, sur deux fronts éloignés ! Qui sait même s'ils ne se sont pas mesurés aux nains de la Montagne Rouge, tant qu'ils y étaient !

La voix tonnante de Ker résonna longuement entre les murs de la salle d'apparat, puis le silence s'installa, si lourd que chacun d'eux pouvait percevoir le crépitement d'une averse contre les murs du château. Ker fourragea un moment dans sa barbe, puis avisa la haute silhouette de son sénéchal et maire du Palais. Parmi tous les membres de son conseil, c'était l'un des seuls pour lesquels il avait de l'estime.

— Seigneur Burcan !

— Votre Majesté ?

— Faites envoyer des messages un peu partout vers les baronnies et activez un peu vos espions, dans les tavernes et les bordaux. Essayez de savoir si quelqu'un a entendu parler de cette, princesse Llïane...

— Si vous me permettez d'offrir une récompense, je peux essayer de questionner les gnomes, à

Ha-Bag ou Bag-Mor, suggéra Burcan. Autant que leur commerce avec les Terres Noires nous serve à quelque chose !

— Oui, grommela le roi. On peut toujours essayer.

— Je peux m'en charger, si vous le souhaitez, père, intervint Pellehun.

Ker jeta sur le prince un regard étonné, mais ne voulut pas le blesser de nouveau par quelque remarque.

— Faites donc, mon fils. Et souvenez-vous de ce qu'a dit le seigneur Morvryn : si toutefois vous apprenez quelque chose, il nous faut ces informations avant la prochaine lune, pour son retour... Bien. Je vous remercie, tous. Vous pouvez aller...

Les conseillers s'inclinèrent et sortirent en silence. Seul le sénéchal Burcan, auquel le roi avait adressé un signe discret, resta un moment en arrière.

— Essaie de savoir pourquoi Pellehun a voulu se charger des gnomes, lui murmura-t-il à l'oreille. Ce n'est sans doute rien d'autre que le désir de se faire valoir, alors fais en sorte qu'il ne se doute de rien...

Au-dehors, une autre conversation se tint à l'abri des oreilles indiscretes. Le père Bedwin avait retenu Pellehun par la manche et lui avait fait signe de le suivre jusque dans la chapelle.

— Je vous remercie d'être intervenu en ma faveur, commença le chapelain.

— Ce n'est rien.

— Non, ne croyez pas ça... Vous vous souvenez de la conversation que nous avons eue, il y a quelques semaines, dans la lice ?... Vous l'avez compris et vous l'avez parfaitement exprimé, tout à l'heure : nous vivons une occasion unique de réaliser l'œuvre de Dieu sur cette terre. En faisant appel aux elfes, Sa Majesté le roi compromet gravement cette opportunité. Ce ne sont pas seulement les monstres qui doivent disparaître, mais tous ces peuples impies et imparfaits !

— Une seule terre, un seul Dieu, un seul roi... Oui, j'ai entendu.

— Un seul roi, oui... Mais un roi qui comprenne les desseins du Très-Haut, sinon, à quoi bon ?

Le prince s'écarta et dévisagea le père Bedwin avec une stupeur non feinte.

— Je crains de mal saisir ce que vous venez de dire.

— C'est de ma faute, murmura le chapelain. Je n'ai pas assez d'intelligence ou de conviction pour vous parler de ces choses, mon fils. Et je n'en ai certainement pas le pouvoir... Accepteriez-vous de rencontrer monseigneur l'évêque ?

Leurs visages n'étaient plus que des masques. La cendre et la suie qui les recouvraient en permanence et dont ils avaient le goût jusque dans la bouche avaient effacé la couleur de leur peau. La fatigue et les privations avaient creusé leurs traits. Les pluies mauvaises, les coups de fouet et les meurtrissures des combats avaient laissé leurs empreintes affreuses sur chaque pouce de leur corps. Ils ne parlaient plus. Leurs yeux étaient devenus fixes. Ils ne se déplaçaient qu'en courant. Le fort était devenu maigre, le faible était devenu dur. Ceux qui n'avaient pas tenu étaient morts, dévorés par les loups qui rôdaient sans cesse autour du camp des recrues. Quelques semaines avaient suffi pour qu'ils ne soient plus des elfes, des orcs, des gobelins ou des hommes, mais des Omkünz, les « rapides des ténèbres », ainsi que le commandeur avait choisi de les nommer.

Sans escorte et sans autre arme que ses poings formidables, Khûk avançait seul parmi ses guerriers. La plupart dormaient, abrutis de fatigue au terme de l'une de ces journées d'entraînement exténuantes que leur imposaient les sergents d'armes. Ce ne serait pas le nombre et la frénésie

meurtrière qui serviraient d'unique tactique militaire à cette troupe, mais une maîtrise inégalée des armes, une discipline absolue et un esprit de corps remplaçant toute pensée individuelle. Chacun d'eux, dans quelques semaines, devrait être capable de manier la longue lance des hommes, la dague et l'arc des elfes, les masses et les haches des monstres. Chacun d'eux devrait être capable de se jeter dans un fleuve de lave, s'il en donnait l'ordre, de courir durant des jours et des nuits, de tuer ou d'être tué par tout ce qui se dresserait devant eux.

Ce ne serait peut-être pas la troupe la plus redoutable de l'armée de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, mais c'était – pour l'instant – la seule qui mélangeait ainsi des représentants de toutes les antiques tribus de la Déesse Dana, à l'exclusion des nains, pour lesquels les orcs des Terres Noires avaient une aversion que ces derniers leur rendaient bien. Et si les Omkünz prouvaient leur valeur au combat, lui, Khûk, aurait démontré que la vision du Maître était fondée et que l'avenir leur appartiendrait.

De tout temps, il y avait eu des hommes, brigands, assassins ou pirates, pour se mettre au service de l'Innommable, par goût de l'or, du pouvoir ou parce qu'ils avaient été rejetés par leurs semblables. Il en était de même pour les elfes – auxquels leurs congénères donnaient le plus souvent le nom de Mornedhel, les « elfes noirs ». Des clans entiers, dans leur haine des nains, avaient autrefois basculé dans les ténèbres. Mais les uns et les autres avaient jusqu'alors toujours combattu comme des mercenaires, à l'écart du reste des guerriers des Terres Gastes.

Cette fois, c'était différent.

Il ne s'agissait plus seulement de combattre, mais de vaincre. Plus seulement de vaincre, mais de dominer. Pour régner durablement sur le monde nouveau qui s'annonçait, il faudrait rallier chacune des races peuplant la terre, puis les fondre en une seule, pour la plus grande gloire de Lug. Un seul peuple, pour une seule terre...

Le temps était loin où les Tribus de la Déesse s'étaient partagé le monde. Les nains avaient oublié les dieux et ne croyaient qu'en l'or. Les hommes avaient osé se forger une nouvelle religion, réunissant en une divinité unique les pouvoirs de tous. Les elfes laissaient à leurs druides le savoir ancien et ne se souciaient plus que des lois de la nature. Bien d'autres peuples erraient sans conscience à la surface de la terre et tous, avec le temps, avaient fini par se croire maîtres de leur destin. Le moment était venu où seuls les monstres étaient restés fidèles aux cultes ancestraux. Au cœur des Terres Noires, dans les palais souterrains de Celui-qui-ne-peut-être-nommé, les chamans lisaient dans le feu et le sang la colère de Lug. Cette terre qu'il avait offerte aux tribus, le roi des Dieux en exigeait à présent la restitution. Puisque l'équilibre ancien était rompu, que les peuples infidèles disparaissent ou se fondent en une seule nation, celle de Lug ! Que le monde revienne à ses maîtres et que tous ploient devant leur fureur !

Le commandeur s'arrêta, au bout de l'allée, à quelques pas des palissades entourant le camp des recrues, devant un poste de garde où des orcs affolés s'empressaient de s'aligner pour lui rendre les honneurs. Il fit demi-tour sans même leur accorder un regard. Ces gardes, cette palissade de rondins lui semblaient soudainement insultant pour ses troupes, même s'il en avait lui-même ordonné l'installation. Les recrues étaient devenues des Omkünz, et ses guerriers devaient être honorés et non parqués comme des bestiaux.

Son attention se porta sur un groupe tassé sous une large tente conique faite de peaux cousues. Il y avait là un homme d'une taille imposante et deux elfes, tous trois semblables dans leurs armures de

cuir et de fer d'un même gris sombre, les mains serrées sur la garde de leurs armes comme s'ils s'apprêtaient à se ruer au combat, arborant la même expression hagarde. L'un d'eux sursauta en découvrant le commandeur, et se releva d'un bond.

— Toi ! Quel est ton nom ?

L'elfe ouvrit la bouche pour répondre, puis fronça les sourcils d'un air égaré et secoua la tête comme pour chasser une mauvaise pensée.

— Je suis un Omkünz, Maître !

Khûk acquiesça avec un sourire, puis repartit du même pas tranquille. Il y avait encore beaucoup à faire, sans doute, mais l'essentiel était déjà acquis. Demain, il ferait démanteler les palissades et renverrait les gardes...

L'elfe le regarda s'éloigner, puis baissa les yeux vers ses mains, agitées de spasmes irrépressibles. Lentement, il revint s'asseoir auprès de ses camarades.

— Mon nom... Mon nom est Hamlin, murmura-t-il. Hamlin des Carantaur, ménestrel du seigneur Ediriel.

À côté de lui, Ogier Lebœuf poussa un grognement d'assentiment, et Till lui enserra l'épaule jusqu'à ce que ses tremblements s'apaisent.

## 8.

# LA MAISON DE TSANDAKA

Au soir, Lliane fut enfin seule.

Durant des jours, elle avait vécu, dans la maison de Tsandaka, un insondable dédale d'alcôves, de couloirs étroits et d'antichambres, qui s'ouvraient soudain sur de grandes salles dallées de pierre, tendues de rideaux d'un rouge sombre découvrant des bas-reliefs ou des statues luxurieuses, célébrant une féminité opulente, obscène et triomphante. La demeure n'avait rien de l'habituelle architecture des Terres Noires, toute de dénuement et de gigantisme. La plupart des pièces étaient meublées de prises de guerre, parmi lesquelles on reconnaissait aisément les lourds ornements nains, les tissages elfiques et toutes sortes de tables, de bahuts et de lits sculptés par les hommes du lac. Chacune était différente, mais elles finissaient par se confondre, par l'odeur et l'éclairage. Des plus grandes salles jusqu'aux moindres recoins, tout baignait en permanence dans la même pénombre mordorée de centaines, peut-être de milliers de petites lampes à huile parfumées, posées dans des niches à même les parois. On se serait cru au cœur d'un temple ou au plus profond d'une grotte, ce qui était vrai dans les deux cas.

La maison de Tsandaka, loin sous la surface des Terres Noires, célébrait à sa façon un culte. Elle n'était pas la seule, mais sans doute l'une des plus fameuses et des plus chères, capable de satisfaire tous les désirs – tant qu'on y mettait le prix – et d'ensorceler l'âme et le corps des plus puissants guerriers, qu'ils fussent mâles ou femelles et quels que soient leurs goûts. Il y avait là des elfes pâles, des femmes blondes et rondes, des orques rabougries, des gobelines sauvages et musculeuses, des gnomesses et même des naines. Chacune des filles de Tsandaka – et elles devaient être des centaines – ne s'y déplaçait qu'à pas mesurés, pieds nus, sans bruit, en veillant à ne jamais franchir la limite des dalles rouges, l'espace réservé de leurs quartiers. Les dalles blanches, au-delà, formaient un périmètre accessible aux serviteurs, une nuée d'orques femelles ou de gnomesses – leur ressemblance était parfois confondante – chargées des vins, de la nourriture et de l'entretien de la maisonnée. Pour chacune des pensionnaires de Tsandaka, être prise sur le sol blanc entraînait le fouet. Plus loin venaient les dalles noires, que seuls les gardes pouvaient arpenter. Malheur à la fille qui s'aventurerait jusque-là.

« Rester dans les limites » : c'était la première règle de Tsandaka.

Dès son arrivée, Lliane avait été lavée de l'huile rouge qui recouvrait son corps nu puis, conformément aux ordres de la maîtresse – ainsi que la gobeline exigeait qu'on la nomme –, on l'avait conduite aux cuisines et assise à une table, seule, où on lui avait servi à manger une quantité formidable de mets qui, pour la plupart, lui étaient inconnus et dont les saveurs finirent par vaincre ses réticences. Les servantes en robes de laine ne lui accordaient pas un regard, sans cesse affairées à cuisiner, rôtir, mettre des fûts en perce, dans une agitation fébrile qui ne s'interrompait jamais, jour et nuit. De temps à autre, on posait devant elle un nouveau plat, avec un geste bref pour lui faire signe de manger, ce qu'elle fit tout au long du premier jour, tant elle était affamée. La maîtresse avait ordonné qu'on la nourrisse, alors elle était nourrie.

« La bouche ne parle que pour être obéie » : c'était la deuxième règle de Tsandaka.

Lliane n'avait aucune idée du temps qu'elle avait passé là, dormant par terre, mangeant parfois, observant autour d'elle ce ballet insensé. Nul ne la rabrouait quand elle quittait sa table, mais un garde à la porte unique des cuisines abaissait sa lance vers elle dès qu'elle s'en approchait. À force d'ennui, elle s'intéressa aux cuisinières et l'une d'elles, une orque affreuse à la peau craquelée comme un vieux cuir, la laissa prendre un couteau et couper des légumes dont elle ignorait jusqu'au nom, le tout sans un mot, sans un sourire, sans même un regard lorsqu'elle en eut assez et qu'elle revint à sa table. C'était comme si elle n'existait pas, comme si elle n'était qu'un spectre invisible. Et cela dura jusqu'à ce qu'on vienne soudainement la chercher pour l'emmener dans une chambre plus calme, emplies d'étoffes, de coffres à bijoux et de fourrures. Deux orques – ou peut-être étaient-ce des gnomesses – l'aspergèrent d'une essence poisseuse, dont l'odeur entêtante faisait tourner la tête. Puis elles la coiffèrent et entreprirent de la vêtir, si l'on peut dire, de voiles transparents, de chaînes d'or et de pagnes que Lliane, sans un mot, arrachait de ses épaules ou ses hanches dès qu'elles avaient fini. Les servantes insistèrent jusqu'à ce qu'un tas d'étoffes froissées tapisse le sol, criant contre l'elfe de leur voix de crécelle, mais sans oser porter la main sur elle. En fin de compte, l'une d'elles sortit en secouant la tête d'un air las. Tandis que l'autre ramassait en silence les vêtements jetés à terre, Lliane fouilla un coffre où elle trouva une robe blanche sans manches et assez largement fendue sur les cuisses, mais infiniment plus seyante que ce dont on l'avait affublée jusqu'alors. Quelques instants après qu'elle s'en fut recouverte, la porte s'ouvrit de nouveau. Lliane baissa les yeux, s'attendant à voir entrer l'une des servantes gnomes, mais ce fut Tsandaka. Malgré elle, l'elfe eut un mouvement de recul, qui fit sourire la gobeline.

— Il semble que tu te sois habillée, en fin de compte... Navrant. Tu ne ressembles à rien.

— Je ressemble à ce que je suis, cracha Lliane. Pas à ce que vous voulez que je sois !

Alors que ses mots résonnaient encore dans la chambre aux étoffes, les servantes s'étaient jetées à terre. Lliane les regarda un instant sans comprendre, puis elle poussa un cri de douleur. La maîtresse venait de la saisir par les cheveux et la soulevait, lentement, jusqu'à ce que les pieds de sa victime battent dans le vide.

— J'ai déjà eu des elfes ici, murmura la gobeline en la regardant se débattre. J'en ai encore quelques-unes... Vous êtes toutes semblables. Trop fières pour devenir des courtisanes. Incapables d'obéir ou d'ouvrir les cuisses à qui me paie... La mort plutôt qu'un tel déshonneur, n'est-ce pas ? Mais il n'y a pas que la mort, petite elfe. Il y a la douleur... Et certains de mes clients fidèles se plaisent à l'infliger. Tu vois ? Quoi que tu fasses, tu me serviras...

Du sang commençait à couler sur le front et les joues de Lliane. Chacun de ses mouvements lui arrachait des cheveux et de la chair. Tsandaka l'attira contre elle, lécha lentement le sang et la reposa, juste assez pour que l'elfe touche le sol du bout des pieds.

— Ne t'avise plus jamais de me répondre, murmura-t-elle de sa voix grave.

Puis elle ouvrit sa main et Lliane s'effondra à terre.

« On ne parle qu'à voix basse, et seulement quand la maîtresse vous adresse la parole » : c'était la troisième règle de Tsandaka.

— Remettez-la en état et conduisez-la dans sa chambre ! Je dirai à son client de revenir demain. Et toi, tu l'accueilleras comme il se doit, tu as compris ?

— Oui...

— La vie est simple ici, petite elfe. Il suffit d'obéir... Tu es jeune, ta vie peut durer longtemps. Elle peut être confortable, si tu t'y prends bien. Ou elle peut s'achever horriblement... Celles qui ne

me servent à rien sont vendues à la troupe, pour leur servir de femelles. Je n'en ai jamais vu survivre au-delà de soixante « clients » d'affilée...

Tsandaka la dévisagea encore un moment, puis tourna les talons.

— Tu es décidément trop maigre, lança la maîtresse en sortant. Je me demande ce qu'il te trouve !

Lliane luttait contre un éblouissement qui lui mettait le cœur au bord des lèvres. Saisie sous les bras, elle fut soulevée de terre, traînée jusqu'à une banquette où l'une des servantes lui tamponna le crâne avec un onguent qui la fit grimacer. Elle se laissa faire lorsque les deux créatures la dévêtirent – du sang avait maculé sa robe blanche – et l'enveloppèrent dans une simple cape de laine avant de l'emmener.

Au soir, couchée sur un lit large d'au moins six coudées, Lliane était de nouveau seule.

Quand elle s'éveilla, l'onguent des servantes avait fait son effet. Elle ne saignait plus. La douleur s'était atténuée. Tout son corps, en fait, était comme engourdi et son âme indifférente. L'elfe se redressa sur son lit et fit des yeux le tour de son nouveau domaine. La pièce était nue, sans aucun ornement, mais au moins ce n'était plus une prison. Il n'y avait pas de fenêtre – si loin sous terre, à quoi aurait-elle servi ? –, seulement une porte, qui n'était pas fermée. Lliane contempla longuement le morceau de couloir qu'elle apercevait par l'entrebâillement, sans avoir la force ni l'envie de se lever pour voir ce qu'il y avait au-delà. Malgré la moiteur de l'air, elle avait serré contre elle sa cape de laine et restait assise, prostrée et les yeux dans le vide, avec tout juste assez de conscience pour comprendre que si cette porte était ouverte, c'est que bien d'autres étaient closes.

Elle était libre, au cœur d'une prison elle-même située au milieu d'une terre hostile. Alors que cette porte soit ouverte ou fermée...

Au cours de la journée, une servante orque lui apporta à manger et à boire. Une autre, quelques heures plus tard, vint éclairer sa chambre d'une lampe à huile, qu'elle installa dans une niche au-dessus de la couche. Au lieu de partir sans un mot, comme les précédentes, elle se posta devant Lliane et la dévisagea avec une attention particulière tout en jacassant d'une voix éraillée dans une langue incompréhensible. Du bout de ses mains rugueuses, la servante commença à rectifier quelques-unes des longues mèches noires de l'elfe, puis elle jeta en vrac sur le lit le contenu des bourses qu'elle portait à sa ceinture, choisit dans ce fouillis un pot de terre et une sorte de stylet et entreprit de lui peindre les lèvres et lui farder les joues, jusqu'à ce que Lliane l'écarte d'un geste agacé. L'orque lança une série d'imprécations criardes, mais elle n'insista pas. Quelques instants seulement après son départ, une silhouette se découpa dans l'encadrement de la porte, hésitant à en franchir le seuil.

Malgré elle, Lliane sentit son cœur s'accélérer. Elle n'eut pas besoin de lever les yeux vers le nouveau venu pour savoir qui il était. Son client, comme disait Tsandaka.

— J'avais dit que je reviendrais...

Par un élan étranger à sa raison, Lliane se leva soudainement et vint se jeter dans les bras de Maheolas. Depuis des jours, cet être qu'elle avait détesté était devenu son seul espoir, le seul visage connu – sinon ami – dans cet univers de noirceur, si loin de l'air libre des forêts. Cela ne dura qu'un instant, le temps qu'elle réalise qu'elle était nue contre lui, uniquement couverte de sa cape, qu'il avait plongé son visage dans ses cheveux et la serrait contre lui avec une passion d'homme.

D'une bourrade, elle le rejeta en arrière, si violemment que le dos du novice heurta le mur et qu'il faillit tomber. Son visage, en cet instant, passa de la stupeur à l'affliction, puis devint grimaçant de colère et de frustration.

— Tu ne peux pas te refuser ! cria-t-il.

— C'est vrai. Si tu veux user de moi, je ne m'y opposerai pas. Mais ce n'est pas pour ça que tu es venu.

Maheolas était resté contre le mur, haletant, le regard mauvais. Ses cheveux avaient poussé depuis le temps de sa captivité dans la hutte de Gwydion. Il avait maigri, ses traits s'étaient tirés. Avec sa longue robe noire, son regard sombre et sa pâleur, il avait quelque chose d'un elfe, et l'ébauche d'un charme morose. Puis ses épaules tombèrent et sa colère s'effaça. La peur, qui l'étreignait depuis si longtemps, reprenait le dessus. La peur d'un adolescent trop vite grandi et rejeté par tous. La peur de ne pas comprendre pourquoi il avait été épargné, ni pourquoi Celui-qui-ne-peut-être-nommé le traitait comme un fils. La peur, même, de ne pas être digne d'un tel honneur... En le voyant ainsi, Lliane eut honte de s'être emportée.

— Ferme cette porte et viens t'asseoir près de moi, dit-elle en dissimulant son corps sous les pans de sa longue cape. Nous avons beaucoup à nous dire...

Maheolas hésita un instant, puis agit comme elle l'avait demandé. Quand il fut auprès d'elle, le novice resta un long moment interdit, les yeux dans le vague, puis il enfouit son visage entre ses mains, et ses épaules s'agitèrent comme s'il était secoué par un rire, dont Lliane entendait les hoquets étouffés. Puis elle comprit que ce n'était pas cela. Maheolas pleurait, ce qui la paralysa de gêne et d'incompréhension.

Les elfes ne pleurent pas.

— Tu disais que tu voulais mon aide, dit-elle doucement. C'est bien ça ?

Le jeune homme ne répondit pas. Il lui fallut encore un long moment pour se ressaisir et qu'il soit en mesure de parler.

— Regarde-moi... Comment veux-tu que je t'aide ? Je suis prisonnière ici, alors que tu sembles pouvoir aller et venir à ta guise. Et pourquoi n'es-tu pas prisonnier ? C'est parce que tu es moine, c'est ça ?

Maheolas secoua la tête, sans répondre. Comment expliquer ce que lui-même ne comprenait pas ? Depuis des semaines, il vivait comme un imposteur, avec l'angoisse constante d'être démasqué, quand le Maître réaliserait qu'il n'était pas ce « Fils de l'Homme » de leurs prophéties maudites. Comment lui expliquer, surtout, qu'il y avait aussi des jours où il se plaisait à y croire, des jours où il sentait bouillonner en lui un être nouveau, débarrassé de la mièvrerie de sa vie passée...

— Si je fais de toi ma concubine, tu seras aussi libre que moi, murmura-t-il enfin. Il suffit que je te rachète à Tsandaka.

— Parce que tu es riche, maintenant !

— Ils me donnent tout ce que je veux, dit-il en se tournant enfin vers elle. Des gardes, des femmes, de l'or... Toi, si je veux.

L'esprit de Lliane fourmillait de répliques cinglantes, mais le temps n'était plus à de telles bravades. D'un geste, elle écarta la cape dont elle s'était couverte.

— Bien sûr, que tu le veux, murmura-t-elle en posant sa main sur sa joue. Mais ce que tu veux par-dessus tout, c'est que j'aie envie de toi.

L'adolescent la regardait éperdument, la gorge nouée par l'imminence d'un instant auquel il n'avait cessé de rêver. Comme il n'osait faire un geste, Lliane prit doucement sa main et la guida sur ses seins, son ventre, le renflement de son sexe lisse.

— Sors-moi d'ici et je serai à toi.

Elle écarta sa main et se pencha pour lui donner un baiser sur les lèvres, puis se leva, lui fit face et,

lentement, referma les pans de sa cape.

— Tu m'appartiens déjà, dit-il. Je veux dire que Tsandaka t'a offerte à moi... Je n'ai même pas eu besoin de le lui demander.

— Pourquoi ? fit-elle simplement. Pourquoi te donnent-ils tout ce que tu veux alors que tous les autres sont tués, enrôlés dans leurs armées ou réduits en esclavage ?

— Oh, je le suis, moi aussi, d'une autre façon... Enrôlé ou esclave.

— Tu n'en as pas l'air.

— Non, sans doute... Mais tous ici le sont, d'une façon ou d'une autre. Un peuple soumis à ses maîtres. Des maîtres soumis à leur dieu... Je ne sais pas pourquoi ils me traitent ainsi. Pas vraiment... Tout ce que je sais, c'est que les batailles qui ont eu lieu n'étaient que des escarmouches au regard de ce qui se prépare. Ce n'est pas que d'une simple guerre qu'il s'agit, cette fois. Ils veulent tout savoir de notre religion. J'ai dû leur expliquer les Livres saints, le Christ, Dieu... Et à ce qu'il m'a semblé, leur religion est presque identique à la nôtre, mais... inversée. Le mal à la place du bien. Les ténèbres en lieu de lumière... Mais au bout du compte...

— Au bout du compte, il n'y a qu'un Dieu.

— Et qu'un seul peuple élu. C'est pour cela qu'ils enrôlent des elfes et des hommes. Ils veulent que nous ne formions plus qu'un peuple, uni par une même foi. Et... Et je crois qu'ils comptent sur moi pour convaincre les miens.

Ils se regardèrent en silence, dépassés par ce qu'ils venaient de dire, avec le sentiment vertigineux d'un monde basculant dans les ténèbres.

— Il faut que je me sauve, sinon ce sera horrible, reprit Maheolas à voix basse. Mais tout seul, je n'y arriverai jamais. Je ne saurais même pas où aller...

— Ni moi.

— Mais je sais où sont tes amis...

— Que dis-tu ?

— Ceux qui étaient avec toi, dans l'arène. Ceux qui ont remporté leurs combats. Ils sont devenus des Omkünz, et leur camp est là...

Le novice fit un geste du doigt vers le plafond.

— Juste au-dessus de nos têtes, à la surface.

— Tu pourrais les faire évader ?

— Non... Mais toi, tu pourrais.

Le ciel s'était dégagé. Un pâle soleil faisait étinceler les branches gorgées de pluie, les oiseaux chantaient, une brise légère roulait les hautes herbes comme des vagues sur l'océan. C'était un moment de paix infinie, que rien ne semblait pouvoir troubler. Morvryn était assis au bord d'un ruisseau, presque invisible à l'ombre d'un saule, dans sa tunique de moire aux couleurs changeantes. Ni la boue de la berge, ni ses vêtements trempés ne le gênaient. La belle saison revenait. La boue deviendrait terre, ses habits sècheraient. L'arrivée des beaux jours était d'ordinaire un moment de joie, où nul ne pouvait rester seul. Aux nuits de Beltane, alors que le soleil venait ensemençer la terre, chacun s'offrait librement, dans la douce pénombre de la Mère-Lune. C'était au cours de l'une de ces nuits qu'il s'était pour la première fois couché auprès d'Arianwen. Elle avait refusé tout autre que lui, ce qui était inconvenant à moins d'être promise. Au matin, c'était fait. Ils étaient l'un à l'autre, jusqu'à ce que la mort les sépare...

Morvryn chassa ces pensées trop pesantes et s’efforça de sourire au soleil levant. Tout autour de lui, il sentait l’herbe, les buissons, les arbres et les arbustes frémir d’aise sous ses rayons tant attendus, et durant un long moment, les yeux fermés, il tenta de maîtriser sa respiration et de se mettre en harmonie avec la nature. En vain : ce premier soleil signifiait hélas bien autre chose, cette année. La fin de la trêve d’hiver, pendant laquelle les armées des hommes et celles des monstres, trop pesantes et nombreuses pour pouvoir se nourrir sur le terrain, parfois même pour se déplacer, prenaient leurs quartiers. Dès que la terre aurait suffisamment séché pour permettre le passage de leurs chariots et de leurs machines de guerre, tout recommencerait... Il ne restait que peu de temps. Quelques semaines, au plus.

Derrière lui, il entendit le craquement d’une brindille puis, comme il ne se retournait pas, un tousotement discret.

— Je suis prêt, dit Llandon.

Morvryn sourit, se leva lourdement, fit face à son compagnon et lui saisit les épaules avec affection.

— Ne fais pas cette tête-là. Depuis que nous sommes ici, tu ne rêves que de retourner à Cill Dara.

— Je rentre seul.

— Tu rentres parce que je te l’ordonne... Tu parleras en mon nom au Conseil. Tu leur diras ce que tu as vu et ce que le roi Ker propose. La décision finale appartiendra à la régente Maerhannas, mais dis-leur que le temps presse. Et... dis-leur aussi qu’en mon nom propre, j’ai accepté l’alliance des hommes et que je mènerai tous ceux qui voudront me suivre.

— Je le ferai, répondit Llandon avec un hochement de tête plein de conviction. Et je reviendrai avec eux.

— Ça, je n’en doute pas, mon ami...

Les deux elfes se sourirent une dernière fois, puis s’étreignirent. Llandon tourna les talons et partit en courant, droit vers le couchant, vers la forêt, et son compagnon le suivit des yeux jusqu’à ce qu’il ait disparu.

Les heures étaient longues dans ce trou pestilentiel, loin de la lumière du soleil et dans une solitude presque continuelle, quand chaque respiration était un coup de poignard et que l’air moite, chargé de tous les remugles de la ville basse, ne faisait que soulever le cœur. Étendu à même le sol de terre battue, le visage appuyé contre les marches de l’escalier descendant jusqu’au réduit qui lui servait de chambre, Dragan passait ses journées à épier le moindre signe de vie à l’étage supérieur, dans l’attente du retour de Freïhr, ou même du passage de l’un ou l’autre du couple de gnomes qui les hébergeaient dans ce qu’ils avaient le front de nommer une auberge, pour lui apporter ce qu’ils osaient nommer un repas.

Une semaine, peut-être une neuvaine s’était écoulée sans qu’il en ait réellement conscience, dans un clair-obscur poussiéreux qui ne permettait pas de distinguer la nuit du jour, entre périodes de veilles, de délire, d’évanouissement ou de sommeil. Le banneret en avait maintenant la certitude : il allait mourir dans cette fosse, le flanc percé d’une flèche orque coincée sous l’une de ses côtes. Sur le coup, alors qu’il courait dans la nuit à la tête de ses hommes, il ne l’avait presque pas sentie. Guère plus qu’un coup de poing au côté. Il avait entendu Boverit appeler son frère Yon à l’aide, puis le fracas d’un combat et, presque aussitôt, leurs cris d’agonie. Il avait vu l’archer Guy de Roestoc tomber raide comme une planche, juste devant lui, et soudain ses propres jambes avaient fléchi et il avait roulé à

terre.

C'était Freïhr qui l'avait ramassé, jeté en travers de son dos et transporté comme un sac hors des lignes ennemies. Comment ils étaient arrivés jusqu'ici, dans les bas quartiers de Ha-Bag, Dragan n'en savait rien. À la faveur de l'un de ses rares moments de lucidité, il avait pu rédiger un message à l'intention de Loth et le jeune barbare, toujours lui, s'était chargé de l'envoyer. Les quelques deniers de sa maigre bourse avaient payé cet abri infâme et la visite d'un rebouteux gnome qui avait tordu la pointe de flèche dans tous les sens, à le faire défaillir de douleur, avant de décréter qu'on ne pouvait l'ôter à moins de lui arracher les os, ce à quoi il ne survivrait probablement pas, à moins de payer le prix des drogues qui endorment. Freïhr l'avait jeté dehors, et récupéré l'argent.

Depuis, Dragan pourrissait lentement, en s'accrochant à l'espoir que son message serait parvenu jusqu'aux frontières du royaume et qu'il y eut encore là-bas quelqu'un qui puisse lui apporter de l'aide. Il était vain d'essayer d'interroger les gnomes. Manifestement, ces êtres étranges et contrefaits, à la voix rocailleuse et aux manières serviles ignoraient tout de la guerre qui se jouait hors de leur allyan, ou feignaient de l'ignorer, ce qui revenait au même. Freïhr, en traînant dans les rues de la ville basse, n'en avait appris guère plus. Les orcs étaient sortis des Terres Noires, cela était certain. Ici, tous s'en plaignaient – surtout parce que leur présence aux limites de Ha-Bag rendait le commerce presque impossible. Des gnomes, disait-on, avaient même été tués, ce qui était extrêmement fâcheux.

Freïhr se faisait plus rare. Sans doute essayait-il de s'employer dans quelque bouge de la ville basse pour leur gagner de quoi survivre quelques jours de plus. Dragan aurait dû le renvoyer depuis longtemps, il le savait, le délier de son serment et lui permettre de rejoindre les siens dans la montagne, mais il n'en avait pas le courage. Le jeune barbare, par sa simple présence, était sa seule chance de survie. Il ne faisait pas de doute que s'il s'en allait, ses hôtes viendraient l'achever.

Soudain, des éclats de voix et une agitation inhabituelle extirpèrent le banneret de sa torpeur morbide. Il serra les dents et s'arc-bouta sur ses bras pour se redresser, à l'instant même où les marches de bois grinçaient sous le poids d'une demi-douzaine d'hommes chaussés de bottes ferrées – c'est tout ce qu'il pouvait en voir – et qui portaient des lanternes. La lumière l'éblouit, tout d'abord, et il ne put qu'entendre, sans parvenir à les voir.

— C'est lui ?

— Oui. Il n'a pas l'air bien vif... C'est vous qui l'avez mis dans cet état ?

— À quoi bon ? Nous te l'avons trouvé, alors paie ce que tu dois, compagnon. Cinq pièces d'or pour chacun de nous...

— Voilà... Et l'enfant reste avec moi jusqu'à ce que j'aie quitté la ville.

— Ha ! Aymeri est comme l'eau entre les doigts... Mais si ça peut te rassurer, chevalier, il te mènera hors d'ici sain et sauf... Jusqu'à ce qu'il décide de s'en aller.

— Nous serons sur nos gardes, Gael. Ne l'oublie pas...

Dragan leva une main pour s'abriter les yeux et parvint à distinguer la silhouette longiligne d'un elfe couvert d'une cape sombre, et les courbes d'une femme à demi nue, qui jeta sur lui un regard méprisant avant de remonter. La lumière décrut aussitôt et il put enfin distinguer les autres, alors qu'on se penchait sur lui. L'homme portait des vêtements de route, mais c'était un soldat, à n'en pas douter, et son visage ne lui était pas inconnu.

— Je me souviens de toi, dit-il lorsqu'il se pencha suffisamment vers lui pour qu'il puisse l'examiner. Tu es celui que le prince Pellehun avait envoyé chercher de la bière à Bassecombe.

Gorlois eut un rire amusé.

— Ça semble si loin... Mais vous avez raison. Je suis Gorlois, à présent baron de Tintagel. Je faisais partie du conroi du seigneur Gaidon, à Bassecombe. Mais il s'est passé tant de choses, depuis...

— Baron ! On dirait que les choses ont bien tourné pour toi. J'en suis heureux...

— J'ai eu la chance de sauver la vie du prince Pellehun, là-bas, et de ne pas y laisser ma peau. C'est lui qui m'envoie. J'ai ordre de vous ramener à Loth...

— Le prince est en vie ? murmura Dragan en s'efforçant de mieux le distinguer. Mais... comment est-ce possible ?

— Hélas...

Au même instant, une voix puissante les fit tous deux sursauter.

— Qui êtes-vous ?

Gorlois leva les yeux vers le haut de l'escalier et porta aussitôt la main à la garde de son épée, tout comme ses deux sergents. La silhouette colossale de Freïhr occultait presque tout le carré de lumière de la porte.

— Et toi, qui es-tu ? cria Guibert en dégainant.

— Il est avec moi, fit Dragan. C'est le fils de Ketill, chef du village de Seuil-des-Roches. C'est grâce à lui si j'ai pu survivre...

— Vraiment ?

Freïhr était descendu jusqu'en bas des marches et se dandinait, la mine mauvaise, comme s'il hésitait encore sur la conduite à tenir. Sa taille était telle qu'il devait courber la tête pour ne pas se cogner au plafond, et il barrait la sortie de sa masse.

— C'est bon, Freïhr, souffla Dragan. Le seigneur Gorlois est venu me chercher. Tu vois, notre message est bien arrivé, finalement...

Le jeune barbare hésita encore un moment, toisa les gardes d'un air rogue, puis s'agenouilla auprès du blessé.

— Alors, c'est fini ? Freïhr peut partir ?

— Oui... Freïhr peut partir. J'espère te revoir un jour, mon ami.

Le colosse hocha la tête, sembla chercher ses mots durant quelques instants, puis posa simplement la main sur le front du banneret et se releva. Sans plus se retourner, il ramassa ses affaires puis grimpa les marches quatre à quatre.

— Un barbare des Marches, murmura Gorlois. Vous devez avoir une longue histoire à raconter, messire... Quel dommage !

Dragan sourit tout d'abord, puis son sang se vida de ses veines lorsqu'il perçut le sous-entendu et qu'il discerna l'expression de son sauveur. Les yeux du baron étaient devenus durs, ses mâchoires étaient serrées.

— Bruyant, Guibert, allez chercher les chevaux !

— Mais, mon seigneur...

— Allez-y, par le sang ! Je reste là pour m'occuper du seigneur Dragan !

De nouveau, l'escalier grinça sous le poids des hommes. Ils avaient emporté leur lanterne, ne laissant pour tout éclairage que la lampe à huile que Gorlois avait posée à terre auprès de lui.

— Tu n'es pas venu me sauver...

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que le prince a survécu. Tu l'as dit : c'était presque impossible...

— À moins de fuir et d'abandonner les nôtres.

— De toute façon, ils seraient morts. À Dieu, mon frère...

D'un geste brusque, Gorlois empoigna le blessé et pesa de tout son poids sur son flanc. Il ne lui fallut que deux ou trois poussées pour que la flèche de l'orc achève son travail.

## LE CHAMPION DE DIEU

Le silence de l'abbaye était si pesant qu'on entendait le crépitement des cierges dans la chapelle désertée. Pellehun s'était assis sur un banc, au premier rang, et regardait le jour décroître à travers les vitraux, l'humeur mauvaise et le corps transi de froid. Il avait laissé son escorte au bourg voisin et continué seul, le visage dissimulé sous le capuchon de son manteau. À peine avait-il galopé une demi-lieue qu'une averse s'était abattue sur la région. Le prince était arrivé trempé jusqu'au mur d'enceinte de l'enclos religieux, où le frère portier, parlant à travers un guichet grillagé, avait exigé qu'il laisse son cheval à un anneau, comme n'importe quel gueux quémendant l'hospice. Pellehun n'avait eu d'autre choix que d'obéir ou de révéler son identité, ce qui aurait été stupide, mais cette humiliation inhabituelle, alliée au mauvais temps et à un désagréable sentiment de culpabilité – voire même d'angoisse à l'idée que son père ait déjà appris sa présence en ces lieux – commençaient à lui user les nerfs. Et comme si le déluge qu'il avait essuyé n'était pas suffisant, la traversée de la cour boueuse du cloître avait achevé de le crotter jusqu'aux genoux.

De l'eau ruisselait de ses longs cheveux bruns, de son menton, de sa cape, de ses manches, de ses bottes, formant sous lui une flaque qui allait s'élargissant sur les dalles étroitement jointées du lieu saint. Belle façon, en vérité, de se présenter à un évêque... Le prince contenait à grand-peine une exaspération croissante. Voilà qu'en plus on le faisait attendre, comme un vulgaire pénitent, dans ces vêtements trempés, au risque d'attraper la mort ! Que n'avait-il fait convoquer l'évêque au palais !

Pellehun se leva brusquement, jeta à bas sa cape dégoulinante et s'avança jusqu'à l'autel, les poings, serrés. Il avait faim, il était gelé et si on le faisait languir encore longtemps, il ne serait jamais de retour au château avant la tombée du jour, ce qui l'obligerait à dormir chez les moines ou dans une auberge crasseuse du village. Mais ce qui l'exaspérait par-dessus tout c'était d'être seul, sans personne sur qui déverser sa colère, alors même qu'il savait qu'il n'avait pas d'autre choix que d'attendre, de même qu'il n'avait eu d'autre choix – dès l'instant où il avait accepté de rencontrer monseigneur Dubricius, primat du royaume – que de se rendre au-devant de lui. Faire venir l'évêque aurait été de la dernière imprudence. Le sénéchal avait des yeux et des oreilles dans les moindres recoins de la ville. La visite d'un personnage de cette envergure, même sous couvert de quelque déguisement, n'aurait pu lui passer inaperçue, et le roi en aurait été informé dans l'heure... D'ailleurs, monseigneur Dubricius, pour ce qu'il en savait, n'était homme à se déguiser, ni à faire quoi que ce soit furtivement.

Fatigué de déambuler de long en large comme un ours dans sa cage, le prince s'accouda contre l'autel, en examina les sculptures d'un œil distrait puis saisit le ciboire placé en son centre, qu'il soupesa avec davantage d'intérêt. De l'or, incrusté de pierreries. Une merveille, valant une fortune... L'or, à mieux y regarder, était partout, depuis les franges du voile recouvrant la table de pierre jusqu'à la peinture des statues de saints. Autant de signes d'une richesse dont il ne soupçonnait pas l'ampleur et que la cour de Ker était loin d'égalier.

Alors qu'il reposait le calice et s'avançait vers une châsse encore plus somptueuse, la porte de la chapelle s'ouvrit en grinçant. Le bruit des pas précipités de Bedwin résonna dans le clair-obscur de la

nef avant que Pellehun parvienne à distinguer ses traits. Le chapelain était emmitoufflé comme à son habitude sous un mantel épais doublé de fourrure, et se tordait les mains avec des sortes de gémissements contrits. Dès qu'il le vit, la rage du jeune prince se libéra.

— Eh bien, maudit moine ! Comment oses-tu me faire attendre ?

— Votre Seigneurie, de grâce, plus bas, souffla Bedwin. Nul ne doit savoir que vous êtes là... Les gens parlent...

— Oui, eh bien moi aussi, j'aimerais parler. C'est pour ça qu'on est là, non ? Alors parle ! Ton évêque daigne enfin me recevoir ?

— Au nom du ciel, mon prince, monseigneur Dubricius n'attend que ça, depuis si longtemps ! Mais il nous faut être prudents, comprenez-vous ? Son Excellence n'a pas pour habitude d'accorder audience dans l'instant à quiconque frappe à la porte de l'abbaye. Les apparences... Il nous faut préserver les apparences !

— Regarde-moi, Bedwin. Ai-je l'apparence de quelqu'un qu'on peut faire patienter indéfiniment ?

— Venez avec moi, Altesse. Nous attendrons dans la salle capitulaire, je pourrai nous faire servir de quoi vous réchauffer.

Pellehun acquiesça d'un hochement de tête agacé et lui fit signe de le précéder.

— Votre manteau ! souffla Bedwin. Si vous alliez tête nue on pourrait vous reconnaître.

D'un geste brutal, le prince l'agrippa par le fermoir du mantel, en fit sauter le loquet et l'arracha des épaules du religieux avant de s'en recouvrir.

— Tu as raison, c'est mieux, dit-il en rabattant le capuchon doublé de petit-gris sur ses cheveux encore humides. Si tu as froid, ma cape est là, par terre...

Bedwin eut un sourire forcé.

— Moi, on peut me reconnaître. Ça n'a pas d'importance...

— Avance.

Les deux hommes n'échangèrent plus une parole jusqu'à ce qu'ils soient assis devant la cheminée de la salle capitulaire et une table garnie d'une profusion d'oublies, de gâteaux au miel et de vin sucré. La chaleur de l'âtre faisait fumer les vêtements du prince, que l'assoupissement gagnait peu à peu.

La nuit était tombée et Pellehun ronflait comme un bienheureux lorsque Bedwin l'éveilla d'un coup de coude.

— Il arrive !

Le prince se redressa avec un grognement, encore embrumé de sommeil, puis se réveilla tout à fait en distinguant la haute silhouette de monseigneur Dubricius. Le prélat, vêtu de la soutane violette, du rochet et du camail propres à sa fonction, émergea lentement de l'obscurité, aussi silencieusement qu'une apparition. C'était un homme mûr, aux cheveux déjà blancs et au visage creusé, mais il se tenait droit et son regard était perçant, dénué de la fausse humilité propre à tous les religieux qu'il avait été donné à Pellehun de rencontrer jusqu'alors. La force physique en moins, l'évêque lui fit penser à son père. Il les imagina sans peine dressés l'un devant l'autre, drapés dans leurs orgueils divergents. Rien d'étonnant que ces deux êtres aient renoncé à s'entendre avec lui... D'un geste lent, Dubricius lui tendit son anneau pastoral à baiser, et Pellehun, sans une hésitation, mit un genou en terre pour s'exécuter. Le regard satisfait qu'échangèrent les deux religieux ne lui échappa guère.

— Pardonnez-moi de vous avoir tant fait attendre, mon fils.

— Ce n'est rien. J'étais en bonne compagnie. Le chapelain eut un sursaut de contentement, mais

un regard noir du prince calma son enthousiasme.

— Je parlais des oubliés et du vin.

— Alors tout est pour le mieux, reprit l'évêque en s'asseyant dans une chaise haute, près du feu. Et d'ailleurs la nuit est plus propice aux confidences. Ce que j'ai à vous dire ne doit pas être entendu par des oreilles indiscrètes, mais rester strictement entre nous... (il les regarda tous deux avec insistance, puis leva les yeux au ciel)... et le Très-Haut.

— J'ai accepté de vous rencontrer, monseigneur, et de vous écouter... Pour le reste, on verra.

— Je n'en demande pas davantage, mon fils. Ce me sera déjà... bien difficile à formuler. Et il vous faudra du temps, sans doute, pour concevoir pleinement ce dont nous allons parler.

Pellehun ne répondit pas. Le buste baissé, ses coudes appuyés contre ses cuisses et ses mains jointes, il se contenta de fixer son interlocuteur. Ce dernier poussa un long soupir et hocha la tête.

— Une guerre a commencé. Il y en a eu bien d'autres dans le passé, gagnées, perdues. Elles n'ont fait que fixer des frontières, renforcer ou affaiblir des pouvoirs terrestres. Rien de définitif, en somme. Mais celle-ci sera différente... Cette fois, il ne s'agira pas seulement de repousser les légions des Terres Noires, mais de les poursuivre et de leur ôter à tout jamais toute possibilité de refondre leurs forces. Les anéantir, mon fils, et profiter de cette victoire pour asseoir définitivement la domination de l'homme – et donc de Dieu – sur cette terre.

— Anéantir les monstres, grommela Pellehun en secouant la tête. On voit que vous ne les connaissez pas. Bienheureux déjà si on arrive à les contenir.

— Le manque de Foi... C'est cela qui nous affaiblit. Ce sentiment qu'on ne peut les terrasser. Ce qui a toujours manqué aux armées du roi, jusqu'à aujourd'hui, c'est justement la conviction de la victoire, la certitude de vaincre, quoi qu'il arrive et quel que soit l'ennemi !

— Mon expérience en matière militaire est encore limitée, rétorqua le prince avec une moue dubitative, mais je crains fort qu'une telle certitude n'existe jamais.

« Ou qu'elle ne soit que l'apanage des vantards et des imbéciles », pensa-t-il sans le formuler.

— C'est pourtant cela que nous allons vous offrir, mon fils. Cette Foi, cette certitude qui vous manque encore.

— Si l'armée se bat non plus seulement au nom du roi, mais pour la plus grande gloire de Dieu, tout devient différent, renchérit Bedwin. Se battre au nom de Dieu, c'est gagner la vie éternelle. Mourir pour Dieu, c'est quitter une vie misérable pour accéder au Paradis.

— Quelle est l'arme la plus efficace des hordes des Terres Noires ? enchaîna l'évêque.

— Je ne sais... Leur nombre. La peur qu'ils inspirent.

— Alors nous serons plus nombreux. Hommes, femmes, enfants s'il le faut : tous ne vivront que pour vous obéir, car vos paroles seront le Verbe de Dieu, et pour se battre. Et la peur changera de camp. Ce que vous aurez à combattre, mon fils, n'est pas seulement un ennemi : c'est le Mal. La Bête... Il est écrit dans le Livre : *« J'ai vu le ciel ouvert, et voici un cheval blanc : celui qui le monte s'appelle Fidèle et Véritable, il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux sont comme une flamme ardente, il a plusieurs diadèmes sur la tête et un nom écrit que personne ne connaît sauf lui-même. Il est habillé d'un vêtement trempé de sang et le nom qu'il porte est : « le Verbe de Dieu ». Les armées célestes le suivent sur des chevaux blancs, vêtues de lin fin blanc et pur. De sa bouche sort un glaive acéré à deux tranchants pour en frapper les nations.*

« Et j'ai vu la Bête, les rois de la terre et leurs armées rassemblés pour faire la guerre au cavalier et à son armée. La Bête fut capturée et avec elle le faux prophète. Tous deux furent jetés vivants dans

*l'étang de feu embrasé de soufre. Les autres furent tués par le glaive du cavalier*[\[17\]](#)... »

Dubricius se tut, et l'écho de sa voix qui s'était amplifiée progressivement résonna lugubrement sur les bancs de bois de la salle capitulaire. Malgré lui, Pellehun avait perdu contenance. Était-ce de lui que l'évêque parlait ? Était-il selon lui le Verbe de Dieu ?

— Le temps est venu de l'extermination de la Bête, ainsi qu'il est écrit, reprit Dubricius d'un ton plus calme. Pour que le Règne vienne, mon fils, ces abominations du pays de Gorre doivent disparaître, jusqu'à la dernière.

— Certains...

Pellehun se racla la gorge pour retrouver un peu d'assurance.

— ... Certains diraient que les monstres font partie de l'équilibre du monde.

Ceux-là seraient des hérétiques, indignes de la salvation.

Dubricius soupira de nouveau et regarda pensivement ses mains, longues, blanches, noueuses.

— Il faut que vous compreniez, mon fils... Vous avez été trop longtemps aveuglé par les faux prophètes et les mensonges des fausses religions. Le seul équilibre du monde vient du Très-Haut. Tout le reste, toutes ces croyances bonnes pour les elfes, ne sont qu'une mythologie déformant l'histoire ancienne de cette terre. Les Tribus de la Déesse, ceux que les elfes nomment les Tuatha Dé Danaan, n'ont jamais été des dieux. Ce n'étaient que des tribus guerrières. Des conquérants, légendaires sans doute, mais des hommes, faits à l'image de Dieu, comme nous tous... D'ailleurs, eux-mêmes vouaient un culte à une force divine supérieure, qu'ils appelaient Nemed, le Sacré. Et le seul être sacré qui ait jamais existé et qui existera toujours est Notre-Seigneur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, réunis en un Dieu unique, qui créa l'homme à son image.

— Amen, murmura Bedwin.

— Je ne vous suis pas, murmura Pellehun, d'un air presque amusé. S'il n'y a qu'un Dieu et que l'homme a été conçu à son image, qui a créé les elfes, les nains et tous les monstres des Terres Noires ?

— Voilà !

L'évêque sourit et hocha de nouveau la tête, comme un maître satisfait de son élève.

— Voilà ce qui sera sans doute le plus difficile à croire, dit-il en se penchant vers le prince. Écoutez-moi, mon fils : les elfes, les nains et tous les autres ne sont... que des hommes. Des hommes modelés par leurs terres respectives dans une diversité monstrueuse qui est une offense à Dieu, mais des hommes, qui doivent être ramenés dans la maison unique de Notre-Seigneur, ou qui doivent disparaître.

Pellehun le dévisagea longuement, alors que Dubricius soutenait son regard incrédule. Puis le prince jeta un coup d'œil vers le chapelain, qui acquiesça d'un air grave.

— Je vous avais dit que ce que je vous révélerais était difficile, presque impossible, même, à concevoir. C'est pourtant la vérité, telle qu'elle fut révélée dans le Livre saint. N'est-il pas écrit : *« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa*[\[18\]](#). » Mais cette phrase implique aussi que pour être un homme véritable, à l'image de Dieu, il ne faut pas se détourner de lui. Car loin de lui, l'être se corrompt. Les êtres qui ont suivi l'Innommable, le faux prophète, l'adorateur de la Bête, sont devenus des bêtes. Ceux-là ne peuvent être sauvés... Les autres, elfes, nains ou gnomes, quel que soit le nom que vous leur donnez, doivent revenir dans la Lumière.

Sur un signe de tête de l'évêque, Bedwin lui servit à boire. Dubricius le remercia, vida son gobelet d'un trait, puis se laissa aller au fond de son fauteuil, l'air épuisé.

— Je sais ce que vous pensez en ce moment, murmura-t-il sans ouvrir les yeux. Ce que je dis n'a aucun sens et même si c'est vrai, que pourrait-on y faire ? Alors que depuis des siècles le monde est ce qu'il est, comment un seul homme, fût-il prince ou roi, pourrait soudainement restaurer le royaume de Dieu ?

Il ouvrit soudainement les yeux et la force de son regard fit sursauter Pellehun.

— Il existe un moyen, fit-il en levant la main. Les talismans...

— Permettez-moi, intervint Bedwin.

Dubricius acquiesça d'un hochement de tête, et le chapelain prit la parole. Ce n'était plus le même homme. Ses manières cauteleuses s'étaient effacées, brûlées à la flamme d'une Foi conquérante qui commençait à effrayer leur interlocuteur.

— L'ancienne religion est basée sur l'existence de quatre tribus – hommes, elfes, monstres et nains. Or leur identité, leur existence même est liée aux talismans qui, selon la légende, leur furent légués par ces faux dieux. Aux nains est allée l'Épée de Nudd, qu'ils nomment Caledfwch et à laquelle nous donnons le nom d'Excalibur. C'est l'essence même de leur richesse et de leur pouvoir sur le métal et les minerais. Les monstres reçurent la Lance de Lug, symbole de cruauté et de fureur guerrière. Mais ce ne sont là que des reliques secondaires, dénuées de tout principe de souveraineté.

— Contrairement à la Pierre de Fal, murmura Pellehun.

— Le Fal Lia, oui... Le talisman des hommes, représentant le pouvoir, la suprématie. Elle se trouve sous le trône de votre père, le roi... Selon les principes mêmes de la fausse religion, n'est-ce pas la preuve que les hommes sont destinés à dominer le monde ? Sinon pourquoi nous avoir confié, à nous, les hommes, la pierre de pouvoir ?

Le prince ne répondit pas. Pour se donner une contenance, il se servit un verre de vin, qu'il se contenta de faire rouler entre ses doigts.

— Et les elfes ?

— Ah, les elfes... Les elfes, mon fils, détiennent ce qu'ils nomment le Chaudron du Dagda, le Dieu suprême. Un puits de connaissance, supposé apporter l'illumination à quiconque peut y boire... Mais ce Chaudron, personne ne l'a vu, n'est-ce pas ?

— Pas plus qu'Excalibur ou que la Lance.

— C'est vrai. Mais une lance ou une épée ne seront jamais guère plus... qu'une lance, ou qu'une épée ! Tout le monde sait ce que c'est. Une épée tranche, une lance transperce... Un chaudron nourrit. On y fait bouillir des aliments. Pourquoi apporterait-il la connaissance ? Et quelle connaissance ? La connaissance de quoi ? De quelle vérité si terrible qu'il faille l'enfouir au fond des bois, loin de tous, pour que personne n'y ait accès ?

— Qu'allez-vous me dire, à présent... Que les elfes nous cachent quelque secret dont nous serions indignes ?

— Ne riez pas, vous n'êtes pas loin de la vérité, reprit Dubricius. Ce que cachent les elfes, c'est le Graal. La coupe de Joseph d'Armathie, qui recueillit autrefois le sang du Christ. Le calice sacré qui prouverait au monde entier qu'il n'existe qu'un vrai Dieu et qu'une vraie Foi !

Le prince reposa son verre, se leva et s'écarta de l'âtre, avec davantage de nervosité qu'il en aurait voulu laisser paraître. Il faisait nuit noire, au-dehors, et le silence était devenu encore plus pesant. En cet instant, il aurait aimé du bruit, de l'agitation, de la lumière. Tout, plutôt que le regard perçant de Dubricius, l'insistance de Bedwin et cette façon d'assener leurs affirmations démentes comme autant de preuves irréfutables.

— Je vous avais prévenu, reprit le prélat d'une voix plus calme. Ce que nous venons de vous révéler n'est pas aisé à concevoir. Il a fallu des siècles à la vraie religion pour affirmer sa voie, alors je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez sur parole. Croire nécessite un effort. Ce n'est jamais facile...

— Non, certes, répondit le prince, que ses pas avaient emmené jusqu'aux bancs réservés aux moines, dans un coin obscur de la salle capitulaire. Et ce que je comprends encore moins, c'est la raison pour laquelle tout cela ne pouvait être dit au grand jour, ni devant le roi.

— Revenez dans la lumière, mon fils, que je vous voie... À mon âge, ma vue n'est plus aussi bonne.

Pellehun ne répondit pas et resta un moment immobile, gagné par l'envie de claquer la porte et d'aller s'enivrer avec ses gardes au lieu de continuer à écouter les divagations de ces illuminés. Seul le sentiment que tout n'avait pas été dit et que le plus important restait à venir le fit obéir à l'injonction de l'évêque. Il revint donc dans le halo de lumière diffusé par le feu et s'assit de l'autre côté de la table, sur un simple tabouret.

Dubricius le remercia d'une inclinaison de la tête et reprit la parole à voix basse.

— Le roi a déjà entendu ce dont nous venons de vous instruire... Frère Bedwin a souvent essayé d'éclairer Sa Majesté ou de le mettre en garde contre certains choix...

— Comme le projet d'alliance avec les elfes, l'autre jour...

— Précisément. S'allier avec les elfes ne ferait qu'affadir notre victoire, la partager, retarder d'autant le règne de Dieu sur la terre. Nous n'avons pas besoin d'eux, pas plus que des nains de la montagne ni d'une quelconque autre peuplade.

— Une alliance permettrait cependant d'éviter le pire. Les archers d'Eliande seraient un apport considérable...

— Alors formez des archers. Au nom de Dieu, chaque église, chaque abbaye recrutera pour vous des milliers d'hommes qu'il vous reviendra d'équiper et d'instruire. Quant à vos soldats, faites-en des chevaliers. Qu'ils jurent foi à Notre-Seigneur et qu'ils soient comme les oiseaux dans le ciel, comme les poissons dans la mer. Des armées célestes montées sur des chevaux blancs, vêtues de lin, blanc et pur. Une multitude de chevaliers armés de la lance et de l'épée, un peuple entier caparaçonné de fer, qui fasse trembler la terre sous les sabots de leurs montures ! Ne croyez pas que nous vous offrons ce que vous avez déjà. Vos soldats ne se battent que pour leur solde, et l'appât du gain est moins fort que la peur de mourir. Demain, vous serez à la tête de l'armée de Dieu.

— Demain... Il faudra plus qu'un jour pour lever une telle armée...

— Mais, mon fils, nous y travaillons depuis des siècles !

Le prince eut un soupir amusé. Les mains à plat sur la table, il se laissait bercer par la danse des flammes, la tête pleine de visions jusqu'alors inconcevables. Un peuple entier sous les armes, balayant tout sur son passage, refoulant les monstres au-delà des montagnes, dominant un monde subjugué...

— À ce peuple de Dieu, il faut un chef, intervint Bedwin. Votre père – que Dieu l'ait en Sa Sainte garde – n'est pas celui que nous espérons. J'ai pris la liberté d'informer monseigneur l'évêque de tout le bien que je pensais de vous.

À cela, Pellehun répondit par une autre moue dubitative.

— Le roi reste le roi, dit-il. Iriez-vous jusqu'à le faire tuer pour m'offrir son trône ?

Bedwin sembla sur le point de répondre, mais l'évêque leva la main, avec une expression de surprise mêlée d'indulgence.

— Seigneur Dieu, mon fils, quelles pensées nous prêtez-vous ? Cette guerre sera longue et vous y jouerez votre rôle le moment venu, comme nous tous, si vous acceptez notre aide. Ainsi que vous l'avez dit vous-même, il faudra du temps pour lever une armée capable de réaliser l'œuvre de Dieu... Ce qui nous préoccupe plus urgemment est le sort du seigneur Morvryn et de cette alliance désastreuse que le roi a projetée.

— Morvryn n'est plus à la cour.

— Je sais, dit Dubricius. Il campe à quelques lieues de Loth, en pleine nature, loin de tous...

— S'il lui arrivait quelque chose, nul ne le saurait, compléta Bedwin.

— Je vois.

Tuer Morvryn. C'était bien cela qu'ils évoquaient... Cela n'avait rien de difficile, même si ce Llandon et quelques autres elfes sans doute l'accompagnaient. Mais que le roi l'apprenne et cela signifierait la disgrâce. Peut-être même pire...

— Et qu'arrivera-t-il si le seigneur Morvryn disparaissait ?

— Le roi Ker en déduira que les elfes ont refusé son offre, répondit Dubricius. Il pourrait légitimement en concevoir quelque courroux. Et quoi qu'il en soit, il n'aura d'autre choix que de faire face seul.

— Ouais...

Pellehun fixa le verre avec lequel il s'était remis à jouer. Il aurait fallu que quelqu'un l'accompagne. Un compagnon sûr, qui aurait pu entendre tout ça et avec qui il aurait pu en discuter, plus tard. Gorlois, peut-être... Mais Gorlois était sur la piste de Dragan, en train d'effacer de mauvais souvenirs. Il faudrait y repenser à tête reposée. Faire la part des choses entre les visions délirantes de l'évêque et le bénéfice immédiat qu'il pourrait tirer de son alliance... Devenir le champion de Dieu. Lever la plus grande armée jamais rassemblée... Au-delà de la fièvre des mots, peut-être y avait-il là quelque cohérence.

— J'ai entendu ce que vous m'avez dit, murmura-t-il sans lever les yeux. Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— Bien sûr... Et nous nous reparlerons, tant que vous le souhaitez.

Le prince se releva, hésita un moment, puis adressa un simple signe de tête à l'évêque et sortit. Restés seuls, les deux religieux écoutèrent ses pas décroître dans le monastère. Lorsque le silence revint, Dubricius se tourna vers son compagnon et lui sourit.

— Le Règne arrive, mon frère.

Le vacarme des ruelles gnomes ne s'affaiblissait pas avec la nuit. D'ailleurs, nuit ou jour ne faisaient guère de différence, tant la lumière du soleil avait du mal à se frayer un passage jusqu'aux profondeurs de la ville souterraine. Des lampes à huile, des lanternes à bougies de suif, parfois même des torches à flamme nue éclairaient l'agitation continuelle de la ville basse, au risque de bouter le feu aux baraques de bois encombrant la chaussée, ce qui se produisait d'ailleurs souvent. On ne pouvait y marcher qu'au pas, dans une cohue permanente qui faisait le bonheur des tire-laine, d'autant que des gnomes pas plus hauts que trois coudées, des enfants ou quantité de vrais ou de faux estropiés évoluaient à ras de terre, jusqu'entre les jambes des passants. Gorlois s'était résigné à l'allure de vieillard à laquelle les contraignait cette foule et avançait par à-coups, perdu dans ses pensées, une main sur son aumônière et l'autre sur la poignée de sa dague, étroitement encadré par ses deux sergents.

Ce ne fut pas le cri qui l’alerta – tout le monde criait sans cesse –, ni la soudaine bousculade qui l’écarta un instant de ses hommes, mais le visage de Guibert, son sergent d’armes. Ce dernier s’était retourné d’une brusque volte-face et ouvrait des yeux effarés, la bouche grande ouverte. Avant qu’il ne s’effondre, le baron vit un filet de sang couler de ses lèvres. Puis, avant même qu’il se ressaisisse, quelqu’un le poussa vigoureusement dans une allée. Une main agrippa son bras et le tordit dans son dos, une lame jeta un bref éclat et se posa en travers de sa gorge.

— Si c’est mon or que vous voulez, prenez-le ! cria-t-il en arrachant son aumônière de sa main libre.

Il la jeta à terre et, dans le même instant lança son coude en arrière, en frappant de toutes ses forces. Celui qui le tenait lâcha prise, mais il l’entraîna dans sa chute et les deux hommes roulèrent à terre, dans la confusion la plus totale. Gorlois se débattit furieusement et parvint à se libérer. Au moment où il se relevait, un coup de poing formidable l’atteignit en pleine face, sans qu’il puisse se protéger. Il ne perdit pas conscience et se sentit de nouveau saisi, entraîné plus loin, jeté à terre dans une pièce sombre. Il eut tout juste assez de force pour plaquer les mains au sol et éviter de s’effondrer.

— Décidément, tu n’es pas un client facile, compagnon...

Gorlois se repoussa en arrière, contre un mur rêche et inégal, probablement taillé à même la roche. Il étendit ses jambes et ferma les yeux, le temps de retrouver ses esprits.

— Que me voulez-vous ?

— Ne crains rien... Si nous avions voulu te tuer, ce serait déjà fait.

— Alors donnez-moi à boire.

— Ce n’est pas une taverne, compagnon.

La pièce était trop sombre pour qu’il distingue de ses ravisseurs autre chose que de vagues silhouettes, mais cette voix lui était connue, ainsi que cette façon de lui donner du « compagnon » à chaque phrase.

— Gael... Ne t’ai-je pas payé la somme convenue ?

— Il y a une somme pour retrouver un homme, il y en a une autre pour se taire et oublier ce qu’on a vu.

— Qu’est-ce qu’on a vu ?

— Un noble chevalier tuant un autre chevalier d’une façon... ma foi, d’une façon assez peu noble.

— Un règlement de comptes. Une affaire d’honneur... Qui ça pourrait intéresser ?

— Laisse-moi réfléchir... Le sénéchal Burcan ?

Gorlois marqua le coup, mais il s’efforça de ne pas perdre pied. Gael s’était écarté de la porte, dont il masquait jusque-là l’embrasure. Un peu de lumière envahit la pièce, assez pour que le baron puisse distinguer les traits de son interlocuteur. L’elfe gris ressemblait plus que jamais à un fantôme dans ses vêtements couleur de muraille, mais son sourire, étrangement, ne semblait pas menaçant. Plutôt amusé, sûr de soi, comme un joueur s’apprêtant à rafler sa mise sur une bonne main.

— Le sénéchal est à Loth, à des lieues, reprit le baron en tirant le cou pour tenter d’apercevoir les autres.

Il ne reconnut que la femme, Ethaine, mi-voleuse mi-putain, dont il avait pu apprécier l’un et l’autre des talents. Un troisième larron se tenait dans l’ombre. Peut-être le même que celui qui les accompagnait lors de leur première rencontre. Bruyant, son second homme d’armes, n’était nulle part en vue, vivant ou mort...

— Le seigneur Burcan est à Loth, mais ses hommes sont ici, et ils font comme toi, compagnon : ils

posent des questions. Donc on m'en parle. Donc je sais...

— Et en quoi est-ce que cela me regarde ?

— Eh bien, nous sommes en affaires, non ? Si nous le sommes toujours, je peux fournir à ces balourds les réponses qu'il te plaira de leur donner. Dans le cas contraire, c'est toi qu'on peut leur fournir...

— Je vois...

Gorlois examina le visage de l'elfe. Dès qu'il ne parlait plus, ses traits se figeaient dans une immobilité de statue, sans la moindre expression. De tout son être, le seul mouvement était celui d'un pendentif oscillant à son cou, une simple bille de bois retenue par un lien en cuir et portant un dessin rudimentaire représentant une sorte d'arbre à trois branches. C'était un être dérangerant, mais dont l'efficacité ne faisait pas de doute. Mieux valait s'en faire un allié qu'un ennemi, et d'ailleurs il n'avait pas vraiment le choix.

— Ces hommes sont là pour une tout autre histoire que celle qui nous a réunis, dit-il. Puisque tu sais tout ce qui se passe dans ce trou, dis-moi : est-ce qu'une princesse d'Eliande a été vue par ici ?

L'elfe ouvrit des yeux ronds, puis éclata de rire, de même que ses compagnons.

— C'est bien ce que je pensais, reprit Gorlois, en prenant cette hilarité pour une réponse. Pourtant, tu leur feras dire que j'ai trouvé une piste et qu'on a effectivement entendu parler d'une elfe d'Eliande, prise par des gobelins et vendue à on ne sait qui.

— Et c'est tout ?

— Pour l'instant, oui... Je ne sais pas encore ce qu'il faudra leur faire croire, mais il suffit qu'ils soient convaincus que j'ai des informations.

— Ce sera simple... Et qu'est-ce que j'y gagne, compagnon ?

— Rien. Mais nous sommes en affaires, tu l'as dit. Ce que j'y gagnerai, tu en auras ta part.

— Il se moque de nous ! intervint Ethaine. Tue-le, qu'on en finisse !

— Qu'est-ce que cela te rapportera, la belle ? Ma bourse, vous l'avez déjà... À moins que vous ne l'ayez laissée là où je l'ai jetée, ce qui m'étonnerait. Et sur moi, je n'ai rien qui vaille plus d'un denier d'argent.

— Et ta vie, que vaut-elle ?

Pas grand-chose, je le crains. Du moins pas pour l'instant... Mon maître, sache-le, est le prince Pellehun, fils de Ker, roi des hommes du lac. Ker est vieux. Le jour viendra où le prince montera sur le trône. Et ce jour-là, je serai à ses côtés... Et j'aurai besoin de compagnons comme vous, pour les affaires du royaume. Je vous l'ai dit : servez-moi et vous aurez votre part.

— Part à deux. C'est la loi...

— La loi de qui ?

— La nôtre.

L'homme et l'elfe se dévisagèrent un long moment en silence, puis Gorlois hocha la tête. Alors que Gael se redressait, le baron saisit son pendentif et l'examina.

— Ce dessin, qu'est-ce que c'est ?

— La rune de Beorn. Un signe de richesse, chez les miens...

— Bon augure, murmura Gorlois. C'est bien. Ce sera notre signe. Quand j'aurai besoin de toi, je t'adresserai un message portant la rune. Et quiconque me parlera en ton nom devra la porter. Quand j'aurai besoin d'hommes, assassins, voleurs, receleurs, putains ou tabellions de complaisance, je ferai appel à toi. Si l'un d'eux est pris par les archers du roi, je lui viendrai en aide... Et nous ferons part à

deux.

— Une guilde<sup>[19]</sup>, fit Gael d'un ton amusé. C'est ça que tu proposes ?

— Exactement.

L'elfe se tourna vers sa compagne, qui haussa les épaules et sourit.

— C'est bien... Je t'aiderai, mais je ne serai pas le chef de cette guilde. Ne t'inquiète pas, je te trouverai quelqu'un. Et quand j'aurai assez d'or, ce sera à toi de m'aider.

— T'aider à quoi ?

— À rentrer chez moi... Reprendre ma terre.

— Si ce n'est que ça, ce sera facile. Où est-elle, cette terre ?

— Tu le sauras, compagnon. Tu le sauras...

Fugacement, un vrai sourire illumina le visage de Gael, puis l'elfe s'effaça et disparut, comme happé par l'obscurité. Ethaine était restée. Elle considéra Gorlois, puis lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Maintenant, dit-elle, tu peux avoir à boire.

## LE CAMP DES OMKÜNZ

Quelque chose n'allait pas. Tout était semblable, en apparence, à ce que Llandon avait quitté quelques lunes plus tôt, et pourtant il ne se sentait pas vraiment de retour chez lui, au cœur de la forêt d'Eliande, parmi les siens. Et quand enfin il comprit, le jeune chasseur eut honte de lui, honte d'avoir mis aussi longtemps à réaliser que Lliane n'était plus là, et que son absence pesait dans le regard de chaque elfe qu'il croisait, dans chacun de leurs mots. Aucun d'eux ne se serait permis de lui poser la moindre question, mais on savait qu'il était parti avec Morvryn à la recherche de la princesse héritière, et le fait de le voir revenir seul et le sourire aux lèvres devait pour le moins avoir quelque chose d'intrigant.

De cet instant, Llandon baissa les yeux et s'efforça de ne croiser le regard de quiconque jusqu'à ce qu'il ait rejoint la hutte de Gwydion, sous laquelle il s'engouffra prestement. Il n'en ressortit qu'à la tombée du jour ; le temps nécessaire pour raconter son histoire au vieux druide et que celui-ci réunisse le conseil.

C'était une nuit de pleine lune, douce et claire. La Mère semblait veiller sur les elfes assis autour du grand chêne qui dominait Cill Dara, leur cité forestière. Ils n'étaient qu'une demi-douzaine face à Llandon, mais des centaines d'autres s'étaient installés à portée de voix, parfois sur les branches mêmes de l'arbre, ou plus simplement couchés dans l'herbe alentour. Un groupe, à l'abri des hautes fougères, jouait avec des bâtons et une pierre, et leurs rires soudains, quand l'un d'eux la laissait tomber, troublaient le silence du vent dans les feuillages. Chacun était libre d'écouter ou non ce qui se dirait sous le chêne. Rien n'était secret, parmi les Hauts-Elfes d'Eliande, et le conseil moins que toute chose. Quiconque le souhaitant pouvant y prendre la parole, certaines séances se prolongeaient durant des jours, et comme les décisions n'étaient validées qu'avec l'assentiment de tous – ou du moins tous ceux qui étaient présents –, il était fréquent qu'on se sépare sans avoir décidé quoi que ce soit. Les hommes ou même les nains auraient considéré ces palabres comme d'insupportables barguignages, mais le temps était lent, pour le peuple des arbres, et au fil des mois la plupart des questions se résolvaient d'elles-mêmes.

Les choses, pourtant, avaient changé, depuis que la guerre s'était immiscée jusqu'au cœur de la forêt. Les Hauts-Elfes avaient chèrement payé leur isolement hautain, trop longtemps prolongé. L'époque n'était plus aux atermoiements.

Gwydion s'était appuyé au bras de Llandon, non qu'il en ait vraiment besoin, mais surtout pour rassurer son compagnon, alors qu'ils s'avançaient jusqu'au centre de la clairière. Le jeune elfe aida l'aîné de la forêt à prendre place sur une souche couverte de lierre, puis s'assit à ses pieds, dans l'herbe. Face à lui, il fut rassuré de ne découvrir tout d'abord que des visages connus, souriants. Il s'inclina tout d'abord devant dame Maerhannas, qui régnait sur les bois tant que Lliane n'aurait été retrouvée, vivante ou morte. Puis, avec moins de solennité, il salua Dînris, époux de la régente, ainsi que la vieille Narwain et le barde Olwenn. Le cinquième était Bregolas, l'un des chefs de guerre des Hauts-Elfes d'Eliande, que Llandon ne connaissait que de vue. Près de lui se tenait Kevin, dont le nom se répandait déjà à travers toute la forêt, malgré son jeune âge. Tous les elfes savent tirer à l'arc, bien

mieux que les meilleurs archers de Loth. Mais Kevin était né avec le don particulier de ne faire qu'un avec sa flèche. On disait qu'il pouvait la guider de son regard, toucher le cœur d'une marguerite, fendre en deux une feuille balancée par le vent, couper une ceinture sur la hanche d'une belle, tirer trois flèches avant que la première ait touché sa cible... Mais les elfes, bien sûr, adorent ce genre d'histoire et en rajoutent toujours un peu. Sa présence au côté de Bregolas étonna cependant Llandon et lui porta ombrage. Kevin l'archer était plus jeune que lui. Comment pouvait-il avoir déjà sa place parmi les sages du conseil ?

— Gwydion nous dit que tu apportes un message du roi des hommes, commença dame Maerhannas de sa voix douce, aux accents traînants des elfes de Carantaur, dont elle était originaire.

— Oui, ma dame. Je l'ai quitté aux abords de la grande ville. Nous avons rencontré le roi Ker en personne.

Il y eut des murmures tout autour de la clairière, que Llandon jugea flatteurs. Après tout, il ne siégeait pas au conseil, mais il avait déjà eu sa part d'aventure...

— Les hommes du lac, poursuivit-il, ont eux aussi subi une attaque.

— Nous le savons.

— Oui... Ils nous proposent une alliance. Mon seigneur Morvryn est d'avis d'accepter. D'ailleurs, il vous fait dire que, quoi que nous décidions, il restera là-bas, pour combattre à leurs côtés.

— Avez-vous trouvé quelque piste de la princesse Lliane ?

— Non, ma dame, dit Llandon en baissant les yeux. Ni à Calennan, ni chez les hommes. Mais le roi Ker a envoyé des messagers vers le nord afin qu'ils se renseignent...

— Peut-être est-ce pour cela que Morvryn veut s'allier à eux, chuchota Bregolas en se penchant vers la régente.

Llandon mit un moment à comprendre, puis la colère le saisit lorsqu'il réalisa ce qu'impliquaient les paroles du chef de guerre.

— Comment osez-vous dire cela ! cria-t-il en se levant d'un bond.

Il allait ajouter autre chose, mais Gwydion le saisit par le bras avec une force dont le jeune elfe ne l'aurait pas cru capable, et le força à se rasseoir.

— Tu dois des excuses à Bregolas, murmura-t-il en le regardant d'un air plus amusé que réprobateur. (Puis, à voix haute :) C'est une étrange proposition, en vérité, de la part des hommes du lac. Mais chacun de nous sait ce qu'ils ont subi et si vous y pensez, la situation est finalement assez simple : Celui-qui-ne-peut-être-nommé a attaqué en même temps la forêt et la plaine. Nous l'avons repoussé, les hommes ont été vaincus. Ils sont donc la proie la plus facile...

— Que veux-tu dire, intervint Dînris. Qu'ils ont peur ?

— Je n'aurais pas employé ce mot, mais essayer une défaite est une épreuve certainement plus amère encore qu'emporter une victoire... Nous en sommes-nous réjouis ? L'avons-nous célébrée ? Songez à tout ce que nous avons perdu. Tant des nôtres, tant de souffrances, alors que nous avons au moins la consolation d'avoir repoussé les monstres. Mais eux... Je ne sais pas comment les hommes réagissent lorsqu'ils sont battus. Peut-être ont-ils peur, peut-être sont-ils fous de rage, mais en tout cas ils ont su que nous avons également été attaqués, ce qui fait de nous leurs alliés dans cette guerre, par la force des choses.

— Ce n'est pas parce que nous avons le même ennemi que nous devenons nécessairement des amis, objecta Bregolas.

— Des amis, non, sans doute. Mais je ne crois pas que ce soit ce qu'ils demandent.

— Qu’il me soit permis de parler, intervint Dînris en se levant.

Chacun le regarda, surpris de la solennité avec laquelle le forgeron s’était exprimé. Maerhannas elle-même lui jeta un regard à la dérobée, puis fit un effort visible pour demeurer impassible, ainsi que l’exigeait sa fonction.

Nous t’écoutons, dit-elle.

— Merci, ma dame... Ceux d’entre nous qui ont combattu au côté d’Arianwen le savent : nous n’avons vaincu qu’une avant-garde. Nous n’étions pas prêts, ni assez nombreux, et nos hésitations ont failli nous mener au désastre. Depuis cent nuits, nous nous préparons à la guerre, tout en redoutant quelle parvienne jusqu’à nous et dévaste la forêt. Peut-être ne viendra-t-elle pas. Mais l’hiver est passé, les jours s’allongent, le vent assèche les routes défoncées par la pluie. Si les monstres attaquent de nouveau, ce sera maintenant. Je suis d’avis de réunir les clans et que chaque elfe en âge de porter un arc ou une dague se rende jusqu’à la lisière des bois. Je me rappelle ce qu’avait dit la reine, une nuit, sur le rocher de Calen. T’en souviens-tu, Olwenn ?

Le barde sourit et pinça les cordes de sa harpe, posée à terre. Quelques notes seulement, mais qui firent taire les murmures tout autour du chêne...

— Que les hommes voient sortir de la forêt une nuée d’elfes, aussi nombreux que les arbres, dit-il avec un sourire triste.

Ses doigts glissèrent sur les cordes de son instrument et sa voix claire s’éleva dans l’obscurité.

« Quand les arbres eurent été enchantés

Dans leur œuvre de mort

Les combats furent interrompus

Par l’harmonie des harpes.

Elles pleuraient les combats,

Tranchons les jours tristes.

La reine mit fin à ce bruit.

Elle s’avance sur le champ de bataille,

Tête de sa lignée et chef de l’armée...[\[20\]](#) »

Le barde s’interrompit, sur un nouveau trille aigrelet.

— S’il doit y avoir une guerre, nous n’y échapperons pas, reprit Dînris. Nous devons nous unir aux hommes, non pour les aider, mais pour nous sauver nous-mêmes. Non seulement pour vaincre l’Innommable, mais pour montrer notre force. Et qu’à tout jamais ils aient peur des bois.

— Et qui nous mènera ? demanda Bregolas. Toi, Dînris ?

— Oh non... Je serai à vos côtés, mais je ne suis pas un chef de guerre. C’est à toi, Bregolas, que devrait revenir l’honneur de préparer notre armée. Mais je suis d’avis que le seigneur Morvryn est le seul qui puisse mener tous les clans au combat.

Une fine brume montait lentement de la terre refroidie par la nuit, et les elfes y virent un signe. La brume n’appartenait ni à ce monde ni à celui de l’en dessous, mais à celui des dieux. Dînris, comme eux tous, se sentit saisi du froid soudain qui s’abattait sur leur assemblée. Il fixa tour à tour chaque membre du conseil qui, tous, opinèrent en silence. Puis, comme personne n’ajoutait mot, le forgeron tendit la main vers dame Maerhannas et l’aida à se relever.

— Il en sera ainsi, approuva-t-elle d’une voix douce. Qu’on envoie un faucon à notre cher

Morvryn pour l'avertir de notre décision. Bregolas alertera les clans. Il faut que tous soient prêts à la prochaine lune.

La régente avait parlé sans regarder quiconque. Quand elle se tut, elle inclina la tête vers son époux, puis tous deux s'éloignèrent. En quelques instants, tous les autres avaient disparu dans la brume, silencieux comme des fantômes. Gwydion poussa un long soupir et sortit sa pipe de terre blanche, qu'il commença à bourrer.

— Je sais ce que tu ressens, dit-il un moment plus tard, après l'avoir allumée. Il n'est jamais facile d'être le porteur de telles nouvelles. Personne ne t'en veut, crois-moi. Mais c'est tout de même une triste nuit.

Le jour était sale, terne, lourd de nuages épais comme des montagnes, noirs et chargés de pluie, mais Lliane en fut néanmoins éblouie. Pour la première fois depuis que Maheolas l'avait arrachée de l'ancre de Tsandaka, elle cessa un court instant de maudire le collier d'esclave qu'il avait scellé à son cou et la chaîne d'or par laquelle il la tirait. Après tant de jours dans les profondeurs de la terre, l'air libre – fût-il vicié de senteurs de soufre, de fumée et de fer, ou peut-être à cause de cela – lui tournait la tête. Saisie d'un brusque vertige, elle glissa sur une pierre et faillit dévaler au bas de la sente qui dominait l'horizon désespéré des Terres Noires. Les orcs servant de garde personnelle au jeune homme – deux êtres affreux, à la peau aussi grise et rugueuse que les roches qui les entouraient – la hissèrent sur le chemin de leurs pattes griffues puis, sous prétexte de la débarrasser de la terre qui la recouvrait, se mirent à pétrir son corps presque nu avec une insistance et des grognements écœurants. D'une brusque traction sur la chaîne, Maheolas leur arracha leur victime, puis il s'avança vers eux et gifla le plus proche d'un revers de la main.

— *Anurin narkuu küülgsowan snaga !* hurla-t-il d'une voix puissante, qui saisit Lliane elle-même.

— *Saarg, shakh.*

Les deux orcs reculèrent, abjects de servilité, comme s'il avait le pouvoir de les foudroyer sur place – ce qui, d'une certaine manière, était peut-être vrai. Sur un geste de leur maître, l'un d'eux prit la tête et se mit aussitôt à crier afin de dégager le passage, encombré de tout ce qui entraînait ou sortait de Naragdum. Lliane le suivit avec un gémissement. Les aspérités de la roche l'avaient égratignée et meurtrie.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? fit-elle en dévisageant son compagnon.

La gifle la saisit par surprise, tant par sa soudaineté que par sa force, et manqua de la renverser de nouveau à terre.

— Comment oses-tu m'adresser la parole, esclave ! Faut-il te ramener à Tsandaka pour te rappeler les règles ?

La violence du coup avait ouvert la lèvre de Lliane. Le goût du sang était dans sa bouche. Elle leva les yeux vers lui, mais aussitôt, d'une nouvelle traction sur la chaîne, il la força à courber la tête.

— As-tu compris, esclave ?

Derrière elle, Lliane entendait le grincement du rire de l'orc. Sans doute était-ce à son intention que Maheolas avait agi ainsi. Du moins voulait-elle l'espérer. Elle se redressa de nouveau, mais cette fois en gardant les yeux baissés.

— Oui, maître...

— *Haât, slagai !*

Ils se mirent de nouveau en chemin, le long de l'arête rocheuse qui servait d'accès à la ville

troglodyte des orcs. Il y avait là une foule compacte, comme indifférente aux précipices qui bordaient cet étroit passage. Pour la première fois, Lliane vit parmi cette multitude ce qu'elle prit pour des gnomes, par leur petitesse et leur laideur fripée : des enfants orcs, allant seul ou au sein de leur famille. Ils lui semblèrent être infiniment nombreux (mais les naissances sont rares, chez les elfes, et les enfants atteignent vite leur taille adulte, si bien qu'elle n'était pas meilleure juge sur la question), étonnamment libres et sereins malgré la presse. À bien y regarder, d'ailleurs, la plupart des orcs semblaient ne pas être des guerriers, mais un peuple soumis, résigné, inférieur, poussant devant eux des troupeaux de porcs, de chèvres ou d'aurochs au poil long et noir, dont les larges cornes suffisaient à leur assurer le passage. D'autres conduisaient des charrettes aux roues de bois plein, tirées par des bœufs et remplies de tonneaux, de quartiers de viande ou d'un amoncellement de sacs, et qui grimpaient poussivement, les unes derrière les autres, en un convoi qui semblait infini. De part et d'autre se faufilaient de longues théories de guerriers de toutes races qui, à en juger par leurs cris et leurs gesticulations, semblaient à tout instant prêts à s'étriper. La plupart étaient des gobelins, immenses et effrayants, mais elle y vit aussi des hommes et des archers elfiques, sombres, menaçants, tirant des mules chargées de butin. De nouveau, pas un seul nain dans toute cette foule, comme si le peuple des montagnes était le seul qui ait échappé à cette déchéance. On y croisait sans cesse des groupes d'esclaves, enchaînés ou libres, ployant sous leur fardeau ou marchant au côté de leur maître. Et plus d'une fois Lliane croisa le regard d'une femme ou d'une elfe, aussi nues qu'elle-même, portant au cou le même collier de servitude. Il y en avait tant... Se pouvait-il que des centaines d'elfes aient pu être enlevées et conduites jusque dans ce puits de désespoir sans que la reine, sa propre mère, réagisse ? Lliane en éprouvait une honte écrasante, une culpabilité et un dégoût qui lui ôtaient toute volonté. Elle ne pouvait que suivre docilement Maheolas, dont la robe noire éloignait à vue tous ceux qui l'apercevaient. Bientôt, heureusement, ils atteignirent un chemin adjacent et quittèrent la route pour s'engager sur un invraisemblable édifice plongeant par paliers jusqu'à la terre ferme, dans un insondable entrelacs de plates-formes, d'escaliers, d'échelles, de rampes et de ponts tendus de roche en roche, le tout fixé tant bien que mal à grand renfort de poutres, de coins et de cordes. Les ponts et passerelles s'entrecroisaient comme une toile d'araignée, parfois tout juste assez larges pour y avancer sur une file, branlants et paraissant sur le point de s'effondrer, parfois vastes et suffisamment solides pour abriter des fortins, des auberges ou des échoppes, pour la plupart tenues par des gnomes. Lliane eut l'impression de découvrir une seconde ville, juchée entre ciel et terre sur de vertigineux échafaudages, peuplée d'une foule moins guerrière, du moins dans ses étages supérieurs.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du sol, l'elfe découvrit peu à peu l'étendue formidable du campement qui s'étendait à leurs pieds. Une troisième ville, celle-là faite de larges tentes coniques éparpillées sans ordre apparent à travers un dédale de palissades hérissées de pieux. À distance, on aurait dit des cailloux blancs dispersés sur un sol de lave, seules notes claires dans la désolation d'une plaine grise, à l'herbe rase et sombre, aux ruisseaux luisants d'une boue noire. Un nombre incalculable de torches, de bûchers ou de feux de camp animait ces ténèbres d'un scintillement presque douloureux à regarder. Et de tout cela montaient de longues colonnes de fumée, pareilles à de sombres piliers menant jusqu'aux nuages, ainsi qu'une rumeur sourde, semblable au grondement d'un orage lointain et qui n'était que le bruit des soldats amassés là par milliers.

Les Omkünz.

Ce n'étaient pas quelques centaines de mercenaires, comme elle l'avait cru, mais une foule grouillante, massée dans cette cuve bordée de montagnes escarpées ou de collines arides. À chaque

palier descendant, le vacarme de ce peuple guerrier devenait plus assourdissant, ponctué de brusques éclats, de sonneries de corne, de hurlements terrifiants, du fracas des armes. On aurait dit qu'une bataille effroyable se livrait sous leurs pieds.

Et puis elle les vit.

Le long du chemin, des corps d'hommes, de nains ou d'elfes étaient fichés par dizaines sur des pieux gigantesques, ruisselants de sang et d'entrailles. Certains bougeaient encore, avec des gémissements atroces et des spasmes incontrôlés, transpercés de part en part et picorés par les corbeaux. D'autres n'étaient plus que des restes hideux, décomposés, qui bientôt s'écrouleraient au pied de leur mât, sur le tas pourrissant des ossements qui en dissimulaient la base.

Ce n'était qu'une journée comme les autres pour les soldats de Khûk. Agitation, urgence, tumulte, horreur.

Quand enfin ils furent en bas et tandis qu'ils s'extirpaient de la bousculade encombrant les abords de la rampe d'accès, Lliane fut poussée contre Maheolas et durant un bref instant leurs regards se croisèrent. Il n'y avait plus aucune morgue dans celui de l'adolescent, nulle trace de l'arrogance brutale dont il avait fait démonstration quelques instants plus tôt.

— Fais-moi confiance, murmura-t-il. Ils sont là.

L'elfe ne répondit pas. Déjà, il l'entraînait plus loin dans ce chaos hostile, guidé par ses orcs, avec un calme apparent et une assurance qui, de nouveau, l'impressionnèrent. Les pieds nus de l'elfe s'enfonçaient à chaque pas dans un margouillis creusé d'ornières profondes et suintant d'une huile lourde et noire, à l'odeur forte. Tout en était imprégné, jusqu'à l'herbe rase et les broussailles qui constituaient alentour les derniers vestiges d'une végétation moribonde. Il s'en formait parfois des mares entières, que des orcs courbés contre terre et guère mieux vêtus que des esclaves, puisaient dans des jarres de terre cuite.

Était-ce cela, l'huile que les monstres utilisaient pour s'éclairer jusque dans leurs tanières souterraines, celle dont ils s'étaient servis pour embraser la forêt et protéger leur fuite, lors de la bataille contre les elfes d'Eliande ?

— Cette huile noire, souffla-t-elle à l'oreille de Maheolas. C'est ça qu'ils font brûler, n'est-ce pas ?

— Du naphte, murmura son compagnon.

Les orcs en chargeaient des charrettes entières, qui prenaient aussitôt le chemin de Naragdum. En un coup d'œil, elle en vit une demi-douzaine, ployant toutes sous un monceau de ces jarres dégoulinantes d'huile noire. Malgré l'horreur viscérale qu'éprouvait chaque elfe pour le feu, Lliane imagina ce que pourrait être l'embrasement d'un tel empilage. La plaine entière ravagée par les flammes, chaque mare de naphte prenant feu à son tour...

Un arrêt soudain et des éclats de voix devant eux interrompirent brutalement le cours de ses pensées. Ils étaient parvenus aux abords d'un portail gardé par une bande d'orcs armés et vêtus en guerre, qui semblaient leur en interdire le passage. De part et d'autre s'étendait un remblai couronné d'une palissade, ou du moins de ce qu'il en restait. Des guerriers en armures de mailles et de cuir, noirs comme la nuit, attelés à de longues cordes, l'abattaient par pans entiers, ainsi que l'avait ordonné Khûk.

— Nous y sommes, souffla le jeune moine sans regarder Lliane. Le camp des recrues... Tes amis sont ici, quelque part. À toi de les trouver.

Durant un moment, les gardes de Maheolas parlementèrent bruyamment avec ceux de la porte,

puis les cris s'estompèrent et l'un des orcs du portail revint avec un cheval, le premier que Lliane ait vu depuis longtemps. À sa stupeur, l'adolescent se hissa en selle, sans la moindre hésitation. Les elfes, en ce temps-là, ne montaient pas à cheval et rares étaient ceux qui connaissaient le langage de ces animaux quasi légendaires parmi le peuple des arbres. Selon de vieux récits elfiques, les hordes libres qui paissaient aux confins d'Eliande, loin des plaines des hommes, étaient nées de la mer et du vent. Certains les tenaient pour des messagers des dieux et nul elfe de sa connaissance ne se serait aventuré à les approcher. Pourtant Maheolas avait enfourché la monture sans crainte, et lorsqu'il tira sur la chaîne pour qu'elle se rapproche de lui, la frayeur de sa captive parut sincèrement l'étonner.

— Reste auprès de moi, esclave ! cria-t-il en la forçant à venir si près du cheval qu'elle aurait pu toucher ses flancs.

Sans plus s'occuper d'elle, il saisit les rênes et d'un ordre bref il ordonna aux orcs d'ouvrir le chemin. Ainsi firent-ils leur entrée dans le camp.

Rares étaient ceux, parmi les centaines de silhouettes aperçues à l'ombre des tentes, qui levaient les yeux à leur passage. Malgré tous ses efforts, Lliane ne parvenait pas même à reconnaître les elfes des hommes ou même des gobelins. Tous étaient devenus étrangement identiques, gris, le regard bas, le corps dissimulé sous des cuirasses de cuir bouilli qui leur faisaient de larges épaules et des torses épais. La plupart portaient des casques ou des coiffes de mailles, ce qui les rendait plus semblables encore. Et le peu d'elfes qu'elle put entrevoir à visage découvert n'avaient plus rien d'elfique. Leur beauté était devenue effrayante, leur pâleur s'était ternie et l'éclat de leurs yeux s'était mué en une lueur sombre, lourde, qui l'emplissait d'effroi. Ils étaient devenus des ombres, des êtres de la nuit, des *mornedhel* nimbés d'une aura de haine et dont chaque geste semblait une menace. C'était inutile... Même si Hamlin ou Till s'étaient tenus là, devant elle, Lliane n'aurait pu supporter leur aspect.

Un grondement de tonnerre, au loin, lui fit lever les yeux au ciel. De gros nuages s'amoncelaient, comme nourris de toute la fumée qui s'élevait du camp, et elle frissonna au souvenir de ces pluies horribles dont elle avait vu l'effet, dans les camps de prisonniers. Il semblait difficile d'imaginer que ce pays de cauchemar, dont le ciel lui-même était obscur, ait été autrefois une plaine fertile, une forêt traversée de ruisseaux. Se pouvait-il que des êtres vivants, quels qu'ils soient, parviennent à détruire une contrée à ce point ? Et si cette noirceur était sa véritable nature ? Se pouvait-il que ce fût ce pays lui-même qui ait corrompu les êtres qui l'habitaient, et non le contraire ? C'était là une pensée troublante, dont les répercussions l'entraînèrent un moment loin du camp et de cette foule en armes. Si tel était le cas, si une terre avait le pouvoir de façonner les êtres qui l'habitent, les elfes ne seraient-ils que le produit de l'harmonie de la forêt ? Les hommes, dans leur agitation constante, ne seraient-ils que les enfants du vent et des plaines, et les nains ceux de la roche ?

On disait que chaque peuple avait reçu une terre des dieux, mais ces peuples étaient-ils déjà semblables à ce qu'ils étaient aujourd'hui lorsqu'ils prirent possession de leurs royaumes, ou l'étaient-ils devenus ? Idée étrange, vraiment, dont elle devrait parler à Gwydion, si toutefois les Mères lui permettaient de le revoir un jour...

Les monstres vivant dans ces contrées affreuses avaient pu s'habituer aux pluies acides, aux vapeurs de soufre, à cette fumée lourde qui rongait leur peau et leurs yeux. Mais des hommes, des elfes et bien d'autres peuples y avaient également trouvé refuge, et tous ne semblaient pas être des esclaves ou des prisonniers. Nulle part ailleurs – sauf disait-on au fond des allyans gnomes – existait-il autant d'êtres si différents rassemblés en une coexistence sinon pacifique, au moins vivable ? Et il était plus étrange encore de penser qu'un tel rassemblement n'avait pu se faire qu'ici, dans ce puits de

cendres, comme si la seule chose capable d'unir des peuples aussi différents n'était ni l'amour, ni l'or, ni la recherche du bonheur ou de la sagesse, mais la haine.

Un fracas soudain fit sursauter Lliane. En haut d'une tour de bois, des guerriers venaient de frapper un large disque de métal, et ils recommencèrent à une cadence espacée, avec une puissance telle que chacun de leurs coups de masse déchirait le ciel comme l'éclat du tonnerre. Autour d'eux, elle vit les Omkünz sortir de leurs tentes et s'aligner sur leur chemin en une longue haie, muette et indifférente. Tout au bout, une douzaine de gardes gobelins en armures noires, tenant des lances de dix coudées, s'étaient postés devant une tente conique semblable à toutes les autres, à l'exception de ses dimensions formidables et des mâts qui l'entouraient, décorés de crinières de chevaux et de ce qui lui parut être des têtes coupées, pour la plupart à demi décomposées. Instinctivement, l'elfe se rapprocha du cheval de Maheolas, mais ce dernier talonna sa monture et écarta sciemment sa chaîne afin que tous la voient.

Le cavalier et sa captive n'eurent pas un regard, mais Lliane comprit dans l'instant, baissa les yeux et ouvrit ses épaules. Aussi nue et fragile qu'on puisse l'être, portant au cou le collier des esclaves et manifestant toute l'apparence d'une soumission absolue, elle devint cette courtisane inaccessible et désirable que seul un prêtre en robe noire pouvait s'offrir. Bien plus que les deux orcs pitoyables de sa garde personnelle, c'était elle qui leur montrait à tous le rang et la puissance de son maître... Alors, oui, il fallait qu'on la voie. Till et les autres étaient là, fatalement, et si elle n'était pas capable de les reconnaître, eux peut-être se souviendraient d'elle.

Lliane ne leva pas même les yeux lorsque Maheolas arrêta son cheval et mit pied à terre pour se porter au-devant du groupe qui venait de sortir de la grande tente.

— Seigneur Khûk, je suis honoré de vous revoir !

— Maître Maelwas...

La voix du commandeur était pareille au grondement lointain du tonnerre, sourde et si puissante qu'elle faisait vibrer la terre sous ses pieds.

— On m'a prévenu de votre arrivée, poursuivit ce dernier. Est-ce notre prince qui vous envoie ?

— Le Maître souhaite être informé de la valeur réelle de vos Omkünz. Leur nombre et leur allure sont impressionnants, je dois dire. Sont-ils en état de se battre ?

Khûk ne répondit pas tout de suite, mais il s'approcha d'eux avec un empressement soudain, comme si le prêtre de Lug venait de prononcer les mots qu'il attendait depuis toujours. Lliane n'eut que le temps de s'écarter, alors qu'il saisissait Maheolas – ou Maelwas, ainsi qu'il le nommait – par le bras.

— Est-ce le moment ?

À côté de lui, l'adolescent était d'une taille et d'une stature dérisoires, et pourtant lorsqu'il leva les yeux vers le commandeur, ce fut le goblin qui recula.

— Ne me touchez pas, murmura-t-il d'une voix si basse que Lliane n'aurait pu l'entendre si elle n'avait été si proche.

— Pardonnez-moi, maître...

— Répondez, reprit l'adolescent en s'efforçant d'adopter un ton plus conciliant. Vos Omkünz sont-ils capables de se battre ?

— Ils le sont, croyez-le.

— Et qu'est-ce qui vous assure que vos elfes ou vos hommes ne se retourneront pas contre nous, s'ils doivent affronter leurs congénères sur le champ de bataille ?

*Étrange question, de la part d'un humain...* Khûk garda pour lui la réflexion qui lui était venue à l'esprit et désigna les chaudrons dans lesquels on préparait le repas du soir.

— La nourriture, la bière et l'alcool, dit-il. Des drogues stimulent l'ardeur au combat, d'autres endorment les mauvaises idées. Mais les mauvaises idées ne durent jamais longtemps. La Terre dicte sa loi. La voix de Lug pénètre leurs âmes... Et ceux qui persistent à ne pas l'entendre servent d'entraînement aux autres.

— Je vois... C'est bien. Ce soir, nous parlerons. Je crois que vous serez content.

Le commandeur poussa une sorte de grommellement haché qui devait être un rire. Lliane leva les yeux par en dessous et frémit d'horreur en croisant le regard de Khûk. Torse nu, les épaules recouvertes d'une chasuble de fourrure fauve sur laquelle s'étaient étalées ses longues nattes, pareilles aux tentacules de quelque animal de cauchemar, il n'était entouré, hormis sa garde, que de femelles. Des gobelines au faciès brutal et aux formes opulentes, des servantes humaines portant des plats chargés de viande ou des brûloirs à parfum, tout un gynécée dont le nombre et la variété lui firent craindre soudain d'humilier le prêtre, venu avec une seule esclave.

— Une elfe ! s'exclama-t-il en s'efforçant de paraître impressionné. Je n'ai pour ma part jamais réussi à en garder vivantes. Trop minces, trop étroites... Au moindre assaut, elles cassent comme des brindilles !

Réalisant dans l'instant ce que ses propos pouvaient avoir d'insultant, Khûk tenta de se reprendre et chercha quelque flatterie. Maheolas ne parut cependant pas en prendre ombrage.

— Tsandaka me l'a cédée, dit-il en lorgnant Lliane de la tête aux pieds. Beaucoup trop cher, sans doute. Elle prétend que c'est une princesse d'Eliande...

L'elfe sentit son cœur bondir dans sa poitrine et maudit ce Maheolas, assez sûr de son pouvoir ou de son impunité pour oser ainsi jouer avec le feu.

— Tsandaka ment comme elle respire, mais ses filles sont bien dressées, admit Khûk. Votre elfe est très belle, sans aucun doute. Voudriez-vous me la vendre ? Ou l'échanger, peut-être, contre deux ou trois de celles-là...

L'elfe s'efforça de ne pas réagir, alors même que la réponse de son compagnon tardait à venir.

— Plus tard, peut-être... Je n'ai guère eu le temps de profiter d'elle. Mais pour votre plaisir, Seigneur, elle chantera pendant que nous dînons.

Alors que le commandeur s'inclinait pour le remercier, Maheolas tira sur la chaîne, obligeant ainsi Lliane à lui faire face.

— Toi, tu restes là, dit-il sur un ton hargneux, que démentait l'insistance de son regard. Chante-nous l'un de ces airs elfiques... Et chante fort, qu'on t'entende de l'intérieur !

Puis il fit demi-tour et suivit Khûk sous la tente, où des servantes orques s'affairaient déjà. Si l'apparence de l'abri ne différait guère du reste du campement, l'intérieur n'avait rien de fruste. Des lampes à huile ménageaient des zones d'ombre et de lumière, entre des étoffes colorées et des fourrures moelleuses. Autour du mât central, un râtelier d'armes était la seule note guerrière de l'ensemble.

Khûk s'assit en tailleur auprès d'un lit de braises creusé dans le sol et cerné de pierres plates, sur lesquelles chauffaient doucement de la bière d'orge et du vin. Sitôt que Maheolas se fut assis à son tour et qu'on les eut servis, ses courtisanes vinrent l'entourer, mais il les congédia d'un geste.

— J'ai appris que vous aviez apaisé la Lance, dit-il en se penchant vers son hôte. Je craignais que la guerre ne soit finie.

— Elle l'est, pour l'instant. Si tant est qu'elle ait jamais commencé... À côté de ce qui se prépare, les batailles de Bassecombe et de Calennan ne vous sembleront bientôt que de vulgaires accrochages d'avant-garde.

— Ha !

Khûk vida son verre d'un trait et tendit son bras pour qu'on le serve de nouveau.

— Je souhaite voir vos Omkünz au combat, reprit son hôte. Contre les nains de la Montagne Rouge, par exemple...

— Contre des nains, des hommes, des elfes, tout ce que vous voudrez, seigneur Maelwas !

— Des nains, plutôt. Je ne sais si vos hommes et vos elfes sont en état de combattre les leurs... Attendez... Maheolas leva la main, écouta un instant et sourit. Au-dehors, la voix légère de Lliane s'élevait progressivement. Ce qui n'était au début qu'un murmure gagnait sans cesse en intensité, sans qu'elle hausse la voix, mais plutôt comme si elle s'était rapprochée de quiconque l'entendait. Et son chant pénétrait jusqu'à l'âme. Et ses mots s'imprégnaient au plus profond des êtres, même si on ne les comprenait pas.

*« Byth egle eorla gehwylcun,  
Thonne faestlice flaesc onginneþ  
Heaw colian, hrusan ceosan  
Blac to gebbedan, bleða gedreosath,  
Wynna gewitath, wera geswicath. »*

« Les cendres effraient les nobles guerriers  
Quand la chair commence  
À refroidir et que le corps choisit la terre  
Comme morne compagne de lit, les beaux fruits tombent  
La joie se fane, les promesses sont trahies. »

Lliane se tenait droite, les yeux fermés, les paumes ouvertes et les coudes à demi fléchis de part et d'autre de son buste, dans la posture de Ear, la cendre. C'était la rune de la mort, la rune dernière, une antique malédiction qu'elle répéterait sans interruption, tant qu'on la laisserait chanter. Et ce chant recouvrait le campement, masquant les plaintes des suppliciés, le grognement des fauves et les éclats de la soldatesque.

Les rangs des Omkünz s'étaient défaits, les guerriers s'étaient retirés sous leurs tentes et la plupart étaient déjà couchés, sans même se rendre compte que la voix de l'elfe les suivait jusque dans les ténèbres de leur nuit.

Mais tous n'étaient pas partis.

Immobiles au bord du chemin, des elfes par centaines écoutaient ce chant lointain qui leur broyait le cœur, comme un ancien souvenir. Jusque sous la tente du commandeur, un silence pesant avait fait taire les conversations et figé les gestes.

— Dis-lui d'arrêter, ou de chanter autre chose ! tonna soudainement le goblin, d'un ton qu'il ne put contrôler.

Maheolas tarda à réagir. Le chant s'était insinué en lui tout autant qu'en chaque être vivant du campement et l'accablait au point que sa gorge s'était nouée et qu'il se sentait au bord des larmes.

— Tu as raison, murmura-t-il.

Et, d'une voix plus forte :

— Ça suffit ! Viens à côté de moi, esclave, et qu'on ne t'entende plus !

Alors que Lliane pénétrait sous la tente, Khûk l'observa d'un air mauvais jusqu'à ce qu'elle s'asseye docilement au côté de son maître, puis il secoua la tête avec dégoût et vida son verre.

— Le chant des elfes ! grommela-t-il entre ses dents. Leurs sorcières se postent sur le champ de bataille et braillent jusqu'à vous rendre fou, tout comme elle !

— Il n'est pas de chant que Lug ne puisse faire taire, répondit Maheolas sans le regarder.

— Bien sûr...

— Mais vous avez raison, il y a là une force, et je l'ai ressenti tout comme vous. Voilà pourquoi le Maître a les yeux fixés sur vos Omkünz : chacun de nos peuples semble posséder un peu de la puissance originelle des dieux, comme si on l'avait dispersée sur la terre, entre des races imparfaites. Montrez-nous que cette force peut être utilisée. Montrez-nous que des hommes, des orcs, des elfes et des gobelins peuvent former une armée unique, plus terrible que n'importe quelle autre unité ! Si vous réussissez, le monde entier sera à nous, non pas pour être détruit, mais pour ne plus former qu'un seul peuple, celui des enfants de Lug !

— Je suis à vos ordres, maître Maelwas...

— Demain, je choisirai dix de vos guerriers. Quel est le plus proche bastion des nains ?

— Agor Dôl, répondit Khûk sans hésiter. C'est à deux jours de marche... Les longues-barbes ont une dizaine de tours le long de la crête, avec des bûchers prêts à être allumés pour donner l'alerte. Il est possible d'en prendre une, mais le temps d'arriver à la suivante, c'est toute la montagne qui vous tombe dessus. À croire qu'il n'y a pas un seul rocher qui ne soit piégé...

— Une seule tour suffira. Faites préparer une escorte et des guides. Nous partirons dès l'aube.

Khûk le regarda un moment en silence, comme s'il allait ajouter quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? reprit Maheolas d'une voix glaciale. Quelque chose vous déplaît, commandeur ?

— Non... C'est bien ainsi. Je vais donner des ordres.

Il se leva et sortit de la tente, tandis que Maheolas se penchait vers les plateaux débordants de viande et de fruits qu'on avait disposés devant eux. Il jeta négligemment une pomme à Lliane, comme il l'eût fait pour un chien quémandant à table. Tous deux ne purent s'empêcher de sursauter quand la voix de Khûk tonna au-dehors. Durant un instant, ils se virent capturés, mis à mort, mais il ne faisait que donner ses ordres.

— C'est tout ce que je peux faire, murmura Maheolas sans regarder sa compagne. Tu as jusqu'à demain pour trouver les autres. Nous n'aurons pas le temps de les chercher.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Lliane.

Maheolas suivit la direction qu'elle indiquait d'un mouvement de menton. Il ne vit rien, malgré tous les flambeaux qui illuminaient la nuit. Mais les yeux d'elfe de la princesse d'Eliande avaient percé les ténèbres. À une portée de flèche, Hamlin le ménestrel se tenait accroupi, face à la tente de Khûk. Aucun son ne sortait de sa bouche, mais il savait que Lliane pourrait lire sur ses lèvres.

— Ils sont là.

## AUX ORDRES DU MAÎTRE

Il les avait entendus venir de loin. Perché sur la branche basse d'un tilleul, debout contre le tronc, le corps confondu avec le feuillage dans ses vêtements moirés, son arc prêt à tirer, Morvryn observait la troupe qui se dirigeait vers son campement. Il avait reconnu de loin, à sa silhouette courtaude et à sa cotte d'armes noire le jeune chevalier, Léo de Grand de Carmelide, celui qui les avait accueillis à Loth et menés jusqu'au château. L'elfe s'en sentit rassuré. Car les autres étaient de ceux qu'il aurait préféré éviter. Une demi-douzaine de soldats et d'archers, menés par deux chevaliers rougeauds, épais, renfrognés, engoncés dans leurs armures de mailles et de cuir... C'était beaucoup d'hommes pour une simple ambassade, à quelques milles à peine des remparts de Loth.

De quoi se méfiaient-ils ? Des monstres ou de lui ? Les monstres étaient loin, à plusieurs jours de cheval, et que pouvaient-ils craindre de lui, seul dans ces terres inconnues, toutes de prairies et de champs cultivés, et dont les forêts n'étaient guère plus que des bosquets traversés de routes ? C'était dans l'un de ces bois (que seul un homme aurait pu confondre avec la forêt) que le roi d'Eliande s'était établi depuis qu'un faucon avait apporté le message des elfes. Il n'avait pu aller plus loin. Sans aucun doute, le roi Ker l'aurait reçu avec tous les honneurs, maintenant que l'alliance des elfes lui était acquise. Mais cette alliance que lui-même avait encouragée pesait lourdement sur ses épaules et sur son âme. Durant des nuits entières, les images de la bataille de Calennan venaient le hanter. Les visages grimaçants des orcs, le sang éclaboussant les fougères, les cris, les morts, et le doux regard d'Arianwen à la lumière de la lune, faiblissant peu à peu, jusqu'à ce que ses yeux se ferment...

Bien des jours s'étaient écoulés dans cette solitude et la venue de ces hommes aurait pu être bienvenue. Mais ils avançaient en silence (un silence d'homme, dont le vacarme s'entendait à des lieues), espacés de plusieurs pas, en ligne comme pour une battue, et cet ordre de marche lui déplaisait. Ce n'était pas ainsi qu'on rend visite à un ami. Même chez les hommes...

Il les laissa passer sous son arbre, tout en réfléchissant rapidement à ce qu'il allait faire. Ne pas se montrer serait une bien piètre façon de faire honneur à l'alliance souhaitée par le roi Ker entre leurs deux peuples. Et ce serait peut-être passer à côté d'une information capitale sur le cours de la guerre... ou sur sa fille. Après tout, Ker ne s'était-il pas engagé à tenter de retrouver Lliane ? Ils avaient eu le temps. Peut-être avaient-ils du nouveau... Morvryn résolut de descendre pour leur parler, mais il éprouvait un pressentiment néfaste à l'idée de se dévoiler sans autre précaution. Une idée lui vint et il s'activa aussitôt avec empressement. Du tranchant de sa dague, l'elfe coupa une fine mèche de ses longs cheveux, saisit une branche au-dessus de lui et la recourba comme un arc, en se servant de ses cheveux comme d'une corde tressée pour la maintenir en place. Il veilla à ne pas trop serrer, afin que la tension du bois finisse par arracher ce lien. Puis, voyant que les hommes d'armes s'étaient éloignés, il descendit rapidement le long du tronc, courut en silence jusqu'à un massif d'osier et prépara deux autres de ces collets fragiles, en deux endroits distincts. Un instant encore pour reprendre son souffle et il s'avança à découvert, l'arc à bout de bras.

— Est-ce moi que vous cherchez ? cria-t-il d'une voix forte.

La troupe se retourna d'un bloc. Les piétons brandissaient leurs piques, les archers hésitaient à

encocher. L'un des chevaliers porta la main à son épée, mais Morvryn entendit distinctement Léo de Grand le rabrouer avec fermeté, avant de talonner son cheval pour revenir au trot jusqu'à lui.

— Par Dieu, je suis heureux de vous voir, seigneur ! lança-t-il en mettant pied à terre. J'ai bien cru qu'il nous faudrait fouiller cette forêt jusqu'à la fin des temps pour vous retrouver !

— C'est que nous ne nous attendions pas à une visite, répondit l'elfe tout en observant les autres. N'avions-nous pas convenu que c'est moi qui devais venir à Loth, dès que j'aurais la réponse des miens ? Qu'avez-vous de si urgent à me dire ?

— Moi, rien, fit Léo de Grand avec cet air amusé qui lui était habituel. Mais le prince Pellehun a demandé à vous voir.

Les deux chevaliers étaient restés en selle et s'écartaient inexorablement, comme pour lui couper toute retraite. Les archers n'avaient toujours pas saisi de flèche dans leur carquois, mais ils se déployaient, eux aussi, de même que les hommes d'armes.

— Que me veut-il ?

— Je ne sais pas. Cependant j'ai appris que le roi l'avait chargé d'enquêter sur la princesse Lliane et que le prince a envoyé des hommes dans le Nord, vers les allyans gnomes. C'est peut-être ça...

Morvryn avait déjà ouvert la bouche pour questionner Léo de Grand lorsque l'un des rameaux d'osier se libéra soudainement, sur leur gauche, ce qui les fit tous sursauter. L'elfe réprima un sourire. On aurait vraiment dit que quelqu'un venait de bouger dans le buisson. Un elfe, bien sûr, n'aurait pas fait autant de bruit, mais aucun des hommes du roi ne s'arrêta à ce genre de considération. À voir leur mine, les chasseurs se voyaient déjà devenus des gibiers, les cibles d'invisibles archers elfiques aux flèches d'argent. D'autant que, un court instant plus tard, ce fut la branche du tilleul qui se remit en place, dans un grand froissement de feuilles.

— Ne vous inquiétez pas, dit Morvryn. Ce n'est que mon escorte... Il faut nous pardonner. Les elfes sont d'un naturel méfiant.

— Votre escorte, hein ? fit Léo de Grand d'un ton plus intrigué qu'inquiet. Vont-ils se montrer ?

— Ça, j'en doute, mon ami...

Derrière lui, les deux chevaliers échangèrent un regard qui ne fit que conforter l'elfe. Ceux-là, visiblement, avaient quelque chose en tête que Léo de Grand ignorait – à moins que ce dernier ne soit un comédien hors pair. Sans les quitter des yeux, le roi d'Eliande se tourna vers un épais massif, en arrière de la troupe, et mit ses mains en porte-voix.

— *Ferran ne sorg, heardingas !*

— Qu'avez-vous dit ?

— De ne pas tirer... Si vous le permettez, ils nous suivront jusqu'à la ville. J'attendrai le prince au plus près de vos remparts.

— Vous vous méfiez de moi, seigneur Morvryn ?

Le dernier lien céda opportunément en cet instant, ce qui lui permit d'éluder la question. L'elfe s'amusa même à adresser un geste d'apaisement à son escorte imaginaire.

— Nous y allons ?

Au matin, les hurlements des loups les éveillèrent en sursaut. Lliane avait dormi au pied du lit de Maheolas, nue à même la terre glacée, et durant un instant d'une angoisse effroyable, elle se vit déjà déchiquetée, saisie entre leurs mâchoires sous le regard de Khûk et de ses monstres. Puis les brumes du sommeil se dissipèrent et elle reprit conscience, haletante, le corps douloureux. Le froid ne

l'atteignait pas mais elle se sentait sale, engourdie et recrue de fatigue, comme si elle venait à peine de s'endormir. La nuit n'avait apporté aucune quiétude au camp des Omkünz, qui résonnait sans cesse de cris ou du martèlement visqueux de troupes passant sur le chemin boueux en contrebas. De brusques éclats de lumière projetaient parfois des ombres inquiétantes sur les parois de leur hutte, et quand le silence revenait enfin elle percevait des souffles rauques et des murmures au-dehors. Et maintenant ces loups, qui poussaient ces cris horribles...

Elle jeta un coup d'œil morne vers son compagnon, arracha l'épaisse couverture de fourrure qui le recouvrait et sortit. Le jour était terne, mouillé d'une bruine huileuse qui faisait luire les faisceaux d'armes et crépiter les flambeaux brûlant encore. Sans un regard pour les gardes postés devant le rideau de peau qui leur servait de porte (et ceux-ci n'osèrent pas l'arrêter), elle descendit les quelques marches en rondins menant jusqu'au chemin principal, puis se guida à l'oreille, pieds nus dans la fange noire, jusqu'à l'enclos des bêtes. Elle sentait glisser sur elle les regards de la troupe désœuvrée, se rassemblant lentement autour de chaudrons fumants, mais nul ne lui adressa la parole. On s'écartait même de son chemin, comme si l'esclave d'un prêtre était digne de quelque égard ou présentait quelque danger. Puis elle sentit l'odeur des fauves et quelques pas plus loin, aperçut une clôture de bois et de ronces, haute de deux perches, suffisamment ajourée pour qu'elle devine, au-delà, les sombres silhouettes des loups. Un petit groupe d'orcs et de kobolds, hissés sur une plate-forme, leur jetaient des morceaux d'une viande blanche qu'elle n'identifia pas, tout d'abord. Puis l'un d'eux brandit en riant un bras déchiqueté, tranché de l'épaule, qu'il tendit au-dessus de la palissade. Les loups sautaient pour l'attraper, avec des claquements de gueule et des grognements effrayants, jusqu'à ce que l'un d'eux l'arrache des mains du louvetier.

Le cœur au bord des lèvres, Lliane fit demi-tour. Et elle buta aussitôt contre le torse cuirassé d'un goblin massif. Elle recula instinctivement, mais le guerrier la saisit par l'un des pans de la fourrure qui la recouvrait et l'attira à lui.

— C'est imprudent de se promener si près de l'enclos, murmura-t-il d'une voix sourde et profonde. Les loups sentent ta chair d'elfe. Ça les excite...

Lliane releva la tête et reçut de plein fouet le regard jaune des yeux de Khûk. Le commandeur la dominait de toute sa masse, si étroitement collé à elle que les mailles de sa cotte d'armes lui écorchèrent la peau. En tentant de l'écartier d'elle, ses doigts découvrirent le pommeau d'un poignard. Dans le même mouvement, l'elfe le repoussa d'une bourrade, extirpa l'arme du fourreau, tourna sur elle-même et se laissa tomber à terre.

Cette fois, ce fut Khûk qui eut un mouvement de recul. Il ne tenait plus en main que la dépouille de fourrure et n'eut que le temps de deviner l'éclat du corps pâle de Lliane jaillissant devant lui. Mais sitôt qu'il baissa la tête sur elle, la pointe de son propre poignard se ficha sous son menton.

— C'est imprudent de laisser ses armes sans surveillance...

La main de Lliane tremblait, mais d'une rage meurtrière et non de peur. La peur était dans les yeux de Khûk et elle en ressentit une joie délectable, une envie d'aller jusqu'au bout de cet instant, un désir, presque un besoin de tuer plus fort que toute raison. Elle percevait autour d'eux les cris et la ruée de dizaines d'orcs et de gobelins accourant au secours de leur maître en l'encerclant. Un filet de sang, rouge et brillant, coulait sur la lame noire, jusque sur ses doigts. D'une seule poussée, elle pouvait lui transpercer la mâchoire jusqu'au cerveau. Mais alors, elle mourrait.

— Il est l'heure, je crois, dit-elle en abaissant brusquement le poignard. Ne faisons pas attendre le seigneur Maelwas.

Le commandeur ne broncha pas lorsque la pointe de son arme s'arracha de son cou. Lentement, il leva la main jusqu'à son menton, regarda le sang sur ses doigts puis sourit en reprenant la lame qu'elle lui tendait.

— Il semble que ton jeune maître sache choisir ses compagnes, murmura-t-il.

— Mon manteau.

Sur un hoquet amusé, il lui tendit la fourrure, dont elle s'enveloppa prestement. Puis elle lui tourna le dos et fendit les rangs des gobelins qui, sur un signe de Khûk, la laissèrent passer.

Quand l'elfe put respirer normalement et que la rage sanguinaire qui l'avait saisie se fut enfin dissipée, elle releva les yeux et avisa Maheolas, debout devant leur abri, vêtu de sa robe noire et affichant une expression de parfaite indifférence. Qu'elle fût réelle ou affectée, cette froideur exaspéra Lliane, qui détourna la tête et s'efforça de marcher d'un pas tranquille, alors même qu'elle entendait derrière elle la foulée lourde du commandeur et de ses gardes. Elle n'eut pas un regard pour son compagnon lorsqu'elle s'engouffra dans leur hutte. Puis lorsque le rideau de cuir se referma derrière elle, l'elfe arracha la fourrure qui la recouvrait et la jeta rageusement à terre. Tout son corps bouillonnait de fureur, ses poings s'étaient crispés, le sang faisait battre les veines de ses tempes et de son cou et toute cette rage formidable se libéra dans un cri muet. Saisie d'un soudain vertige, suffocante, elle se laissa tomber sur le lit, ferma les yeux un instant puis regarda ses mains, maculées de boue et de traînées sombres. Le sang du commandeur... Durant un instant, une colère aveugle l'avait submergée, l'envie irrésistible de pousser cette lame, lentement, jusqu'à ce qu'il hurle et s'effondre à ses pieds, et ce souvenir la glaçait. Elle avait déjà tué, dans le passé, à la chasse, et plus récemment au combat. Mais jamais encore elle n'avait éprouvé cette jouissance immonde, ce sentiment de puissance, cette haine dévorante. Peut-être était-ce cette terre, vraiment, qui tordait les âmes. Il fallait partir, tout de suite. Fuir l'Infer Yên ou se faire tuer avant de devenir l'un d'eux.

Lliane s'ébroua, saisie d'un frisson de dégoût. Au-dehors, elle entendit la voix puissante du commandeur saluer son compagnon, suivie du bourdonnement indistinct de leur conversation, anodine et sans éclat. Elle avait failli le tuer, mais Khûk semblait n'en tenir aucun compte, comme si ce genre de pulsion était normal. Durant un instant, elle se demanda ce qu'il serait advenu si elle l'avait égorgé, puisque cela semblait si anodin... Puis elle prit une longue inspiration et inspecta les lieux. Le jour terne s'immisçait entre les murs de branchages tressés, éclairant un décor guerrier de fourrures, de râteliers d'armes et de coffres débordant d'étoffes et de pièces d'armure. Au moins trouverait-elle de quoi se vêtir.

Quand elle sortit, ignorant le regard amusé de Khûk, elle vint se placer au côté de Maheolas. Elle avait enfilé ses bottes de peau – le seul vêtement qu'elle avait pu conserver –, une longue chemise d'un bleu sombre, puis une tunique de cuir fendue sur les cuisses et serrée à la taille par une ceinture d'orc, à laquelle pendait le fourreau d'un long poignard. Entre ses seins se croisaient la corde d'un arc et la sangle d'un carquois garni de flèches. Et une fois encore personne – hormis Maheolas qui lui jeta un regard inquiet – ne semblait s'étonner de la voir ainsi parée. Devant eux, les Omkünz s'étaient alignés dans le chemin creux en une file infinie. Lliane n'osa les regarder, mais son cœur battit plus vite à l'idée que Till, Hamlin et les autres devaient être là et que peut-être ils la regardaient en ce moment même, vêtue en guerre au côté de leur général.

— Eh bien, il semble que nous soyons prêts, dit le jeune moine. M'avez-vous choisi dix guerriers, commandeur ?

— Je pensais que vous les choisiriez vous-même...

— Vous avez raison. C'est mieux ainsi. Mais à vrai dire je ne m'y entends guère, pour ce genre de choses... *Slagai !*

Maheolas s'était tourné vers Lliane, qui baissa la tête servilement.

— Rassemble une dizaine de guerriers, elfes, hommes, orcs, gobelins. Mais surtout des elfes et des hommes. Dépêche-toi !

— Bien, maître.

Elle s'éloigna d'un pas rapide, droit vers l'alignement des guerriers.

— Elle a quelque expérience en la matière, comme vous avez pu le voir, reprit Maheolas sans laisser à Khûk le temps de réagir. À combien d'heures de marche m'avez-vous dit que se trouvaient ces tours naines ?

— Au moins deux jours, en allant vite.

— J'irai vite. Qu'on m'amène mon cheval et faites préparer des mules, avec des vivres pour une semaine.

— C'est déjà fait... Et elle ? demanda Khûk en désignant Lliane d'un mouvement de menton (qu'il regretta aussitôt, car sa blessure se rouvrit). Lui faut-il un cheval ?

— Elle ?

Maheolas eut un haussement d'épaules méprisant.

— Je doute qu'elle sache monter... Elle semble se débrouiller assez bien à l'arc et à la dague, mais je n'ai jamais vu d'elfes tenir correctement en selle. Et puis...

Il se tourna vers le commandeur avec une moue amusée.

— ... Entre nous, je ne lui fais pas assez confiance pour lui laisser une monture.

Lliane n'en entendit pas plus. Dès qu'elle avait osé regarder en face le rang des Omkünz, elle les vit : Hamlin, tout d'abord, qui avait entendu son chant la nuit dernière et qui avait osé s'approcher assez près de la tente du commandeur pour qu'elle le voie. Près de lui se tenait Till le Daerden, presque méconnaissable dans son armure de cuir bouilli qui lui donnait davantage l'air d'un orc que d'un elfe des collines. Au deuxième rang, Ogier Lebœuf les dépassait de la tête et des épaules. D'autres visages lui étaient familiers, ceux des elfes qu'elle avait côtoyés dans les enclos. Quant aux hommes, ils lui paraissaient tous semblables, avec leurs visages de brutes renfrognées.

Arrivée devant eux, elle obliqua à droite et s'écarta de quelques pas, pour commencer à désigner des orcs, des gobelins et des hommes, parmi ceux qui lui semblaient les moins effrayants. « Toi ! » : un geste, et le guerrier sortait du rang pour lui emboîter le pas. Quand elle en eut choisi cinq, elle tourna les talons et revint vers ses compagnons.

— Toi et toi ! Et l'autre, là, derrière ! Et vous trois, à côté...

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers les silhouettes si dissemblables de Maheolas et du commandeur, puis examina la troupe qu'elle avait retenue. Deux hommes seulement, Ogier et un rougeaud massif à l'expression parfaitement abrutie. Cinq elfes, dont ses deux compagnons, une elfe d'âge mûr aux longs cheveux gris tressés de nattes et deux de ceux qu'elle avait reconnus. Les autres, trois orcs et deux gobelins, ne lui accordaient pas un regard, probablement vexés de devoir obéir à une gamine. Ceux-là, se dit-elle, il faudra les tuer.

— Suivez-moi !

La troupe se mit en marche en désordre, mais s'aligna impeccablement sitôt qu'ils furent devant Khûk. Maheolas était déjà à cheval, coiffé d'un chapeau à large bord assez ridicule, sans doute destiné à le protéger des pluies acides. Et près de lui attendait un orc de grande taille vêtu d'un simple b্লাuid

de laine et tenant deux mules par la bride. Un orc de plus... Mais celui-là ne semblait pas redoutable.

Khûk descendit les quelques marches qui menaient jusqu'au chemin, puis les passa en revue un à un, comme pour se souvenir de leurs visages. Une fois parvenu devant la monture du jeune prêtre en robe noire, il lui jeta un bref coup d'œil et se tourna vers les guerriers.

— Soyez fiers ! cria-t-il d'une voix assez forte pour être entendu jusqu'au bout du camp. Le seigneur Maelwas vous a choisis pour une mission de guerre ! Obéissez-lui et faites honneur aux Omkünz !

Il leva le bras et un cri tonitruant jaillit de toutes les poitrines, à trois reprises, puissant comme un coup de tonnerre. L'écho n'en était pas encore dissipé lorsque Maheolas talonna sa monture, suivi de sa troupe.

Le commandeur les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils aient disparu, puis il fit signe à l'un de ses gardes.

— Batna !

Le gobelin accourut et frappa du poing sa poitrine cuirassée.

— *Kéhintar Khûk !*

— *Ena tozgat klaadvadan ar tongol. Nar Agor Dôl...*

D'un geste, il désigna le groupe qui venait de partir, puis congédia le dénommé Batna, qui s'inclina et lança un ordre guttural. Aussitôt, deux escouades de gobelins apparurent au détour du chemin, en armes et traînant eux aussi des mules chargées de vivres. La première se mit en marche sur la piste de Maheolas, tandis que la seconde s'élançait au petit trot, par un autre chemin.

Tandis que les sergents d'armes hurlaient leurs ordres pour la journée, Khûk observa de nouveau la piste, en touchant du bout des doigts son cou entaillé. Les ordres du Maître ne se discutaient pas, mais le temps n'était pas venu où un enfant d'homme, fût-il prêtre de Lug, pourrait dicter sa loi à un général gobelin.

Et malheur à lui s'il avait cherché à le tromper.

## AGOR DÔL

À cent pas du pont-levis gardant la poterne méridionale de Loth, la plus proche des bois et des berges du lac : c'est aussi loin que les deux rois, Ker et Morvryn, avaient accepté d'aller. Ni plus près de la ville, ni plus loin... On avait dressé une tente, planté des mâts, accroché des étendards, disposé deux fauteuils et dressé une table avec des fruits, du vin au miel et de la bière fraîche. Nul soldat ne devait s'approcher du lieu de la rencontre, et la poignée d'hommes qui avait pris place sous le dais, à l'abri du soleil encore chaud, en cette fin d'après-midi, ne portait que des dagues d'apparat pour tout armement. Seul le roi était assis, muré dans un silence que les autres, pas même son fils, ni le sénéchal Burcan, n'osaient déranger.

Ker n'était pas de mauvaise humeur, bien au contraire. Le ciel était parfaitement bleu et les nouvelles excellentes. Le roi entendait même des chants d'oiseaux, pour la première fois depuis longtemps. Et pourtant la sérénité de cette matinée ensoleillée l'emplissait de tristesse. Quoi que les elfes aient décidé, il faudrait quitter Loth pour marcher sur les Terres Noires. Une telle perspective n'avait aucun sens par une si belle journée, alors que le monde semblait en paix, aussi loin que ses yeux puissent voir. Bientôt, dans quelques semaines, viendraient le temps des moissons, puis celui des vendanges, et même si personne n'osait lui en parler ouvertement, chacun redoutait l'ordre qu'il lui faudrait donner. Lever l'armée, alors qu'il y aurait tant à faire aux récoltes... Et puis la guerre semblait bien loin, maintenant. Des mois s'étaient écoulés depuis la chute de Bassecombe. La panique des premiers jours s'était depuis longtemps dissipée et la tentation de ne rien faire grandissait sans cesse, ne rien faire et attendre, au moins jusqu'à l'automne, à l'abri des murs formidables de la cité...

Une main se posa sur son épaule et la voix de Burcan murmura à son oreille.

— Majesté, les voilà.

Ker grommela une réponse et se leva avec un long soupir et un sourire forcé. Ses yeux, justement, ne voyaient pas loin. Pas assez en tout cas pour distinguer autre chose que les silhouettes indistinctes du jeune Léo de Grand et du seigneur Morvryn, alors qu'ils se rapprochaient de la tente.

— Soyez le bienvenu ! lança-t-il d'une voix forte.

L'elfe s'inclina, puis il s'avança encore de quelques pas et serra la main que le souverain des hommes du lac lui tendait. Vraiment, Morvryn ne ressemblait guère à un roi. Il était seul, sans la moindre escorte. Ses vêtements de moire étaient couverts de poussière, constellés d'accrocs et tachés d'herbe aux genoux, comme ceux d'un gueux travaillant aux champs ; il portait en sautoir son arc et une besace de cuir brut. Morvryn paraissait avoir maigri depuis leur dernière rencontre. Son sourire n'éclairait guère son visage fatigué.

— Asseyons-nous, mon ami, et buvons... J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

— Des nouvelles de Lliane ?

— Oui... Mais n'ayez pas de faux espoirs. Nos hommes ont retrouvé sa trace, tout au plus.

Après avoir pris place, Ker se retourna vers sa suite et adressa un signe à Pellehun, qui aussitôt fit un pas en avant et s'inclina devant le roi d'Eliande.

— Seigneur Morvryn, mon père a bien voulu me confier l'honneur de faire rechercher la princesse

Lliane. Je voudrais vous présenter le baron Gorlois de Tintagel, qui s'est rendu dans le Nord, jusqu'à Ha-Bag. C'est un comptoir gnome, à quelques lieues des Terres Noires...

À son tour, Gorlois s'avança et salua l'elfe avec déférence.

— Eh bien, parlez ! s'écria Morvryn.

— Elle est en vie, mon seigneur. Ou du moins elle l'était quand elle a été vue à Ha-Bag. Il semble qu'elle ait été capturée par des gobelins lors de la bataille de Calennan, puis vendue sur le marché aux esclaves...

Le visage de l'elfe devint plus glacial encore, mais il se contenta de hocher la tête.

— J'ai essayé de savoir qui l'avait achetée et où on l'avait emmenée, mais Ha-Bag n'est qu'un repaire de brigands de toutes races... Il n'est pas facile d'obtenir ce genre d'informations.

— Et c'est tout ?

— Seigneur, je suis prêt à y retourner, si mon roi et le prince m'en donnent l'ordre. Il n'y a là aucune troupe organisée. Avec une centaine d'hommes on peut prendre la ville et forcer ses habitants à parler !

— C'est bien, messire Gorlois, intervint Ker. Allez...

Gorlois s'inclina de nouveau et fit quelques pas en arrière.

— On peut lui faire confiance, murmura le roi en se penchant vers son hôte. J'ai pris soin de vérifier ces informations : on m'a confirmé qu'une princesse d'Eliande avait bien été vue à Ha-Bag.

— Alors je la retrouverai.

— Je crois, père, que messire Gorlois serait honoré d'accompagner le seigneur Morvryn, proposa Pellehun.

L'elfe le dévisagea et acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous avez toute ma reconnaissance, prince Pellehun... J'irai avec cet homme. Par ailleurs, Votre Majesté, soyez rassuré : le conseil des elfes s'est rangé à notre avis. Les archers d'Eliande s'aligneront au côté de vos armées. Ils n'attendent que mon ordre pour sortir des bois.

Ker opina en silence, et Morvryn fut heureux de lire sur son visage les sentiments qu'il avait lui-même éprouvés. La guerre qui s'annonçait ne l'emplissait pas de la joie imbécile des braillards haineux, ni de tous ceux qui ne rêvaient que de glorieuses chevauchées. Ker était trop vieux pour ça.

— C'est une bonne chose, dit enfin ce dernier. Remerciez-en dame Maerhannas de ma part... Il va falloir maintenant que nous tenions conseil avec les vôtres pour organiser cette campagne.

— Oui, c'est certain.

— J'ai conscience de votre désir de partir à la recherche de la princesse Lliane, mais nous avons besoin de vous... Et puis Ha-Bag est une ville dangereuse. S'il vous arrivait quelque chose...

Morvryn se raidit dans son siège. Comme tous les elfes, il n'avait guère l'habitude de ces chaises hautes et dures, qui lui donnaient l'impression d'être enfermé entre des barreaux de bois mort.

— Il suffit que je donne l'ordre, répéta-t-il. Et si je devais mourir, eh bien, d'autres que moi me remplaceraient pour mener les elfes à la bataille.

Pellehun observa son père, tout en réfléchissant à ce qu'il pourrait dire pour contrecarrer ces plans sans éveiller de soupçon, mais rien de ce qui lui venait à l'esprit ne semblait à la fois naturel et pertinent. Il paraissait absurde, à vrai dire, d'objecter quoi que ce soit. Lui-même, en son for intérieur, se sentait gonflé d'une exaltation guerrière à la seule pensée des combats qui se préparaient. Ce qui se dessinait en ce moment était tout ce contre quoi l'évêque Dubricius l'avait mis en garde, mais que valait la gloire de Dieu ou le soutien de l'Église en un pareil moment ? Une alliance d'elfes et

d'hommes partant au combat côte à côte, par milliers... La perspective d'une victoire écrasante contre les monstres, une bonne fois pour toutes... N'y avait-il un moyen de gagner sur les deux tableaux ?

— Pardonnez-moi, dit-il en se penchant entre les deux rois. Il nous faudra une dizaine de jours, au moins, pour convoquer la cour solennelle et appeler les bans<sup>[21]</sup>.

— Oui, eh bien ?

— En partant dès demain, le seigneur Morvryn aurait largement le temps d'aller jusqu'à Ha-Bag et de revenir avant que l'armée soit en ordre de bataille...

Ker releva les yeux vers son fils en hocha la tête.

— C'est juste...

— Alors partons tout de suite ! s'exclama Morvryn en se levant.

— Il fera nuit dans quelques heures, et nous n'avons pas votre faculté de voir dans l'obscurité, je le crains, répondit Ker avec un sourire las. Demain, dès l'aube, tout sera prêt... Et donnez tout de même cet ordre avant de partir, s'il vous plaît. Comme je l'ai dit, Ha-Bag est une ville dangereuse...

— Ce sera fait. Et j'attendrai votre homme ici, au lever du soleil.

Ker se leva à son tour et ouvrit les bras pour serrer Morvryn contre son cœur. Les deux rois échangèrent une accolade muette, puis l'elfe prit aussitôt le chemin des bois, d'une course rapide. Ker le suivit des yeux tant qu'il le put puis, sans se retourner, leva la main et adressa un signe à ses conseillers.

— Messire Gorlois !

— Sire...

— Rassemblez autant d'hommes qu'il vous faudra... Voyez ça avec Burcan. Vous avez entendu : vous n'aurez que dix jours. Au-delà, il faudra être rentrés, quoi que vous trouviez ou non là-bas. Maintenant, écoutez-moi : quand vous serez à Ha-Bag, vous répondrez du seigneur Morvryn sur votre tête. Est-ce clair ?

— Oui, Votre Majesté.

— Bien... Je vous souhaite bonne chance.

Après un dernier regard vers la forêt, le vieux roi quitta la tente, suivi du sénéchal et de leur escorte. Restés seuls, Pellehun et Gorlois s'écartèrent de quelques pas, tandis que des serviteurs enlevaient déjà la table, les victuailles et les sièges.

— Faut-il que je l'arrête ? murmura Gorlois avec un mouvement de menton dans la direction de l'elfe.

— Non. Qu'il envoie son message... Tu le tueras après, en chemin.

— Le tuer ? Pardonnez-moi, seigneur, mais vous avez entendu le roi : s'il meurt, j'y laisserai ma tête !

Pellehun lui jeta un coup d'œil en biais, puis sourit.

— Tant que l'armée des elfes est là et marche à nos côtés, personne ne se souciera de la vie de Morvryn... Et puis c'est toi qui as mal entendu : tu n'es responsable de lui que lorsque vous serez à Ha-Bag. Mais comme vous n'arriverez jamais jusqu'à Ha-Bag...

— Je vois.

— Ces gens dont tu m'as parlé... Cet elfe gris...

— Gael.

— Gael, c'est ça... On peut compter sur lui ?

— Si on y met le prix, oui.

— Tu auras ce qu'il faut. Que Morvryn soit tué par un elfe, ça n'a pas de prix, pas vrai ?

Gorlois ne répondit que par un hochement de tête amusé.

— Fais ça vite. Envoie un message, qu'ils viennent au-devant de vous. D'ici là, je ferai patienter les moines...

Le pays avait changé. À deux jours de marche des plaines de tourbe qui avaient valu leur nom aux Terres Noires, l'air des hauteurs dissipait les miasmes sulfurés dans lesquels ils avaient vécu depuis des mois. Dès les premières heures, la troupe hétéroclite de Maheolas s'était enfoncée dans une forêt de conifères si dense qu'ils durent avancer sur une ligne unique, le long d'un chemin sinueux serpentant entre des arbres aux ramures épaisses, sombres au point qu'ils avaient l'impression de s'être plongés dans un interminable crépuscule. De loin en loin, ils croisèrent des orcs forestiers, vaguement occupés à récolter la résine des sapins ou à scier des troncs en longues planches. Immanquablement, les orcs s'interrompaient pour les regarder passer, mais sans leur adresser un mot ni un geste, sans même la moindre expression. Chacune de ces rencontres laissait à Lliane la même impression : un coup au cœur, tout d'abord, en apercevant leurs silhouettes parmi les troncs gris des arbres, puis quelques brefs instants d'espoir suivis invariablement d'une gêne mortifiante. Malgré la laideur de leurs visages contrefaits, ces orcs des forêts ressemblaient, de loin au moins, à des elfes...

À la tombée du jour, dans la lumière rasante du crépuscule, ils aperçurent également des loups, qui les accompagnèrent à distance durant quelques heures comme pour évaluer leurs forces, puis qui disparurent peu avant la nuit, ce qui n'avait rien de rassurant. Lliane et ses compagnons ne dormirent guère, cette nuit-là, et chacun d'eux sans doute, hommes, elfes et monstres, fut soulagé de sortir des bois, en atteignant à l'aube les premiers contreforts de la montagne.

À compter du deuxième jour, le chemin commença à tracer des lacets à flanc de coteau, entre des mélèzes hauts comme des flèches, des buissons rampants de genévriers et des massifs de sureaux chargés de baies rouges, que les orcs de leur petite compagnie dévoraient par grappes entières, comme d'irrésistibles friandises. Il fallait parfois que les deux gobelins qui les accompagnaient les en arrachent à coups de poing et les chassent en avant pour qu'ils reprennent leur progression.

Depuis le matin de ce deuxième jour, des groupes s'étaient formés. Les orcs avançaient en tête, autour du muletier et de ses bêtes. Puis venaient les deux hommes, Ogier et un nommé Turpin, qui marchait en balançant les bras comme un ours et ne parlait que par grommellements rocailleux parfaitement incompréhensibles. Les cinq elfes les suivaient de leur pas silencieux, en file. Depuis qu'ils avaient quitté le camp des Omkünz, Lliane n'avait pas échangé trois mots avec eux et ignorait jusqu'à leur nom, hormis celui de l'elfe aux cheveux gris. Lors d'une halte, elle la vit soigner en silence l'un des orcs de leur troupe, dont la main s'était éraflée contre l'arête tranchante d'une pierre. Son choix avait été heureux. L'elfe, qui se nommait Dulinn, était une guérisseuse.

Ce matin-là, comme depuis leur départ, Lliane resta en arrière, à côté du cheval de Maheolas. Elle avait arraché durant la nuit le collier de servitude et la chaîne qui la reliaient à son maître, mais nul ne semblait y accorder quelque intérêt. Les deux gobelins formaient l'arrière-garde, aboyant parfois leurs ordres quand l'allure leur semblait se relâcher.

Ils étaient haut, déjà, au-dessus des nuages qui recouvraient les Terres Noires. La pente se faisait de plus en plus raide, l'air frais leur tournait la tête et leur asséchait la gorge. Malgré le soleil, brillant haut dans un ciel uniformément bleu, des plaques de neige s'accrochaient à l'herbe rase et les torrents étincelaient de glace. De la neige également coiffait les crêtes escarpées des montagnes qui les

dominaient à présent de toute leur masse insolente. On eût dit un mur gigantesque surgi de terre, hérissé de pics d'aiguilles et de dents, un massif abrupt, infranchissable, qu'ils longeaient depuis des heures, les oreilles pleines du mugissement lugubre du vent dans les entrailles de la roche.

Abrutie de fatigue, Liane avançait l'esprit vide, le souffle court, lorsque Till, à dix pas devant elle, se retourna et lui fit signe de le rejoindre, d'un bref mouvement de tête. Elle jeta un coup d'œil vers Maheolas, mais l'adolescent dodelinait sur sa monture, à demi endormi. Il lui fallut puiser dans ses réserves pour faire l'effort d'accélérer le pas et de se porter au niveau du Daerden.

— Qu'y a-t-il ? lança-t-elle dès qu'elle fut assez près.

— On tourne en rond. Tu vois ce pic enneigé, devant nous ? Voilà une heure, il était dans notre dos... Quand nous sommes sortis de la ravine, il aurait fallu remonter droit vers le nord. On y serait déjà...

— Tu ne connais pas la montagne, dit-elle sans y croire elle-même. Il y a peut-être un obstacle qui oblige à faire un détour... Et puis d'ailleurs tu ne sais pas plus que moi où nous allons !

— Ou alors ce maudit muletier cherche à nous faire perdre du temps...

Liane allait répondre lorsque des cris étouffés, à l'avant de leur colonne, tirèrent le reste de la troupe de leur léthargie. Avant même que Liane ne l'interroge, l'elfe qui marchait en tête, un pisteur du clan des Anorlang, se tourna vers les siens.

— Un fortin ! souffla-t-il.

Presque aussitôt, ils aperçurent de longs mâts chargés de crinières noires flottant au vent, puis les fortifications elles-mêmes, et des silhouettes postées aux remparts, qui les regardaient s'approcher.

Avant même d'être assez près pour pouvoir distinguer l'aspect des gardes, Liane sut que ce n'était pas un bastion nain, ainsi qu'elle l'avait cru tout d'abord. Chacun connaît l'habileté des nains au travail de la pierre et le soin maniaque qu'ils mettent en toutes choses... De pierre, ici, il n'y en avait guère, si ce n'est des murets faits d'un empilement grossier, servant de fondations aux palissades. Ce n'était qu'un avant-poste orc, large d'à peine cinq à six perches<sup>[22]</sup>, épousant le relief et protégé sur tout son flanc gauche par la montagne elle-même. Ses murs de rondins disjoints devaient tout au plus protéger sa garnison du vent. Quant à sa porte, fixée par des lanières de cuir, elle semblait sur le point de s'effondrer.

La petite troupe marqua une courte pause, le temps que le muletier et les orcs de l'avant-garde aillent parlementer, puis ces derniers levèrent leurs lances pour signaler que la voie était libre. Alors que la compagnie se remettait en marche, Liane saisit la jambe de Maheolas au moment où il passait devant elle.

— J'ai un mauvais pressentiment, souffla-t-elle. Till croit que le muletier nous a retardés volontairement. Tu savais qu'il y avait un poste de garde ici ?

Maheolas ne répondit pas tout de suite. Le regard fixe, plus raide que jamais sur sa monture, il scrutait l'avant-poste avec une intensité qui intrigua Liane.

— Il y a des tours de guet plein la montagne, dit-il au moment même où elle allait le secouer. Les nains en ont tout autant, de l'autre côté... Ce n'est rien. Deux ou trois orcs, qui ne servent qu'à donner l'alerte en cas d'attaque, en allumant un grand feu. Tiens, regarde...

Dépassant largement de la palissade se dressait un bûcher luisant d'huile noire et de résine. Le poste tout entier en semblait maculé, à vrai dire, de même que la terre et les roches, par ailleurs couvertes d'immondices. Sur une coudée de haut, un amoncellement d'ossements rongés, de carcasses pourrissantes, de tessons de poteries et de débris informes avaient comblé les douves jusqu'à atteindre

les murets de pierre au pied des remparts, et là-dessus croassaient des nuées de corbeaux que leur passage ne dérangerait qu'un court instant. Marchant toujours auprès de Maheolas, Lliane se couvrit le nez et la bouche pour échapper à l'odeur écœurante qui en émanait, mais ce qu'elle vit dès qu'elle eut franchi le portail lui fit oublier les remugles des douves.

Au fond du poste, assis le long de la palissade devant leurs armes dressées en faisceaux, s'alignait une escouade entière de gobelins. Quinze, au moins, qui tous les regardèrent sans bouger.

— Deux ou trois orcs, hein ? murmura l'elfe en jetant un coup d'œil vers Maheolas.

— Je ne comprends pas...

— Moi si. Till avait raison... Le muletier nous a fait faire des détours, le temps que ceux-là nous dépassent et viennent jusqu'ici pour s'assurer que nous marchions bien vers Agor Dôl. Ton ami Khûk se méfie de toi, on dirait...

Comme le novice ne répondait pas, elle leva les yeux et vit son visage blême, décomposé. Le regard fixé sur les gobelins, sans doute se voyait-il déjà démasqué.

Lliane surmonta la crainte superstitieuse qu'elle éprouvait envers les chevaux pour venir saisir celui de son compagnon par la bride, tournant ainsi le dos à l'escouade des monstres.

— Parle-leur ! Montre-toi aussi ferme que tu l'as été dans le camp des Omkünz !, on doute de ta parole, on t'insulte, et donc de celle du Maître ! Tu ne peux les laisser faire !

— Le Maître... Il va savoir que je l'ai trahi... Ils vont nous tuer...

— Je serai avec toi. Si l'un d'eux lève la main sur toi, je lui tranche la gorge. Regarde-moi... Regarde-moi !

Maheolas parvint à s'arracher de sa stupeur horrifiée et baissa les yeux vers elle. Le regard vert de l'elfe brillait d'une lueur sauvage. Elle souriait et ses lèvres murmuraient des mots qu'il ne comprit pas, mais qui dissipèrent son angoisse.

— *Nethan ne unstyle, nith. Hael hlystan...*

D'un brusque mouvement, l'adolescent se rejeta en arrière, puis inspira longuement.

— N'essaie pas ta magie sur moi, sorcière, dit-il d'un ton brusque, qu'un bref sourire vint tempérer.

Lentement, Maheolas se redressa sur sa selle. Son sourire se figea et ses traits se durcirent, jusqu'à devenir glaçants.

— J'ai ma propre magie, murmura-t-il.

D'un coup de talon, il poussa soudainement sa monture en avant et trotta vers les gobelins. L'un d'eux, sans doute leur chef, se leva de mauvaise grâce et aussitôt la voix haut perchée du jeune prêtre de Lug se mit à l'accabler. Lliane s'était rapprochée, la main sur son poignard. Elle n'entendait pas assez de langue sombre pour comprendre ce que Maheolas lui disait, mais le ton était éloquent, tout comme la mine du goblin. Sur un geste pressé de leur chef, les autres se levèrent vivement et formèrent un alignement. Lliane s'arrêta et resta à distance. Quoi qu'il leur ait dit, l'adolescent avait pris l'ascendant sur l'escouade des monstres... Durant un bon moment, leur conciliabule se poursuivit à voix basse. Le goblin montrait parfois la montagne, derrière eux, comme pour indiquer une route. Maheolas demeurait raide sur sa selle et ne bougea qu'à un seul instant, pour se tourner vers sa troupe, restée devant le portail grand ouvert, avec un vague mouvement du bras qui semblait désigner le grand orc maigre, celui qui leur avait servi de guide. Puis il coupa court aux explications, fit faire volte-face à son cheval, et, tandis que les gobelins soumis ramassaient leurs armes et préparaient leurs mules pour le départ, il s'immobilisa devant le muletier, qu'il toisa avec un mépris formidable.

— Toi ! Quel est ton nom ?

L'orc baissa la tête et sembla chercher du regard le soutien de ses congénères, mais les autres s'écartèrent prudemment.

— Je sais que tu me comprends, alors parle !

— Arkas, seigneur... C'est mon nom...

— Tu nous as trahis, Arkas... Et tu as trahi le Maître, qui parle par ma bouche. Saisissez-vous de lui !

L'orc se mit à piailler d'une voix éraillée mais, sur un geste de Maheolas, Ogier et Turpin, son taciturne compagnon, l'empoignèrent par les bras et le firent tomber à genoux. Durant un moment, le temps fut comme suspendu. Chacun retenait son souffle, toute activité s'était interrompue et Arkas lui-même avait cessé de geindre, les yeux fixés sur deux des gobelins de l'escouade qui se rapprochaient de lui, chargés de seaux débordant d'huile noire. Sans la moindre hésitation, ils en aspergèrent le muletier, qu'Ogier et Turpin lâchèrent aussitôt, de peur d'être éclaboussés. L'orc se redressa d'un bond et s'élança vers la porte grande ouverte, mais il glissa sur l'huile et perdit l'équilibre. Alors qu'il se redressait, l'un des gobelins fit vrombir le seau vide qu'il tenait à bout de bras et lui en assena en pleine face un coup à lui arracher la tête, qui bascula le malheureux à terre, pantelant et le visage en sang.

— Nul ne peut trahir le Maître ! cria Maheolas.

Lliane le dévisagea en cet instant et comprit avec horreur ce qui allait se passer. Les traits de l'adolescent s'étaient déformés, ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise, sa bouche s'était tordue en un rictus effrayant.

— Brûlez-le !

De nouveau, Arkas tenta de se relever et de nouveau l'un des gobelins le frappa brutalement. Un orc s'était avancé et se mit à verser sur son congénère une pâte liquide couleur d'ambre, épaisse et gluante comme du miel, où se mêlaient du soufre et de la résine. Dès qu'on en approcha une torche, le mélange s'embrasa en crachotant des flammèches bleutées. Les cris de terreur du muletier furent bientôt couverts par une déflagration sourde quand l'huile noire prit feu, et durant d'affreuses secondes le malheureux se débattit à terre dans les tourments de l'enfer, avec des hurlements abominables. Puis ses cris faiblirent, son corps se recroquevilla et l'odeur de chair grillée rendit l'air irrespirable.

Lliane avait reculé pour se réfugier parmi les siens. Ses jambes ne la portaient plus, ses mains tremblaient et une envie de vomir lui tordait les entrailles. Plus encore peut-être que par l'horreur du spectacle auquel ils venaient d'assister, l'elfe se sentait ravagée d'un sentiment de honte et de culpabilité. Cet orc n'était rien et sa mort, aussi affreuse qu'elle ait été, lui était indifférente. Mais aucun elfe ne pouvait concevoir un déchaînement aussi soudain, aussi gratuit, de cruauté. C'était une chose, au moins, que les hommes et les monstres avaient en commun...

Maheolas était resté en selle, le visage fermé, pareil au spectre de la mort dans sa longue robe noire. Un simple hochement de tête lui suffit pour congédier l'escouade des gobelins lancés à leur suite et Lliane, comme ses compagnons, s'écarta pour les laisser sortir. Aucun d'eux ne releva les yeux en quittant l'avant-poste. On eût dit une troupe vaincue battant en retraite, ce qui était le cas, d'une certaine façon. Maheolas, en tout cas, semblait savourer l'instant comme une réelle victoire. Il ne restait rien de sa faiblesse passée. Rien de sa pâleur, de sa beauté presque féminine, de la frayeur qui l'avait saisi au moment où il s'était cru perdu. Par une étrange alchimie, quelques instants

avaient suffi pour que son compagnon se métamorphosât en ce monstre froid, plus effrayant encore que les gobelins qu'il avait soumis à sa volonté. Et Lliane, en cet instant, l'eut en horreur.

Avec une indifférence absolue envers le corps qui se consumait au centre de leur poste, les orcs qui en constituaient la garnison habituelle vinrent aligner deux longues échelles contre les remparts, ainsi que des cordes reliées à des grappins de fer. L'un d'eux, pendant ce temps, s'approcha de Maheolas pour lui tendre avec toutes sortes de courbettes grotesques un pichet auquel l'adolescent but à longs traits. Ayant fini, il le jeta à terre, puis se tourna vers sa troupe et les regarda comme s'il découvrait leur présence.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ! cria-t-il. Est-ce là tout ce que valent les Omkünz ? Debout, et ramassez ces échelles, nous en aurons besoin ! Avez-vous oublié pourquoi nous sommes ici ? Agor Dôl n'est qu'à deux ou trois milles ! *Om güranlaa, tog güranlaa, sakah khazâd gathol ! Bazagan khazâd ! Bazagan !*

Il y eut un instant de flottement parmi les guerriers, mais Lliane se fraya un passage et sortit du poste, suivie aussitôt des elfes, puis du reste de leur compagnie.

Une heure avant la tombée du jour, ils avaient atteint la passe d'Agor Dôl.

## 13.

# LA TOUR NAINÉ

Étrange journée, qui s'achevait.

À peine trois heures après l'entrevue des rois, dix conrois de chevaliers et d'archers à cheval s'étaient rassemblés devant les murailles de la ville, cinq cents hommes au moins, prêts à prendre le départ dès l'aube pour Ha-Bag. Il était convenu que l'armée resterait en arrière, à une lieue au moins du seigneur Morvryn et de son escorte, et qu'elle ne devrait intervenir que si le baron Gorlois requérait son aide. Outre ce dernier, cinq cavaliers seulement accompagnaient le souverain d'Eliande. Des soldats aguerris, pour la plupart sergents d'armes ou soudoyers<sup>[23]</sup>, que Gorlois ne connaissait au mieux que de vue et dont la loyauté au roi Ker ne faisait pas de doute. Le sénéchal Burcan avait choisi pour Morvryn un destrier alezan à la longue crinière brune, mais l'elfe avait décliné l'offre, préférant, disait-il, voyager à pied. Et c'est ainsi, les hommes à cheval et le roi d'Eliande courant à leur côté, qu'ils avaient quitté Loth au petit matin.

Les hommes avaient tout d'abord retenu leurs montures, mais ils s'étaient vite aperçus que Morvryn était capable de soutenir le train d'une galopade, des heures durant, et ce qu'ils avaient ressenti au début comme un jeu avait fini par leur sembler effrayant. Comment pouvait-on courir ainsi, durant un jour entier, sans autre repos que le temps qu'ils prenaient pour faire boire les bêtes ? ... Lorsque la nuit tomba et qu'il fallut dresser le campement, tous le regardaient avec un mélange égal d'admiration, de crainte et d'exaspération.

Sur l'ordre de Gorlois, les soldats avaient fait du feu. Ils n'avaient pas encore atteint les frontières du domaine royal – dont Ha-Bag, justement, marquait la limite – et il n'aurait pas été séant, estimait-il, de se comporter comme une troupe en campagne en territoire hostile, surtout devant un étranger. Ce n'était pas prémédité, Gorlois ne connaissait pas suffisamment les elfes pour cela, mais la flambée éloigna Morvryn à l'heure du bivouac et cet éloignement, dont ils ne comprenaient pas la cause, déplut aux hommes de son escorte.

Gorlois mit longtemps à s'endormir, enroulé dans son manteau à même la terre. Durant tout le repas, il avait sursauté au moindre craquement de branche, s'attendant à tout moment à voir fondre sur eux une meute hurlante de coupe-jarrets menés par Gael. Cela n'avait aucun sens. Le messenger dépêché par Pellehun la veille mettrait deux jours, au moins, pour atteindre l'allyan gnome, et encore lui faudrait-il trouver Gael, se faire reconnaître grâce à la rune de Beorn et convaincre ce dernier de rassembler assez de sbires pour venir à bout de leur petite troupe... En toute logique, rien ne pourrait se passer avant le lendemain, quand ils arriveraient en vue d'Ha-Bag.

Et rien ne se passa, ni cette nuit-là ni le jour suivant. Si ce n'est que les contrées qu'ils traversaient étaient de plus en plus désertes. Ils avaient croisé des fermes abandonnées, des champs laissés aux oiseaux et même un troupeau de moutons errant sans chien ni berger, sur lequel les soldats de leur escorte prélevèrent une bête pour le repas du soir. Ce vide avait fini par leur user les nerfs et l'allure avait ralenti. Les galops se faisaient plus rares, uniquement sur les espaces dégagés, et au soleil couchant les feux d'Ha-Bag n'étaient toujours pas en vue.

Tandis que les soldats préparaient le campement et attachaient les bêtes, Gorlois s'était écarté

pour gravir un talus afin de tenter d'apercevoir les conrois de chevaliers, sur leurs arrières. Mais le ciel était voilé et le paysage trop vallonné pour qu'il distingue quoi que ce soit. Eux, en outre, ne devaient pas faire de feu... Il allait redescendre lorsqu'un caillou lui heurta la cuisse. D'un geste réflexe, il chercha la poignée de son épée et perçut un rire étouffé, venant d'un buisson. Une branche s'écarta, juste assez pour qu'il reconnaisse le visage d'Ethaine, la voleuse. Sans un mot, elle leva un doigt sur ses lèvres afin qu'il garde le silence, puis désigna un bosquet, derrière lui. Dans son ombre se tenait Gael.

Gorlois jeta un coup d'œil vers le campement. Il ne vit rien d'autre que la fumée blanche du feu qu'on allumait. Sans se courber ni changer d'attitude, au cas où quelqu'un l'observerait, il se rapprocha du bosquet.

— Tu as combien d'hommes avec toi ?

— Des hommes ?

Gael eut un hoquet méprisant.

— Des hommes, pour une embuscade ? Quelle idée... Non, des hommes, aucun. Mais des elfes, suffisamment. N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— Il y a cinq gardes, là en bas, sans compter Morvryn.

— Il suffit que je lève la main, et il n'y en aura plus aucun. Mais pour cela, il va falloir que tu paies, compagnon...

— J'ai ce qu'il faut. Dans mes fontes. Je laisserai mon cheval en m'enfuyant. C'est un gris pommelé. Et n'oublie pas : le seul qu'il ne faut pas rater, c'est l'elfe... Et tâche de laisser au moins l'un des soldats en vie, pour qu'il puisse témoigner.

— N'aie aucune crainte. Mes archers savent ce qu'ils font... Et toi ?

— Quoi, « moi » ?

— Comment espères-tu t'en tirer, si tu n'es pas au moins blessé ?

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Gorlois ne put s'empêcher de se tourner vers l'elfe gris. Dans la lumière tamisée du crépuscule, Gael se confondait presque parfaitement avec le feuillage du bosquet. Si les autres étaient comme lui, aucun de ses hommes n'aurait pu les apercevoir. L'elfe lui sourit, puis il leva la main négligemment vers le buisson où était tapie Ethaine.

— Regarde par là...

Le baron obéit et n'aperçut la voleuse qu'au moment où celle-ci décochait sa flèche. Presque aussitôt, une douleur cuisante lui transperça le flanc. Il tomba à terre avec un hurlement qui résonna dans le vallon en contrebas. Dans le même instant, comme en écho, d'autres cris lui répondirent. Les elfes de Gael avaient tiré.

— Fuis, maintenant, murmura ce dernier en le relevant. Ce n'est rien. La flèche a traversé et sa pointe n'est pas empoisonnée. Toutes les autres le sont... Même les blessés ne survivront pas plus d'un jour.

Gorlois vacilla lorsqu'il le lâcha, mais il parvint à se tenir sur ses jambes. Il n'eut que le temps de voir Gael et Ethaine disparaître parmi les fourrés, puis perçut d'autres cris, des appels et les hennissements des chevaux. Son poing se serra contre la hampe de la flèche fichée dans sa taille, et sa main se poissa aussitôt de son propre sang.

En s'accrochant aux branches, il parvint à rejoindre le campement. Chaque pas était une souffrance, qui le couvrait de sueur et lui brouillait la vue. Une simple flèche... Il n'aurait jamais cru que ça puisse faire aussi mal. La seule chose qui lui venait à l'esprit était l'espoir que Gael ait dit vrai

et que la pointe n'ait pas été empoisonnée.

En bas, tout était fini. Les chevaux, tous les chevaux, avaient disparu. Trois hommes étaient à terre, inanimés. Un autre se traînait, la jambe et le dos transpercés. Gorlois tomba à genoux, à bout de souffle, et sans doute se serait-il effondré si une main ne l'avait soutenu sous l'aisselle.

— Seigneur, vous êtes en vie !

Gorlois releva la tête. La sueur lui piquait les yeux et des points lumineux l'entraînaient dans leur ronde folle. Tout ce qu'il put voir, c'est que c'était un homme, l'un des soudoyers. Il ne paraissait pas touché.

— Morvryn...

— Je ne sais pas, dit l'autre. Il est peut-être là, quelque part...

— Sonne du cor... Préviens...

Le baron ne put en dire davantage. Il n'avait pas perdu connaissance, mais les mots ne parvenaient plus jusqu'à sa bouche.

Au bout d'un temps infini, la terre se mit à gronder. Saisi d'effroi, Gorlois se redressa d'un mouvement trop brusque qui lui arracha un cri de douleur, mais, de nouveau, le soudoyer l'empêcha de s'effondrer. Il l'entendit hurler et sonner du cor et s'efforça de rassembler ses esprits, alors que le grondement s'amplifiait, à en devenir assourdissant. La nuit était tombée sans qu'il s'en aperçoive. Sans doute avait-il dû perdre connaissance.

Puis soudain leur vallon s'emplit d'une foule de cavaliers, de cris, d'éclats de lumière. Des hommes couraient en tous sens, brandissaient des torches, se répandaient tout autour de leur campement. Puis l'un d'eux, un chevalier portant la livrée du roi, d'argent tiercé en pal d'azur, s'agenouilla devant lui.

— Est-il en vie ?

— Oui, messire. Mais je ne sais pas s'il vous entend...

— Que s'est-il passé ?

— Des elfes... Ils nous ont attaqués pour voler les chevaux. Si le seigneur. Gorlois n'avait pas crié pour nous avertir...

— Et le seigneur Morvryn, où est-il ?

— Je ne sais pas, messire...

Le chevalier se leva et durant un moment Gorlois ne perçut rien d'autre qu'une agitation frénétique qui lui mettait le cœur au bord des lèvres. Puis l'homme revint vers eux, suivi de deux archers traînant un corps sans vie. Celui d'un elfe, à en juger par la longueur de ses cheveux.

— Est-ce lui ?

Gorlois écarta les bras de celui qui le soutenait et rampa jusqu'au cadavre trouvé par les archers. C'était un elfe, assurément, aussi gris et maigre que Gael.

— Ce n'est pas Morvryn, murmura-t-il.

— Mais alors où est-il ? Cherchez encore, vous autres ! Il faut le retrouver, mort ou vif !

Gorlois se laissa retomber au sol. « Mes archers savent ce qu'ils font », avait dit Gael. Il ne lui restait plus qu'à espérer que ce soit vrai.

Pareille à un sombre moignon dressé dans le ciel mauve du couchant, la tour naine semblait désertée. Pas un bruit ni la moindre lueur, pas un mouvement en son sommet. Il était possible qu'elle fût abandonnée – après tout elle était la première que la troupe de Maheolas ait atteinte, et donc la

plus proche des Terres Noires, ce qui en soi était une bonne raison pour la fuir –, mais les nains n'ont pas coutume de laisser l'une de leurs constructions intacte aux mains de quelque ennemi que ce soit. Et celle-ci l'était.

C'était un étrange bâtiment, très différent des tours et des donjons humains que Lliane avait pu observer dans le passé. Sa forme était conique, large d'une bonne dizaine de pas à sa base et seulement de quelques coudées en son sommet, si bien qu'une poignée de défenseurs devaient probablement suffire à en couvrir tous les côtés. Ses parois formaient une pente douce, rendue plus lisse encore par le revêtement d'argile grise dont elle était couverte. Mais ce qui la rendait véritablement singulière, c'était l'absence totale d'ouverture. Ni porte, ni meurtrière. Un cône de pierre aveugle s'élevant à deux perches au-dessus du sol. Un moignon, vraiment. Une dent.

Sans doute les nains y accédaient-ils par quelque tunnel dont l'entrée devait être dissimulée entre les rochers. Inutile d'essayer de la trouver. Ce pouvait être à des lieues de là, connaissant le goût des nains pour les galeries souterraines...

Chacun des Omkünz groupés à l'abri des rochers, à un jet de flèche de la bâtisse, comprit en l'observant à quel point les échelles et les grappins dont ils s'étaient chargés dans l'avant-poste des orcs seraient essentiels. Escalader la tour à mains nues aurait été impensable, avec cette pente qui vous offrait aux tirs des défenseurs et devait même permettre aux nains d'y faire rouler des rochers. De ce point de vue, les échelles n'y changeraient pas grand-chose, mais au moins l'attaque pouvait-elle être tentée... À condition d'être assez nombreux pour accabler l'ennemi de flèches et l'obliger à rester à couvert durant l'assaut. Et ils n'étaient que dix.

Maheolas lui-même – dont l'expérience guerrière était à peu près nulle – comprit qu'il leur faudrait attendre la nuit et tenter de prendre la tour par surprise.

Parmi eux tous, il était le seul à s'être détourné sans plus accorder d'attention au bâtiment. Assis en retrait, à cent pas en arrière à l'abri d'un rocher haut et plat, il regardait le ciel, attendant l'obscurité avec une impatience croissante. Qu'importe la tour et tant mieux si elle se révélait inexpugnable. Que les nains en tuent le plus possible, que ce soit une mêlée sanglante, que nul n'en réchappe ! En profitant de la confusion des combats, Lliane et lui pourraient fuir, s'enfoncer dans la passe d'Agor Dôl et se frayer un chemin jusqu'à la plaine. Ce n'était plus qu'une question d'heures, peut-être de minutes, et chaque seconde qui le séparait de cet instant lui nouait un peu plus les tripes, au point de se sentir le cœur au bord des lèvres.

Fuir les Terres Noires... Il n'avait eu que cette pensée en tête depuis qu'il avait été capturé. Durant des semaines, des mois, il avait connu les abîmes de l'épouvante, vu des horreurs indicibles et commis des actes dont l'ignominie l'écœurerait encore aujourd'hui. Tout cela pourtant n'était rien – de mauvais souvenirs, qui s'estomperaient – comparé aux quelques instants durant lesquels le regard du Maître s'était posé sur lui. Même en ce moment, alors qu'il n'avait jamais été aussi près de lui échapper, la seule évocation de cette confrontation lui broyait le corps et l'âme. Ce n'était même plus la peur qui le ravageait, mais le sentiment de commettre une félonie, et qu'en trahissant Celui-qui-ne-peut-être-nommé il ruinerait sa vie à jamais. « Nul ne peut trahir le Maître »... Les mots qu'il avait prononcés, alors qu'il condamnait le muletier à une mort horrible, résonnaient à présent aux tréfonds de lui-même comme sa propre sentence. Cette tour naine, ce chaos de rochers, cette nuit pleine de bruissements étaient le point de non-retour. Fuir ou rester... Que resterait-il de sa vie, dans les deux cas ?

La troupe de gobelins envoyés sur leur route prouvait que Khûk se méfiait de lui, à moins que le Maître lui-même n'ait su ce qu'il tramait et que le commandeur des Omkünz n'ait agi sur son ordre.

L'adolescent avait pu subjugué l'escouade et la renvoyer dans les Terres Noires, mais la facilité avec laquelle son chef s'était laissé convaincre lui faisait penser à présent qu'il devait y en avoir d'autres, cachés tout autour d'eux, espionnant, prêts à surgir à la moindre alerte, prêts à s'emparer de lui et le ramener jusqu'à Naragdum... Que leur importaient les autres ! Des elfes, des humains... Lui seul justifiait un tel déploiement de forces. Si encore il avait dénoncé Lliane, révélé son rang ! Après tout, peut-être était-ce encore possible, si les choses tournaient mal.

Quelques cailloux roulèrent sur la roche près de lui, et une forme s'accroupit à ses côtés. Il put à peine la distinguer. La nuit était tombée, noire et nuageuse. On ne pouvait rêver mieux pour une attaque... Attaquer, oui. Se conformer à ce qui avait été dit.

— C'est moi, souffla la voix de Lliane. Il va falloir que tu donnes tes ordres, les autres commencent à être nerveux.

Maheolas prit une longue inspiration pour dissiper le tremblement qui s'était saisi de lui, puis il se redressa à demi et jeta un coup d'œil vers la tour, qu'il aperçut à peine dans l'obscurité.

— Va me chercher l'un des gobelins, celui que tu veux... Je vais le charger de mener l'attaque, ça le flattera.

— Tu veux vraiment attaquer ?

— N'est-ce pas ce que nous sommes venus faire ?

Lliane eut un mouvement de recul. Le jeune moine n'avait guère maîtrisé sa voix, ni la rage qui la faisait vibrer.

— Pour ce que j'en ai vu, elle est peut-être vide, reprit-il un ton plus bas. Mais qu'importe... Si on nous observe, il faut donner le change.

Lliane ne répondit pas. Ses pensées avaient en partie suivi un cours identique à celles de son compagnon. Quel que soit le pouvoir de Maheolas ou celui de la robe qu'il portait, la présence d'une troupe de gobelins sur leur chemin prouvait que le commandeur des Omkünz ne lui avait pas accordé une confiance aveugle. À moins qu'il n'ait craint pour la sécurité du jeune moine, ce qui revenait au même en ce qui les concernait.

— Fais ce que je te dis ! insista ce dernier d'une voix pressante. Va-t'en !

Elle prit le temps de le dévisager, sachant que lui ne pouvait la voir dans l'obscurité. Maheolas paraissait être dans un état second, que la peur pouvait suffire à expliquer. Étrangement, elle-même n'en éprouvait aucune. Les moments à venir lui semblaient déjà écrits, quoi qu'il advienne.

Elle se leva d'un bond et se glissa entre les rochers pour rejoindre les autres.

— Le seigneur Maelwas vous demande, dit-elle en s'accroupissant auprès des gobelins. Il veut que vous meniez l'attaque... Il est là-bas, derrière la pierre plate.

Les deux monstres lui jetèrent le même regard méprisant et s'éloignèrent aussitôt, avec plus de discrétion et d'agilité qu'elle ne les en aurait crus capables. Dès qu'ils furent hors de vue, elle s'empressa de rallier l'anfractuosité dans laquelle le groupe des elfes s'était dissimulé. Tous les regards se tournèrent vers elle. Celui d'Hamlin était serein, empreint de cette nonchalance amusée qu'il mettait en toutes choses. Till semblait plus nerveux, mais d'un signe de tête il lui fit comprendre qu'il était prêt, lui aussi, à suivre ses ordres. L'expression des autres, en revanche, ne pouvait laisser de doute : l'imminence de l'action avait pris le dessus, à moins que ce ne fût l'effet des drogues dont on les gavait. En cet instant, ce n'étaient plus des elfes, mais des Omkünz, des monstres de guerre frémissants de rage à la perspective du combat. Tout comme les orcs et les deux hommes de leur groupe, ils s'agitaient comme des fauves en cage, les yeux brillants d'une joie mauvaise, le corps

tendu, débordant d'une frénésie meurtrière qui les faisait trembler d'excitation. Un mot, un geste de l'un des gobelins suffiraient à les lancer à l'assaut et à les faire tuer, assurément, tant ils semblaient incapables de contrôler leur fureur.

Liane se tourna vers ses compagnons. Till avait empoigné sa longue dague et traçait d'un mouvement sec et répétitif de longues lignes sur une roche, le regard absent et la face plus blême que jamais. Elle leva la main pour lui saisir le bras, l'arracher à cette absence, le ramener à elle, mais Hamlin arrêta son geste.

— Le chant des runes, murmura-t-il.

Elle le dévisagea sans comprendre, mais le ménestrel ne put en dire davantage. Sans un autre mot il saisit lui aussi sa dague et s'écarta jusqu'à rejoindre un coin d'ombre si obscur que même des yeux d'elfe ne pouvaient plus le distinguer.

Elle était seule.

Le chant des runes, oui... Éveiller leurs âmes tourmentées. Ranimer au fond d'eux-mêmes leur nature elfique. Mais quelles runes ? Elle chercha des yeux Hamlin afin qu'il l'aide, mais le ménestrel avait disparu dans les ténèbres. D'un moment à l'autre, les gobelins reviendraient pour lancer l'assaut et plus rien, alors, ne pourrait arracher les elfes à leur désir de tuer. Till était sur le point de basculer et Hamlin lui-même semblait commencer à ressentir les effets de cette frénésie qui les emportait tous.

D'un geste bref, elle se débarrassa de son arc et du ceinturon qui portait son poignard, qu'elle dégaina pour trancher les lacets fermant sa tunique.

— *Thegn dain, hlystan secg*, murmura-t-elle, et les elfes sursautèrent comme s'ils avaient été cinglés d'un coup de fouet.

— *Thegn dain, geseon ne flaesc...*

Leurs yeux étaient fixés sur elle, suivaient chacun de ses gestes tandis qu'elle se débarrassait du vêtement de cuir et abaissait sa chemise de lin bleu, qu'elle noua à sa taille. Son buste nu était une tache claire, presque lumineuse, dans les ténèbres des roches. Elle écarta les bras, paumes tendues dans la posture de Nyd, la rune du Besoin, et s'offrit à leurs regards.

« *Byth nearu on breostan  
Weortheth hi theah oft nitha bearnum  
To helpe and to haele gehwaethre  
Gif hi his hlysthath aeror.* »

Le besoin est un lien serré sur la poitrine  
Mais il peut souvent se changer  
En une promesse de secours  
Si on lui prête attention dès le commencement. »

Sa voix n'était qu'un souffle, ses yeux s'étaient fermés. Lentement, elle leva les bras vers le couchant, les coudes à demi pliés, formant la rune d'Os, la Bouche.

« *Byth ordfruma aelcre spraece  
Wisdomes wrathu ond witena frofur  
And eorla gehwam eadnys ond tohiht.* »

« La bouche est à l'origine de chaque parole,  
Support de sagesse et réconfort des êtres avisés  
Espoir et salut des nobles. »

Une agitation soudaine, à l'instant même où la strophe s'achevait, faillit l'arracher à la vibration lente du chant des runes. *Ne pas ouvrir les yeux...* Elle entendit des grognements étouffés, puis un cri d'agonie rauque et bref, qui troua le silence de la nuit. Comme s'il se fut agi d'un signal, Lliane fut dans l'instant pareille à un radeau dans la tourmente d'une mer déchaînée, assourdie de hurlements, bousculée, cernée par les chocs clinquants des lames, saisie soudainement par des mains griffues, lâchée aussitôt, poussée violemment en arrière, renversée à terre. Elle se releva, le cœur battant mais les yeux toujours clos, se redressa de toute sa taille et se tint droite, les mains au-dessus de la tête formant une pointe, dans la posture de Tir, l'Étoile, la rune des princes. Et ce chant-là, elle le cria à pleins poumons, plus fort que le vacarme du combat qui faisait rage autour d'elle, plus fort que la peur d'être frappée, transpercée d'une lame ou rouée de coups et de mourir là, dans cette nuit noire, dans ce coin de montagne perdu, loin de tout.

« *Byth tacna sum, healdeth trywa wel  
With aethelingas, a bith on faerylde  
Ofer nihta genipu naefre swiceth !* »

« Tir est une rune particulière. Aux princes  
Elle apporte confiance et l'emporte toujours  
Sur les ténèbres de la nuit. Elle ne peut faillir ! »

Alors seulement Lliane ouvrit les yeux et eut aussitôt un mouvement de recul. Un orc agonisait à ses pieds dans une mare de sang. Le corps sans vie d'un elfe gisait sur un rocher, la tête fracassée. Son chant avait agi, arrachant les elfes à leur aveuglement meurtrier, à moins que cette furie guerrière ne se soit simplement retournée contre les orcs et les hommes de leur troupe. Et ce combat-là n'était pas achevé. Des silhouettes se battaient tout près d'elle en une empoignade confuse, si proches qu'elle aurait pu les toucher. Elle aurait dû fuir, se jeter à terre, se mettre à l'abri, mais elle n'en fit rien. Le chant des runes avait agi sur elle autant que sur ses compagnons, l'emplissant d'un calme étrange, d'une distance inconsciente et du sentiment que rien ne pourrait lui arriver, puisque Tir, désormais, veillait sur elle. Sans hâte, elle se recouvrit de sa chemise puis ramassa son arc et son ceinturon, qu'elle boucla à sa taille. Alors seulement, d'un brusque mouvement, elle dégaina son poignard et se coula entre les combattants.

Cela ne dura qu'un instant.

Elle reconnut Ogier, les yeux fous et le visage cramoisi, alors qu'il levait sa masse d'armes pour écraser son adversaire, vit que ce dernier était un elfe et plongea la lame de son poignard sous le bras du géant, au défaut de son armure de cuir. L'homme la considéra d'un air incrédule et tomba à genoux, sans un cri, tandis qu'elle faisait déjà face à un orc armé d'un cimenterre trop grand pour lui, qu'il leva trop tard pour parer son coup. Lliane le frappa au cou, avec une telle force que la lame du poignard se brisa net. Alors que l'orc s'affalait en battant des bras avec un gargouillis immonde, l'elfe

saisit au vol le cimenterre qu'il avait lâché et dans le même élan se retourna pour achever Ogier d'un revers de taille qui lui sépara la tête du corps, en l'éclaboussant d'une gerbe de sang.

— Où sont les autres ? dit-elle en se retournant vers les siens. Till ? Hamlin ?

Ils étaient deux. Dulinn la guérisseuse et un elfe dont elle ne savait pas le nom. L'un comme l'autre, ils la regardèrent sans réagir, hébétés par la violence et la prestesse de son attaque.

— Till, je ne sais pas, mais moi je suis là, murmura Hamlin.

Lentement, il émergea de l'obscurité, traînant au sol une jambe inerte. Lliane se précipita vers lui. Le ménestrel souriait toujours, mais son visage était couvert de sueur et son flanc maculé d'un sang qui n'était pas seulement le sien. Juste devant le recoin obscur où il s'était tapi gisait le cadavre de l'un des gobelins. Lliane jeta le cimenterre de l'orc et soutint Hamlin avant qu'il ne s'écroule.

— Viens m'aider ! cria-t-elle à l'intention de la guérisseuse.

Dulinn réagit enfin et accourut auprès d'elle.

— Tiens bon, souffla Lliane à l'oreille du blessé. Dulinn va s'occuper de toi. Nous allons rentrer chez nous. Laisse-moi juste un moment pour retrouver Till et le pisteur des Anorlang...

— Je crois... Je crois qu'ils sont avec eux, dit-il en levant la main vers la tour naine.

Hamlin grimaça, le corps arqué par un subit élanement qui le laissa haletant, au bord de l'évanouissement. Doucement, elle se dégagea et reposa la tête de son compagnon à terre, tandis que la guérisseuse répandait le contenu de ses besaces à son côté et commençait à laver sa plaie.

— Toi ! lança-t-elle à l'autre elfe. Veille sur eux ! Ne te fais pas surprendre !

Sans attendre sa réponse, elle s'élança en haut du rocher qui leur avait servi de refuge, le temps que vienne la nuit. Des silhouettes portant des échelles montaient à l'assaut de la tour, au sommet de laquelle apparaissait enfin un signe de vie. Les nains avaient allumé des flambeaux, qui jetaient dans l'obscurité une lueur rougeoyante. Elle empoigna son arc et encocha une flèche, mais les ombres qui s'agitaient au pied de la tour étaient trop confuses. Ils n'étaient qu'une poignée, et leur frénésie insane semblait plus dérisoire encore à cette distance.

Fugacement, elle aperçut au sommet les silhouettes courtaudes des nains, déversant sur leurs propres murs des barriques entières d'un liquide poisseux, presque gluant, qui s'écoulait comme du miel. Et alors que les premiers Omkünz s'élançaient sur les échelles, le liquide s'enflamma soudainement, avec une détonation sourde qui fit trembler la montagne. La lueur était si vive qu'elle lui blessa les yeux, la chaleur si intense qu'elle en ressentit la brûlure à cent pas de distance et qu'elle se jeta à bas de la roche pour lui échapper. Aveuglée et le souffle coupé, elle resta au sol le temps de retrouver la vue, les oreilles pleines des hurlements atroces des assaillants, transformés en torches vivantes... Les nains avaient donné l'alarme. La tour elle-même leur servait de bûcher. Si Till, vraiment, était parmi ceux qui s'étaient lancés à l'attaque, il n'y avait plus rien à faire.

Lentement, Lliane se redressa, le cœur lourd d'un profond dégoût. Ce qu'il lui restait à accomplir relevait de l'honneur, de la parole donnée, mais elle en éprouvait un écœurement presque physique. Un pas après l'autre, elle s'éloigna de la fournaise et des cris, vers la fraîcheur de la nuit. Maheolas... Il devait être tapi derrière la pierre plate, à l'abri, attendant que les autres meurent... En cet instant, même les gobelins lui semblaient plus honorables. Elle avançait sans chercher à se dissimuler, sautant de rocher en rocher, éclairée par le rougeoiement de la tour en feu.

Maheolas était là, mais il ne se terrait pas à l'abri, ainsi qu'elle l'avait cru. Debout sur un promontoire, il observait la tour en feu avec une exaltation singulière, poussant des cris et agitant les bras comme s'il encourageait ses troupes au combat. Sans doute devait-il croire que les Omkünz

étaient les auteurs de cet incendie et qu'il y avait là matière à se réjouir.

L'adolescent, tout à sa fièvre, ne l'entendit pas venir et ne l'aperçut qu'à l'instant où elle lui assenait une gifle formidable, qui l'envoya rouler au sol.

— Comment oses-tu ? hurla-t-il en se relevant d'un bond.

Il eut un mouvement pour se ruer vers elle, mais Lliane le cingla du bout de son arc et le maintint à distance.

— Le moment est venu, dit-elle en détachant ses mots. Il faut partir tout de suite si nous voulons avoir une chance de nous en sortir.

— Partir...

Maheolas recula d'un pas, le regard perdu, comme saisi d'un vertige.

— Mais, la tour brûle... L'attaque a réussi. Nous avons vaincu !

— Tu sens cette odeur ? C'est celle de la chair de tes Omkünz qui grille. Les nains ont mis le feu eux-mêmes à leurs murs, et je pense qu'ils sont loin, maintenant... D'ailleurs, regarde !

Au loin, sur la ligne de crête, une seconde tour s'était enflammée, puis une troisième. L'alerte se propageait sur toute la frontière du royaume nain de la montagne.

— Souviens-toi de ce que tu m'as dit, reprit-elle. La combe d'Agor Dôl mène aux Basses Terres, et de là jusqu'à la plaine et aux bois de Calennan, à dix jours de marche, peut-être plus. Il faut se dépêcher tant qu'il fait nuit.

Maheolas ne répondit pas. Durant un long moment, il la considéra en papillotant des yeux comme s'il venait de se réveiller et qu'il se demandait ce qu'elle faisait là. Soudainement excédée, la princesse tourna les talons et, d'un brusque élan, sauta sur un rocher en contrebas.

— Viens avec moi, ou reste là ! cria-t-elle. Mais décide-toi maintenant !

L'adolescent fit un pas vers elle. C'est du moins ce qu'elle crut, et c'est le souvenir qu'il lui resta, chaque fois qu'elle repensa à cette nuit. Il avait fait un pas, au moins, pour la suivre. Mais à la seconde même le massif se mit à pulluler de formes sombres hérissées d'armes luisantes, qui se répandirent entre les pierres. Des gobelins. Il y en avait des dizaines, vêtus d'armures noires et courant dans la nuit avec une agilité surprenante pour leur taille gigantesque. Aveuglé par les ténèbres, Maheolas ne les vit qu'au dernier moment, alors qu'ils surgissaient tout autour de lui.

## DANS LA BRUME

Morvryn avait arraché les flèches fichées dans son bras et son flanc, mais le poison continuait à se répandre en lui, brûlant comme du plomb fondu. Il avait couru droit devant lui toute la nuit durant, à travers les bois et les collines. Puis lorsque ses jambes s'étaient raidies au point de pouvoir à peine le porter, il avait marché, en s'aidant d'une branche morte comme béquille. Quand le vertige lui venait au point de menacer de le faire défaillir, il s'arrêtait le temps de boire un peu d'eau de chêne, l'*Oll-iach* des elfes, une décoction de gui dont chaque voyageur avait soin de garnir sa besace et qui, disait-on, avait la faculté de guérir. Le pouvoir du gui, hélas, suffisait tout juste à lui donner assez de forces pour se lever et marcher encore, un pas après l'autre, sans autre but que d'avancer, sans même savoir où il allait, buté comme une bête. Avancer pour mourir plus loin, quand le poison l'aurait rongé tout à fait.

Le jour se leva dans la brume, un voile gris et froid qui recouvrait les herbes et masquait un paysage désespérant de collines rases, sans aucun arbre, aussi loin qu'il puisse voir. La bruine avait trempé ses vêtements, plaqué ses longs cheveux noirs contre son visage exsangue et apaisé un peu la fièvre qui le dévorait, suffisamment pour qu'il puisse s'asseoir sur une butte de terre et souffler un peu, sans craindre de ne pouvoir se relever. Pour la première fois depuis le crépuscule, il put songer à ce qui s'était passé.

Les flèches qui l'avaient blessé étaient elfiques, de cela au moins il était certain. Elfiques, tout comme certaines des silhouettes entraperçues durant l'échauffourée. Mais le poison qui le consumait n'était pas de ceux dont usaient les Êtres pâles, et d'ailleurs il y avait une femme avec eux. De cela aussi, il était certain. Ce devait être des brigands. Une bande de maraudeurs écumant les routes pour détrousser les voyageurs... Sa fuite irraisonnée, éperdue, lui apparaissait à présent comme une terrible erreur. Il allait mourir, de toute façon, et personne ne le saurait jamais. Ker penserait sans doute que ces elfes avaient agi sur son ordre, qu'il était en vie et qu'il s'était débarrassé de son escorte humaine. L'absurdité de cette attaque, le fait que cette tuerie ne lui était d'aucun intérêt et le privait même de la seule piste qui puisse conduire à Lliane, tout cela ne résisterait pas longtemps à l'examen des faits. Des soldats du roi – tous, peut-être, y compris le baron Gorlois – avaient été tués, et lui avait disparu. L'alliance serait rompue...

Morvryn regarda ses mains, qu'un tremblement incoercible agitait de spasmes. Le poison gagnait, mais il ne l'avait pas encore vaincu. Tant qu'il pourrait marcher, il ne l'avait pas vaincu. Aussi longtemps que possible il fallait tenir, au moins le temps de trouver quelqu'un à qui parler, laisser un message, écrire au roi... L'elfe inspira profondément et dégagea les mèches qui lui encombraient le visage. La brume ne se levait pas. Ce serait un jour terne, sans soleil. Tant mieux... Le froid et le crachin lui donneraient peut-être quelques heures de sursis.

À la mi-journée, le vent se leva, amenant des averses qui lavèrent le ciel et permirent à l'elfe d'apaiser la soif dévorante qui le consumait. Puis vinrent malgré tout quelques rayons de soleil entre les nuages gris. Il y eut même un arc-en-ciel, que Morvryn prit le temps d'admirer.

C'est alors qu'il la vit.

Une femme, enveloppée d'un long manteau blanc et montée sur un cheval à la robe claire, immobile en haut d'un tertre. Elle le regardait sans bouger, trop lointaine pour qu'il puisse apercevoir ses traits et moins encore l'expression de son visage, mais elle ne bougea pas lorsqu'il se releva et s'avança en claudiquant jusqu'à elle. L'elfe songea qu'il devait avoir l'air d'un gueux avec ses vêtements trempés et sa béquille. Rassemblant des forces, il s'en débarrassa et parcourut les derniers pas avec toute la dignité dont il était capable, mais plus il avançait, plus la silhouette de la cavalière devenait irréaliste et lointaine.

*Ce n'est pas une femme... Aucune femme humaine ne chevauche seule, sous la pluie.*

Chaque pas était un supplice. De la sueur lui coulait dans les yeux, troublant encore davantage la vision, qui devint vaporeuse comme un mirage, une tache blanche dans le ciel assombri.

*Ce n'est pas une femme, c'est la Déesse.*

Il tendait les mains vers elle, sans parvenir à en distinguer davantage qu'un halo de lumière. Le supplice s'arrêterait lorsqu'il l'aurait atteinte. Les morts ne souffrent plus.

*Dana... La Mère vient me chercher. Je suis mort...*

Morvryn s'écroula à moins d'une toise de la cavalière. Accroché à un filet de conscience, il sentait l'odeur de la terre, éprouvait la froide caresse de l'herbe mouillée sur son visage, contre la paume de ses mains. Nulle tristesse, nulle douleur. Il aurait aimé qu'il pleuve encore, que le vent fasse bruisser cette prairie inconnue où il mourait.

Une main froide et blanche écarta une mèche sur sa joue, puis il sentit qu'on le retournait vers le ciel. Le visage de la femme apparut au-dessus de lui.

— Dana...

Elle ne bougeait pas, penchée sur lui dans un silence absolu.

— Dana...

— Je ne suis pas Dana. Mon nom est Aldan, je suis la suzeraine de cette terre. Vous avez perdu beaucoup de sang... Ne dites plus rien. Je vais vous soigner.

On aurait dit que le monde n'existait plus. La brume avait effacé les montagnes, la neige et les arbres, elle étouffait le bruit de leurs pas, il n'y avait plus d'odeur, pas le moindre son alentour. Lliane marchait en tête, une flèche encochée, sans avoir la moindre idée de la direction où les menaient leurs pas. Ils étaient partis vers le Levant, portant Hamlin à tour de rôle, en suivant la déclivité qui devait les conduire jusqu'à la combe d'Agor Dôl, loin des tours en feu et des rumeurs de bataille. Les gobelins, semblait-il, avaient poursuivi leur attaque absurde, à en juger par les cris et le tumulte guerrier dont l'écho les avait longtemps suivis. Et puis tout cela, la tour, Maheolas, Till et les Terres Noires, tout s'était effacé dans la brume.

Lliane avançait l'esprit vide dans ce néant de roches et de nuées, sans même plus se soucier de savoir s'ils la suivaient. Ils fuyaient les Terres Noires, rien d'autre ne comptait.

Des heures passèrent ainsi, sans qu'à aucun moment ils n'aperçoivent le ciel. Lorsque celui qui portait Hamlin était à bout de forces, ils faisaient halte, buvant un peu de neige fondue ou trompant leur faim en rongant une racine. Parfois ils s'endormaient, écrasés par la fatigue de ces jours de marche. Parfois Hamlin trouvait assez de forces pour fredonner l'un de ses airs, d'une voix basse et frêle à la fois, pareille au murmure d'un ruisseau.

À la tombée du jour, ils atteignirent un bois de sapins traversé d'un torrent, et bien qu'ils fussent encore à des jours de marche des collines habitées par les Bonnes Gens, tous partagèrent le sentiment

d'avoir quitté le sombre royaume de Celui-qui-ne-peut-être-nommé. Leurs jambes fatiguées ne les portèrent pas plus loin que la lisière de ce bois. Sans attendre un ordre que Lliane n'aurait sans doute pas songé à donner, ils jetèrent leurs arcs et leurs besaces à terre et s'écroulèrent contre les troncs gris des sapins. Dulinn la guérisseuse était restée en arrière, pour arracher de larges pans de mousse sur des rochers. Elle vint s'accroupir à côté du blessé et commença à dénouer le bandage de fortune qui enserrait sa hanche lacérée.

— Je vais t'aider, dit Lliane en se levant.

L'elfe aux cheveux gris lui sourit, puis son visage se figea en découvrant la blessure d'Hamlin. La lame du gobelin avait entaillé l'os, dont des esquilles se mêlaient à une bouillie de chair sanguinolente, de tissu raidi par le sang et la poussière.

— Ça fait moins mal que ça en a l'air, fit le ménestrel avec un sourire las. Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on tue un gobelin !

— Tu vas devenir le héros de l'un de tes chants, murmura Lliane avec douceur. Je vais aller chercher de l'eau. Il faut qu'on nettoie ça sans tarder.

— J'y vais !

Elle se tourna vers celui qui venait de parler. C'était l'un de ceux qui avaient été parqués avec elle dans les enclos, et dont elle avait reconnu les traits parmi les rangs des Omkünz.

— Pardonne-moi. Je ne sais même pas ton nom...

— Je m'appelle Cennan, fils de Den, du clan des In Deren... Ce n'est rien. Je crois que moi-même j'avais oublié mon nom.

Il haussa les épaules en souriant, puis s'éloigna en commençant à dénouer sa cuirasse. Lliane le suivit des yeux un moment, puis reporta son attention sur la blessure d'Hamlin. Au même instant, Cennan poussa un cri bref, chancela en écartant les bras à la recherche d'un appui, et s'affaissa lourdement. Lliane s'était levée d'un bond. S'avançant d'un pas, elle vit que Cennan était inanimé, le front marqué d'une tache ronde ensanglantée. Au moment où elle se penchait sur lui, elle perçut un vrombissement et se jeta en arrière, tandis qu'une pierre passait devant elle pour aller fracasser une branche, à l'endroit même où elle se trouvait une fraction de seconde plus tôt. Des frondes... On leur tirait dessus à coups de pierres, et personne ne maniait mieux les frondes que...

— Ne touche pas à ton arme.

Elle vit tout d'abord la longue barbe rousse du nain, tressée en deux nattes si longues qu'elles étaient passées dans sa ceinture. Puis ses mains, serrant le manche d'une hache à double tranchant, qu'il balançait dangereusement à moins d'un pas d'Hamlin et de la guérisseuse. Derrière lui, d'autres nains vêtus en guerre sortirent peu à peu du couvert des sapins, et Lliane en entendit d'autres se rapprocher, dans son dos.

— Je n'ai pas d'armes, dit-elle en écartant les bras.

— Ton arc, l'elfe... Jette ton arc.

Il avança d'un pas, balançant toujours sa lourde hache à bout de bras. Il devait mesurer trois coudées de haut, coiffé d'un casque de fer et vêtu d'un haubert de cuir clouté au centre duquel, sur la poitrine, se devinait entre les nattes de sa barbe un blason noir frappé d'une épée d'or. Lliane se souvint de ce blason. Le vieux Gwydion leur avait autrefois longuement parlé des grandes lignées naines et de leurs royaumes sous la Montagne. Le blason noir à épée d'or était l'un des plus anciens, avait-il dit. L'un des plus fameux... La lignée de Dwalin. Ces nains devaient venir de Ghazar-Run, la cité des nains sous la Montagne Noire. Comment s'appelait leur roi ? Troïn...

— Honneur aux nains sous la Montagne Noire ! dit-elle d'une voix forte, en le dardant d'un regard froid. Je suis Lliane, fille d'Arianwen, reine des Hauts-Elfes d'Eliande et j'apporte au roi Troïn le salut de Cill Dara !

Le nain la considéra avec un intérêt nouveau. Sous la ligne de fer de son casque et la broussaille de ses sourcils, son regard passa de Lliane aux deux elfes étendus à ses pieds. Peut-être y avait-il mieux à gagner que de les tuer tout de suite...

« J'ai su ce que tu as fait. Quelle qu'en soit la cause réelle importe peu, mon fils, puisque tu es là et qu'ils ne sont plus. Ce jour est celui de Lugnasad, l'assemblée de Lug. Il faut allumer les feux et que les guerriers dansent, qu'ils fassent preuve de leur force et de leur adresse. Il faut boire, rire et manger, que le sang et le vin coulent en l'honneur du dieu.

Bientôt viendra le jour de la moisson et celle-ci sera plus grande et plus terrible que ce qu'on ne vit jamais, car ce que Lug exige est une moisson d'âmes. Le temps n'est plus de laisser le monde aux tribus. Ce que le Maître a donné, il le réclame et nous allons le récolter en son nom.

Tu en as déjà beaucoup appris, mais il te reste encore à oublier ce que tu étais. Tous les mensonges de ton faux dieu et de tes prêtres sans force. Leur temps s'achève et ils commencent seulement à s'en apercevoir. Ce n'est rien... Ce ne sont que des êtres incomplets. Ils peuvent nous vaincre, tuer les nôtres par milliers, croire à leur victoire, cela ne changera rien.

Le temps des hommes s'achève. Celui des elfes, celui des nains et même celui des peuples des Terres Gastes. Et cela, ils ne l'ont pas compris.

Ce n'est pas notre victoire que j'espère. Cette victoire ne durerait pas. Aucun peuple ne peut dominer le monde durablement. Ce sera la victoire de Lug, le retour du dieu...

Lorsque les dieux quittèrent le monde et lorsque Lug à la Longue Main l'offrit aux tribus, il prit soin de diviser entre chacune d'elles ce qui en faisait l'équilibre. L'équilibre du monde est celui de la terre, du feu, de l'air, de l'eau et de la brume. La brume – dans laquelle se dissipent tous les autres éléments – n'appartient qu'au Sacré, et cela restera à jamais. Le reste n'a que peu d'importance. Aux nains revint la terre, dont ils tirent leur richesse. Les hommes reçurent la garde de l'eau, de la mer, du mouvement. Les elfes celle de l'air et du vent. Mais à nous, son peuple élu, Lug offrit le feu originel. Ce feu, mon fils, nous le répandrons sur la terre, car nul ne peut aller contre la volonté du roi des dieux.

Le temps est venu, maintenant, d'embraser le monde. »

FIN

---

[1] Soixante mètres.

[2] L'enfer froid.

[3] Mille pas : 1,5 km.

[4] Lointaines.

[5] Une bande blanche entre deux bandes bleues.

[6] Apocalypse selon saint Jean.

[7] 1,9 mètre.

[8] Unité de vingt chevaliers, commandés par un banneret et accompagnés d'une troupe à pied.

[9] Maisonnée.

[10] Fort avancé construit sur une hauteur.

[11] Un bataillon.

[12] Jeu ressemblant au tric-trac.

- [13] Charcutiers et volaillers.
- [14] Fabricants de fibules et d'agrafes pour les manteaux.
- [15] Lion noir debout tirant la langue, sur fond blanc.
- [16] Dévastées.
- [17] Apocalypse selon saint Jean, 19, 11-20.
- [18] Genèse, 1, 27.
- [19] Association d'entraide de marchands ou d'artisans, au Moyen Âge.
- [20] D'après le *Kat Godeu*, traduction de Guyonvarc'h.
- [21] La cour solennelle est l'assemblée des vassaux, au cours de laquelle on réunit le ban (les bannerets) puis l'arrière-ban (les chevaliers et la troupe).
- [22] Environ 30 mètres.
- [23] Chevalier louant ses services. Une sorte de mercenaire.